Nº 322 — Tome LXXXVIII 16 Novembre 1910

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt et unième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



FERNAND BALDENSPERGER, EDMOND BARTHÈLEMY, JACQUES BRIEU, R. DE BURY, HENRIETTE CHARASSON, HENRY-D. DAVRAY, ANDRÉ FONTAINAS, PAUL FRÉMEAUX, JEAN DE GOURMONT, REMY DE GOURMONT, CHARLES-HENRY HIRSCH, RUDYARD KIPLING (LOUIS FABULET et ARTHUR AUSTIN-JACKSON *trad.*), TRISTAN LECLÈRE, AUGUSTE MARGUILLIER, FRITIOF PALMÉR, MARTIAL PERRIER, PIERRE QUILLARD, ADRIEN REMACLE, WILLIAM RITTER, MARCEL ROBIN, ANDRÉ ROUVEYRE, LÉON SÉCHÉ, CARL SIGER, HENRY SPIESS.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net* | Étranger : 1 fr. 50

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMX

SOMMAIRE

N° 322 — 16 NOVEMBRE 1910

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

LES ORIGINES DE LA SENTIMENTALITÉ MODERNE

I
D'HÉLISENNE DE CRENNE A JEAN DE TINAN

> Le christianisme a donné du poison à boire à Eros.
>
> NIETZSCHE.

Si la valeur *intrinsèque* de l'œuvre nous devait seule intéresser au point de vue littérature pure, les livres de Jean de Tinan, encore adolescent lorsque la mort le prit, ne mériteraient pas une étude spéciale: à vingt ans, la réalisation ne répond jamais au rêve. Mais les œuvres d'art nous sont prétextes à deux joies : d'abord l'impression directe, le bonheur de rencontrer de la beauté ; puis (plaisir de civilisé, peut-être pervers) l'analyse du critique, qui se pourrait décomposer ainsi : satisfaction de saisir les raisons de l'impression ressentie, et curiosité, en situant l'œuvre, de comprendre une évolution.

Plus facile à suivre que lorsqu'il s'agit de lettres est l'évolution de la musique, la marche de ses conquêtes successives étant moins directement soumise aux variations des événements. Chacun semble, en littérature, venir accorder tour à tour l'instrument à son oreille, si bien qu'il est d'abord difficile de trouver le ton dans lequel on joue. Plaisir de plus pour le critique.

Or, nous attachant à des romans bien représentatifs de notre époque, tels que ceux de Jean de Tinan, par exemple, nous sommes frappés des différences profondes qui, surtout dans la matière même de l'œuvre, les séparent des anciens romans. Et si nous constatons que ces différences tiennent surtout à la modification d'un important facteur, — la sensibilité, — nous nous

trouverons amenés à chercher comment, par quel processus psychologique, une évolution aussi marquée a pu s'accomplir. L'étude des romans n'est plus alors un problème esthétique, mais ils nous deviennent intéressants, en tant que *documents humains*.

§

> La confession est un des besoins spirituels de l'homme.
>
> REMY DE GOURMONT

Les gens qui se confessent n'obéissent pas tous au même mobile. Ceux-ci, ne se confessant que pour se voir remettre leurs péchés, catholiques iront au prêtre, libérés agiteront leurs fautes aux yeux d'un ami, parce que l'humilité soulage, ou pour s'entendre répondre : « Mais non, tu n'es pas si coupable. » Le cas des autres est plus complexe : ce sont des littérateurs.

N'est-il pas merveilleux qu'un homme qui, par délicatesse et par fausse honte, hésiterait à raconter familièrement ses chagrins devant trois ou quatre personnes, les publie sans vergogne en un millier d'exemplaires parce qu'ils sont dits en vers? Certes, c'est un grand soulagement que de rythmer sa peine, et, s'il découvre qu'il fit ainsi œuvre de beauté, peut-on reprocher au poète de nous en laisser profiter? Mais qu'en un roman moulé sur la vie, ou en confessions directes, on s'étale, comme Rousseau ou Restif ou maints de nos romanciers modernes dont les livres ne sont que les décalques de leurs aventures, ne se pourrait admettre qu'en publications posthumes ; c'est là, si nous secouons l'accoutumance, un singulier cas psychologique. S'éplucher dans un journal intime est un plaisir très vif, s'expliquer à un ami sûr est un autre plaisir très vif, mais comment en vint-on à s'exhiber vivant et sans pudeur aux yeux d'un public qu'on devrait craindre incompréhensif?

L'œuvre d'art évidemment demeure toujours très subjective, même chez ceux qui la voudraient impersonnelle ; les classiques voulaient ramener le particulier au général, c'est-à-dire éviter cet excès de réalité non digérée qui encombre notre littérature actuelle (1). Une œuvre intéresse ses contemporains

(1) Nous ne demandons plus : « est-ce beau? » mais : « est-ce réel? » La préface de *Fanny*, de Feydeau, est bien intéressante à cet égard, et l'on comprend les révoltes de Flaubert.

souvent par l'apport personnel au créateur : ce qui fait que lui et les gens de son temps se distinguent de ceux des autres siècles ; mais ce qui touche ensuite la postérité, c'est souvent ce qui rapproche l'œuvre de nous, c'est-à-dire la part d'humanité générale. C'est pourquoi ne s'effrite guère la réputation des classiques du grand siècle, ils sont de tous les temps, ils ont cherché non l'émotion immédiate, mais à réaliser une œuvre parfaite, sans préoccupation d'aveux directement personnels. L'instinct de confession apparaît bien de lui-même, en ce sens qu'une œuvre, chez l'être de forte idiosyncrasie, ne peut rester impersonnelle : les différences qui séparent Racine de Corneille ne nous expliquent-elles pas leurs caractères respectifs ? Il n'est pas un critique de personnalité accusée qui, même s'efforçant à l'impassibilité, ne se trahisse par ses jugements si bien calculés soient-ils, par le choix de ses sujets, par son plus ou moins d'équité.

Mais parce que la littérature touche aux questions philosophiques, psychologiques ou morales, l'œuvre peut cesser d'être précisément *d'art* sans cesser de nous intéresser ; c'est un de ses avantages, — ou désavantages, — sur les autres arts. Que les sujets piteux et la mauvaise qualité de sa peinture m'éclairent sur certains traits de caractère d'un médiocre peintre, je n'en ai cure. Mais, sans qualités strictement littéraires, le *Journal* de Marie Baskirtcheff ou *M. Nicolas* de Restif m'intéressent comme documents : nous désirons tant de nous connaître ! Ce besoin spirituel de confession, n'est-ce pas le subconscient désir de connaître l'homme ? La vanité intime nous pousse à toujours parler de nous-mêmes, nous fait nous croire le centre du monde (et malgré le moderne ricanement intérieur). Nous éprouvons aussi, née du sentiment de Domination, l'orgueilleuse jouissance d'occuper les autres de notre prépondérante personnalité, et de plus, pour celui qu'oppresse l'absolue sensation de la fuite des choses, l'analyse psychologique n'est que le besoin de rester *vivant* aux cerveaux des hommes, après sa mort ; mais nous pousse surtout la curiosité, presque désintéressée, de nous connaître, — la curiosité pour la curiosité.

Depuis deux siècles, cette tendance s'accentue toujours davantage, grâce à l'évolution de la sentimentalité. Tant que l'amour ne fut qu'un élan naturel, c'est-à-dire tendant à la

satisfaction du désir matériel, sans l'enguirlandage peut-être malsain d'un apport cérébral ou sentimental, il put donner lieu à des plaintes personnelles (comme celles des poètes latins), mais il n'amenait pas avec lui ce besoin auquel se lie le besoin de la confession : *l'analyse*. L'amour, chez les anciens, l'amour cruel comme la mort, qui jette la jeune fille de Théocrite mourante sur son lit, l'amour irrémédiable de Phèdre, est vraiment le don fatal des dieux, de ce primordial Eros aveugle, plus ancien que l'Olympe et soumettant jusqu'à Jupiter. Tout sentiment simple, à l'origine, n'appelle pas l'auto-dissection, et il a fallu arriver à notre complication moderne pour que l'auteur qui croit éprouver un sentiment simple appelle le public à la rescousse, et se penche sur soi avec une admiration inquiète.

Qu'un écrivain puisse noter le jour où il fut spontané est effrayant lorsqu'on y réfléchit — effrayant et captivant — et il faut se demander si la gent littéraire n'est pas composée de monstres, fiers de l'être d'ailleurs, bien qu'en souffrant et semblables au vieux brahmin de Voltaire dont la réflexion pourrait épigrapher nos vies (1).

Jadis on racontait l'histoire d'un amour sans penser à l'analyser; dans ces œuvres anciennes, l'exposition des faits extérieurs, intelligemment observés, nous donne maintenant, grâce à notre habitude d'introspection, la clé des mouvements psychologiques des personnages, — mais ce travail n'est pas fait par l'auteur. C'est par les actes qu'il nous indique, que nous comprenons les mobiles : nos auteurs décomposent d'abord le mobile, puis nous exposent l'acte. Et c'est nécessaire, car nous sommes si compliqués que le même acte pourrait être maintenant amené par un grand nombre de mobiles différents, entre lesquels il faut bien choisir le principal.

§

Comment sommes-nous arrivés à faire de cette littérature essentiellement classique le dépotoir de la conscience humaine? L'œuvre littéraire, quel qu'en fût le genre, n'a d'abord été qu'une distraction; c'étaient quelques aventures, quelques sujets historiques ou légendaires transportés dans les

(1) « Vous avez raison, me répondit-il, je me suis dit cent fois que je serais heureux si j'étais aussi sot que ma voisine, et cependant je ne voudrais pas d'un tel bonheur » (*Candide*).

chansons de gestes, dans les romans bretons; c'étaient, pour les chansons populaires, de minces anecdotes à peine variées d'une province à une autre. Personne n'aurait songé à se confier : pour se confier il faut être conscient de soi-même, il faut pouvoir s'analyser; or, un peuple jeune ne s'analyse pas plus qu'un enfant. Certains bambins aiment à raconter des histoires et glissent parfois dans leur narration des faits qui leur sont personnels : « Il était une fois un petit garçon qui aimait beaucoup la confiture », — « il était une fois un petit garçon qui allait à l'école ». Ces petits récits, toujours brefs et tournant de court, contiennent parfois de menus incidents de la vie du jeune conteur; c'est pour suppléer à un manque d'imagination : rien de plus, point d'explications sur ses sentiments. Le « petit garçon » aimera beaucoup sa maman; comment? beaucoup — il n'y a rien de plus à en dire; ou c'est alors, — à l'imitation des contes par lui entendus, l'enfant comme le peuple réemployant toujours les mêmes matériaux, — un prince qui aime une princesse. Et pourtant, maints petits éprouvent de six à douze ans d'enfantines passions, généralement suggérées par les phrases de l'entourage, mais qui ressemblent vraiment à de l'amour. Songent-ils jamais à les faire intervenir dans leurs puérils récits? Se pencher sur les enfants, c'est comprendre souvent les débuts d'un peuple; impropres à s'analyser, nos ancêtres, lorsqu'ils parlent d'amour, ne le font point longuement et minutieusement, ce n'est donc que par l'exposé des faits nus que nous voyons la place raisonnable qu'occupe l'amour dans leur vie.

Sans doute trouverait-on dans *les chansons de toile*, — la première source de notre lyrisme, — des sentiments qui sont des confessions, et telle belle qui s'ennuyait au logis de ses parents osa peut-être chanter un jour en filant :

> Et chaque rose que j'effeuille
> Me dit : Marie-toi-z-il est temps,
> Rose, belle rose du rosier blanc.

Mais qui donc voyait dans l'amour un dieu implacable et cruel : dans les fabliaux, comme dans les chansons de geste, l'amour est considéré comme plaisir, et sans la préciosité de son aphorisme, la définition de Chamfort s'y paraîtrait justement appliquer (1). Il faut venir aux romans bretons pour

(1) « L'Amour est l'échange de deux fantaisies et le contact de deux épidermes. »

trouver l'amour sujet principal, « fort comme la mort » et comme elle cruelle, la sensualité despotique et absolue, considérée à la manière antique comme une fatalité.

Avec l'admirable Rutebeuf et le « paouvre Villon », nous avons bien la poésie personnelle, *la confession ;* mais le roman, qu'il soit didactique et en vers comme *le Roman de la Rose*, ou comme cet amusant *Petit Jehan de Saintré,* qu'il nous raconte plus ou moins gaillardement les mœurs féodales, ne nous indique aucune trace d'émotion personnelle, et il faut, je crois, arriver à ce très curieux roman d'Hélisenne de Crenne, *les Angoisses douloureuses qui procèdent d'Amour*, pour trouver, en 1536, une étude psychologique scrupuleusement faite ; l'analyse minutieuse, le « je » qui régit toute la première partie, certains détails particuliers nous portent à croire que ce roman est fait d'après nature, et qu'Hélisenne de Crenne, en donnant son nom à son héroïne, publiait tout simplement ses *Mémoires* (1). La deuxième partie du livre, écrite évidemment plus tard, n'a plus cet accent personnel : ce n'est qu'une copie de roman féodal, consacrée aux grands faits de « l'amy » qui perd toutes les particularités mesquines et intéressantes de son caractère pour n'être plus qu'un héros banal ; et dans ce rajouté ennuyeux et pédant, où rien ne subsiste de l'initiale subtilité psychologique, Hélisenne ne réapparaît guère que vers la fin, pour mourir.

Mais si Dame Hélisenne nous peint si bien ses sentiments, — ou plutôt devrais-je dire ses sensations, — il faut bien reconnaître que rien n'apparaît encore de la sensibilité moderne (bien joli, pourtant, ce passage où Hélisenne voudrait baiser le bas de sa propre robe, parce que Guénélic a marché dessus). Pour avoir, de sa fenêtre, aperçu l'amy encore inconnu, — et point de son monde, et pas noble, fait si neuf et si curieux dans un roman de chevalerie qu'il fait croire à *la vérité* de cette confession, — elle qui « avait acoustumé de prendre et captiver les hommes et ne se faisoye que rire d'eulx, misérablement fust prise » :

Je ne povois retirer mes yeulx, ne désirois autre plaisir que cestuy-la. O mes dames, je vous exore et prie que veuillez considérer la

(1) Je suis heureuse de me rencontrer ici avec M. Reynier, qui, dans son *Roman Sentimental avant l'Astrée*, arrive à la même conclusion.

grande puissance d'amours, veu que jamais je n'avais veu ce personnage.

Mais devant le courroux de son mari, et pensant à sa réputation, elle voudra longtemps lutter :

Tu es liée de mary, tu peulx prendre ton plaisir en mariage, c'est beau chemin lequel suyvant tu te peulx sauver.

Ces réflexions reviennent, et voici le début de ces longueurs qui rendent si pénible la lecture d'une *Clarisse Harlove*, mais qui, dans ce premier roman, nous intéressent puisqu'ils sont les premiers balbutiements de l'Analyse. Toute cette première partie est consacrée aux hésitations d'Hélisenne, à ses discussions avec son mari; ajoutons les lettres échangées, et quelques rencontres avec l'amy, soit à l'église, soit en un lieu-de-justice, rencontres où rien de décisif ne se passe, non par pruderie de l'auteur, mais bien pour suivre la réalité; — car point de scrupules dans la simplicité un peu cynique de ses monologues :

Après avoir en mon ymagination considéré toutes ces choses, j'estoye délibérée de me desister d'amours, quand l'appétit sensuel me vint livrer ung très dur assault, me voulant persuader de le suivre, en accumulant en ma triste mémoire innumérables pensées, toutes dissemblables aux premières, dont je commencay à devenir froide, et feuz en telle extrémité que par voix ne se pourroit exprimer, par conception comprendre, ou par fantasie ymaginer.

... Ainsi donc, commencay du tout à chasser raison, par quoy la sensualité demeura supérieure.

L'amour ici n'est donc encore que ce don fatal du Destin, où rien que de sensuel n'intervient, et qui annihile complètement la volonté du sujet quasiment irresponsable.

Curieuse époque que ce XVIe siècle, où la personnalité commence d'apparaître chez l'écrivain. N'est-ce point en 1580 que furent publiés les *Essais* de Montaigne ; — et encore que bien différents, les romantiques sur certains points n'avaient pas tort de s'apparenter à la Pléiade : en dépit des erreurs et des prétentions de manifestes, il y a là tout un côté d'inspiration lyrique et personnelle, et même certain idéalisme sentimental dans la façon d'aimer de Joachim du Bellay; ne disait-il pas déjà que la poésie doit être *le papier-journal* des émotions?

Et n'est-ce pas au XVIe siècle que les Mémoires commencent

d'abonder ? Ce n'est pas encore *la Confession*, où l'on veut se montrer sous l'aspect véritable, d'abord par une certaine intention morale : « Voici ce que je fus, prenez en horreur et ne m'imitez pas », confession littéraire analogue, dans certaines pages de Rousseau, à la confession publique des premiers âges; ce n'est pas non plus l'orgueil un peu didactique de maintenant : nous voulons montrer l'exacte vérité. Pourquoi ? le sait-on? par esprit scientifique, en somme, sans but précis, comme un chimiste parfois s'amuse à former des mélanges, sans se demander à quoi ils pourront servir et quel en sera l'effet.

Dans les Mémoires du XVIe siècle, les conteurs, plutôt historiens, s'embellissent, se veulent montrer tels qu'ils auraient aimé d'être, se trompent à leur insu ou cèdent à la tentation de se poser en héros idéal, adoucissant du moins certains traits. Ce qu'ils racontent, c'est surtout les faits extérieurs ; ils n'ont guère de pénétration psychologique, plus préoccupés, en impulsifs, d'agir que d'analyser; et tandis que l'impulsif moderne analyse *après*, eux ne cherchent point à nous fournir les mobiles réels de leurs actes ; il est si difficile, même pour nos esprits nuancés et subtils, d'éplucher exactement les dessous d'une action. Il faudra pour cela la finesse de Montaigne, qui souvent ne nous présente encore son moi qu'au travers d'idées générales.

Le XVIIe siècle, — tout dominé par *l'esprit de sociabilité*, antipode du lyrisme, — devait un moment apporter une barrière. Si le théâtre prédomine sous le Grand Roi, c'est qu'on voulait un plaisir qui ne dispersât pas chacun chez soi ; le théâtre tel que le comprenaient nos classiques (faire autant que possible transparaître le général au travers du particulier) subissait directement l'influence de cet esprit de sociabilité. Doudan écrivait, peu avant sa mort, à propos des *Affinités électives* : « En Allemagne, un homme d'esprit se donne beaucoup de peine pour exprimer la partie la plus singulière de ses impressions, celle qui frise l'inintelligible pour les autres. » Trop bien élevé, au contraire, pour risquer de choquer les voisins par les particularités de son moi — le mot de Pascal caractérise bien l'esprit de l'époque : « le *moi* est haïssable », — le Français du XVIIe siècle n'osera qu'à peine transparaître dans ses Mémoires; comme dans un Salon, il veut amuser ses

lecteurs, et ce n'est souvent que prétexte à raconter la vie des autres, de l'entourage, des personnages marquants du temps ; Gérard de Nerval n'avait point tort en somme, qui notait, ignorant sans doute Casanova et Benvenuto Cellini : « Avant Restif, cinq hommes seulement avaient formé le projet hardi de se peindre : saint Augustin, Montaigne, le cardinal de Retz, Jérôme Cardan et Rousseau. »

Mais Retz, ambitieux politique, n'a que faire d'une psychologie sentimentale.

Au XVII[e] siècle, l'amour est donc encore, pour tous, ou le sentiment fatal que mettent en scène les tragédies, ou bien comme une sorte de *Fronde* d'amour : en donnant au mot une large extension, maintenant nous appelons cela le flirt ; et les enguirlandages des Précieuses, les subtilités verbales et les artifices de mots et de sentiments ne sont qu'une façon de masquer la sécheresse du cœur ou la pointe du désir. Et même dans *l'Astrée* déjà plus délicat, nous ne sentons point tout à fait la tendresse, « ce mot *tendresse* qui s'étire et que j'aime », disait Tinan ; peut-être eût-ce été faire montre de mauvais goût et de vulgarité d'âme. Et tout ce que nous mettons d'absurde et de douloureusement tendre dans l'amour, jusqu'à nous en cacher le point de départ initial, paraîtra peut-être dans quelques siècles, à des descendants plus raisonnables et plus naturels, aussi artificiel que pour nous les façons de Julie d'Angennes, ou les discours de Céladon.

Je ne sais pourquoi on veut faire dater le roman sentimental de *la Princesse de Clèves ;* ce réel chef-d'œuvre, exquis de mesure, de dignité délicate et de finesse psychologique, est en vérité d'une belle sécheresse. Le coup de foudre, le fameux coup de foudre dont la littérature abuse parce qu'il supprime des préliminaires difficiles à bien nuancer, fait encore le destin des deux personnages ; mais remarquons que si M[me] de Clèves pense à sa vertu, à sa réputation, à son mari, elle n'accorde jamais une pensée pitoyable à l'homme qui souffre par elle ; l'attirance magnétique qui la pousse vers le duc de Nemours ne se mue jamais en tendresse compatissante.

Et lorsque, libre, elle pourrait faire le bonheur d'un si fidèle amant, ce n'est point — ce qui serait acceptable — le souvenir pénible du mari qui la fait se cacher en un couvent, c'est le calcul, parfaitement conscient, que M. de Nemours est trop

séduisant pour n'être pas recherché, que les femmes lui montreront trop de bonne volonté pour qu'il ne soit point inconstant après quelques mois de bonheur, que la jalousie est une atroce maladie, et que par conséquent mieux vaut dès maintenant la morne paix du couvent. Pas une hésitation devant la dure souffrance qu'il éprouvera. Quelle femme considérée comme *tendre* dans un roman moderne n'accepterait toute la future douleur pour elle, afin de rendre heureux pour un temps l'homme qu'elle aime? Quelle différence de calcul entre la princesse de Clèves et Mme de Rénal! Aurait-on compris au grand siècle la Fanny Armaury d'Henry Bataille? Rien ne montre plus la différenciation de nos sensibilités, et le formidable chemin parcouru. Le plus proche de nous, dans tout ce XVIIe siècle, est assurément Racine, qui, auprès de ses héroïnes enfiévrées de passion, savait faire vivre Bérénice et Monime, si tendres, et la pitoyable, l'adorable Junie. « Racine, qui veut pleurer, va assister à la profession de sœur Lalie. » Racine *qui veut pleurer*... Quelle singularité émouvante ont ces mots, revenant à la mémoire, lorsque les pas s'égarent dans ces majestueux, sévères et mesurés jardins de Versailles... !

§

Il se faut défier de l'aspect superficiel sous lequel nous entrevoyons d'abord une époque. Quiconque se veut représenter le XVIIIe siècle l'imagine, à première réflexion, sous un aspect quelque peu mensonger. Tout d'abord, notre sentimentalité nous semble bien différente de ce XVIIIe siècle frivole et léger, dont la perversité était moins grande qu'à l'heure actuelle peut-être, puisque ne s'y mêlait aucune idée de péché (1), — siècle où les Présidentes de Tournelle sont rares, mais où le don du corps n'est pas une chose assez importante pour entraîner le don du cœur, où l'amour vraiment justifie le mot de Chamfort; siècle joli et coquet et pimpant, plutôt amoral qu'immoral, où l'on ne pleure guère pour ne se point rougir les yeux; siècle où les lois sont faites par une favorite, et où la Mort, comme la belle actrice anglaise que l'on mettait en terre, nous apparaît toute fardée, du rouge aux joues, dans un linceul de soie. O siècle qui, dans notre raccourci d'imagination, ne semble qu'une sanguine un peu licencieuse de Bou-

(1) Le scrupule et l'inquiétude, si bien traduits par André Gide, sont en littérature surtout de notre temps.

cher, Amour qui n'est qu'un Cupidon grassouillet et rose, dansant au son d'une musette de Rameau, temps pourri et parfumé où les plaintes de Rousseau mettront une note nouvelle et surprenante !...

Mais, après réflexion, nous effaçons le pastel illusoire; non, tout le XVIIIe siècle n'est pas cette époque du Régent que nous font si bien revivre les lettres de la Palatine, et le Jeune Homme alors n'est pas représenté seulement par Valmont. Mais comprend-on toujours bien le caractère de Valmont, ou plus encore celui de Lovelace? Quelle incompréhension, de n'y voir que débauchés au cœur toujours sec! Cette phrase de l'Anglais n'est-elle pas juste : « Soupçonner un honnête homme de ne rien valoir, c'est quelquefois assez pour le rendre tel qu'on le suppose (1). » Chez l'un et chez l'autre, tout pétris d'orgueil, s'affirme *le goût de la Domination;* ce n'est pas le sensuel ordinaire : ils n'aiment pas la femme pour elle-même, pour la sensation qu'ils en tireront, mais pour la conquête qu'ils veulent en faire; qu'ils rencontrent celle qui les pourrait blesser d'amour véritable, d'amour tendre, nul ne sera peut-être meilleur amant. En réalité, il n'est pas un homme, ayant en exécration les noms de Valmont et de Lovelace, qui ne puisse retrouver dans sa vie un moment où il ne méritait pas d'autres qualificatifs. On n'aime pas *quand* on le veut, avec la régularité d'une horloge, et le cœur le moins sec est, à certaines heures, fût-ce par dégoût ou lassitude, le flirt le plus sournois et le plus égoïste. — Moins d'injustice dans la famille Harlowe, plus d'adroite souplesse chez Clarisse, et Lovelace devenait un époux amoureux et peut-être tendre. Mais si rares sont maintenant les lecteurs assez courageux pour absorber les quatorze tomes de la traduction de l'abbé Prévost que, pour tous, Lovelace demeure le séducteur insensible et sec (2).

Valmont *veut* demeurer le conquérant sans faiblesse, mais qui ne voit pourtant que son cœur un moment est pris, que la Présidente le touche — et si toute la boue de son passé et de son être n'était remuée par la marquise de Merteuil, nous le verrions pour un temps s'avouer vaincu par l'amour et la

(1) *Clarisse Harlowe.*
(2) Et pourtant, en regard de la conduite de Valmont avec Cécile, comparez celle de Lovelace envers le Bouton-de-Rose.

vertu (1). Ce qui fouette Valmont, c'est que, pour la conquérir, il ne suffit pas de plaire physiquement à la Présidente, il faut encore posséder son cœur. Lovelace disait : « Si je sentais qu'elle m'aime, je ne demanderais pas son malheur. » Après la ruse mêlée de sincérité, il n'emploie la force que par une rage de vanité blessée. Valmont, lui, veut et obtient la domination intime : à trente ans de distance — (*Clarisse Harlowe* fut traduite en 1751) — chez deux monstres qui font profession de débauche continue et de cruauté amoureuse, nous retrouvons la même préoccupation : dominer le cœur avant le corps.

Dans ses romans d'une amoralité si ingénue, Marivaux, adroit analyste, se livrait à des réflexions plus subtiles :

Il y a bien des amours où le cœur n'a point de part, il y en a plus de ceux-là que d'autres même et dans le fond c'est sur eux que roule la nature, et non pas sur nos délicatesses de sentiments qui ne lui servent de rien. *C'est nous le plus souvent qui nous rendons tendres*, pour orner nos passions, mais c'est la nature qui nous rend amoureux ; nous tenons d'elle l'utile que nous enjolivons de l'honnête (2).

..... Non pas que l'amant le plus délicat ne désire à sa manière, mais du moins c'est que chez lui les sentiments du cœur se mêlent avec les sens, tout cela se fond ensemble, ce qui fait un amour tendre — et non pas vicieux, quoiqu'à la vérité capable du vice, — car tous les jours en fait d'amour on fait très délicatement des choses fort grossières (3).

De telles réflexions nous prouvent que le règne de la sensibilité va commencer ; le moment n'est pas loin où volontairement l'on se dupera. Si l'aspect superficiel sous lequel nous apercevions tout à l'heure le XVIIIe siècle était juste, la Révolution n'aurait pu se préparer, non seulement la Révolution de 89, mais aussi celle des lettres. N'oublions pas que déjà en 1738 paraissait le roman de l'abbé Prévost si improprement nommé « le chef-d'œuvre de la *passion* », cette *Manon Lescaut* qui nous touche tant parce qu'y paraît enfin, avec les nuances modernes, la *tendresse* passionnée.

(1) Si Valmont, au lieu de la Marquise, avait pour conseiller ce digne Belfort, si vite amendé au contact de Clarise Harlowe, n'est-il pas permis de supposer qu'il se conduirait autrement ?

(2) *Le Paysan parvenu.*

(3) *Vie de Marianne.*

Rousseau est venu à cause de son siècle, le siècle n'a pas été tel à cause de Rousseau. Si jamais tant qu'à cette époque ne s'étala la sensibilité, ce n'était peut-être pas tant *besoin de tendresse que désir de justifier sa sensualité, mais l'aveu qu'implique ce besoin de paraître sensible n'est-il pas déjà une indication?* Nos aïeux ne sont pas devenus sensibles parce qu'il y a eu un Rousseau, mais il y a eu un Rousseau peut-être parce qu'ils étaient sensibles. Il n'y a pas de génie spontané. Ceux qui viennent, viennent à leur temps, ou s'ils devancent l'appel sur certains points, ils n'influencent que beaucoup plus tard.

Ils ont donc compris Rousseau parce qu'ils étaient préparés à le comprendre : l'écart des sensibilités apparaît dans l'émotion qui se dégage, si différente, de l'humide et intime parc de Trianon, ou des jardins pompeux du Grand Roi. L'esprit de sociabilité et de groupement tendait, malgré les Salons si puissants encore, à diminuer ; or l'instinct de la solitude amène avec lui le goût de la nature et le *sentiment ;* les gens sentimentaux sont les plus égoïstes, ils aiment la solitude, mais redoutent l'isolement : il ne faut pas être plusieurs, mais deux...

Le premier de mes besoins, le plus grand, le plus fort, le plus inextinguible, était tout entier dans mon cœur : c'était le besoin d'une société intime, et aussi intime qu'elle pouvait l'être ; c'était surtout pour cela qu'il me fallait une femme plutôt qu'un homme, une amie plutôt qu'un ami. Ce besoin singulier était tel que la plus étroite union des corps ne peut encore y suffire : il m'aurait fallu deux âmes dans le même corps, sans cela je sentais toujours du vide (1).

§

En 1896, un jeune écrivain, Jean de Tinan, a voulu nous donner le type exact du jeune homme moderne, — sentimental et ironique; et, représentant si bien son époque, il n'eut en s'étudiant qu'à nous raconter ses expériences successives. Un peu plus d'un siècle auparavant, le chevalier de Boufflers publiait, lui aussi, son *Penses-tu réussir*, un curieux livre intitulé *Anecdotes Amoureuses d'un Jeune Homme de condition*, d'une psychologie fort juste, avec des remarques et des notations assez fouillées : une à une, comme le fera Jean de

(1) Rousseau, *Confessions.*

Tinan et suivant presque le même chemin, nous sont exposées les amours successives de Félix. D'abord blessé par l'inconstance et l'incompréhension d'une jeune fille, il se jette dans des « flirts » divers ; mais

Quand la nouveauté ne put plus l'étonner, *la vieille manie d'aimer et d'être aimé reprit l'empire sur lui.*

... Félix, né avec un cœur sensible, n'eût connu que la véritable tendresse s'il l'avait d'abord rencontrée dans une autre.

Et nous assistons aux successifs désenchantements de Félix ; nous voyons le *roué* qui commence de se former, car les Valmont ne sont-ils pas dus souvent à l'incompréhension, au vice, ou à la vaniteuse sécheresse des premières femmes qu'ils aimèrent ?

L'attente toujours déçue lasse le cœur, et l'esprit de conquête prend le dessus... Les passions ne sont plus folles quand la raison forme le cœur, mais la tête n'est pas encore sage tant que le jugement ne la guide pas. Dans la première jeunesse, on ne sait que sentir ; bientôt après, l'on conçoit, et puis l'on pense pour soi-même comme pour les autres.

Mais dans son endurcissement, Félix souffre encore, car le vieux rêve de son adolescence est comme un poison que ses veines ne peuvent éliminer. Quiconque a lu les livres de Jean de Tinan éprouvera la même curiosité que nous pour ce roman sur lequel je me voudrais étendre davantage, et n'est-ce pas la nuance exacte de notre sentimentalité qui semble dicter de telles réflexions :

Quand le cœur souffre, l'esprit s'égaie au plus, mais sa joie ne va jamais jusqu'à l'âme ; *il n'y a que l'amour qui puisse remplir pour elle cette idée de bonheur qu'elle s'est faite* : l'amitié l'entretient, les liens du sang la retiennent; mais la tendresse partagée seule l'embellit et l'éternise.

Nous pourrions croire de notre temps ces *Anecdotes Amoureuses*, si nous y trouvions l'apport moderne de l'ironie personnelle (1).

Mais il est difficile d'accepter que la sensibilité se soit si vite modifiée, et nous supposerons plutôt que la littérature durant

(1) L'ironie spéciale d'un Voltaire, portée satiriquement sur les autres, n'a rien à voir avec ce que j'appelle, assez maladroitement d'ailleurs, *l'ironie personnelle* ; l'éclat de rire, plus ou moins douloureux, qui nous est causé par nous-mêmes.

un temps ne fut pas l'expression exacte de sentiments encore embryonnaires, et l'on peut croire étouffée sous l'esprit de sociabilité une sensibilité insuffisamment caractérisée, qui déjà se formait : notre race française est composée d'éléments trop différents, soumise par toutes les frontières à des influences trop diverses, pour que nous osions vouloir *une* notre littérature, — et, semblable chez tous, la façon de sentir. Sur ce point se remarquent deux courants : au moment même où domina le plus l'esprit de chevalerie, où tous nos anciens romans d'inspiration bretonne, espagnole ou italienne, font de la femme une sorte d'idole, nous entendons résonner le rire grossier des fabliaux et des contes, comme si l'homme de chair, regardant sa compagne faite du même limon, ricanait : Je ne suis pas dupe.

Mais les rêveurs, les affamés d'idéal, tous les « petits Jehan de Saintré » se voulaient boucher les oreilles pour ne pas entendre ce rire. J'imagine Montaigne en face d'un lecteur-disciple de *l'Imagination :* d'abord incompréhension absolue de l'un par l'autre, puis, avec les siècles, influences simultanées peut-être. Si l'on en croit certains vieux romans comme la *la Complainte que fait un Amant contre Amour et sa Dame*, ou la *Déplourable Fin de Fiammette*, leur conception de l'Amour ne pouvait guère, à ce point exagérée, que demeurer livresque ; mais une « série » littéraire représente toujours, même inexacte quant à l'état des faits matériels, une certaine tendance de l'esprit de l'époque. Suivant l'évolution des siècles, la femme cesse d'être une idole ; mais malgré ses travers que noteront d'ailleurs cruellement ses adorateurs, Rousseau ou Boufflers en tête, l'homme encore épris d'idéal ne peut la considérer comme la serve antique, et parce que plusieurs sentent le besoin d'être sensibles, tous voudront le paraître. La génération suivante, bercée de ces discours, se penchant sur ces livres, devient sincèrement sentimentale, et le mal s'aggrave d'année en année, par une influence qui sans cesse grandit et se répercute ! Ajoutons, pour aggraver cette influence, le changement des rapports entre parents et enfants. Le jour où les mères, influencées par Rousseau, se décident à nourrir leurs petits, la rigidité des relations est modifiée ; une tendresse inconnue gonfle le cœur des mères, et le petit mâle habitué aux caresses délicates, à l'affection compréhensive,

au refuge des bras féminins, conçoit *instinctivement* l'amour autrement que comme une volupté immense et passagère.

> Troublé dans l'action, troublé dans le dessein,
> Il rêvera partout à la chaleur du sein...

L'amour, pour la femme, est un sentiment naturel : plus faible, elle a besoin d'être plainte et protégée, — aimée, elle aimera en retour ; le destin de la femme étant d'être mère, elle nourrit en son cœur un besoin de tendresse à déverser, tendresse vite éclose pour l'enfant né d'elle, et qui par un naturel retour glisse vers le père et le maître.

C'est parce que sa mère l'a aimé que l'homme a senti le besoin que la jolie proie convoitée par sa jeunesse lui donne la *tendresse* qu'il avait connue sur le sein maternel. Et c'est ainsi qu'au primitif délire des sens le mâle ajoute un sentiment maintenant involontaire, un sentiment de civilisé ; nos plus beaux élans sont souvent les moins naturels, nous avons maintenant *l'instinct* de la tendresse et *l'instinct* du sacrifice.

Il ne restait plus alors qu'à se rendre compte du stade de l'évolution. Les esprits mystiques qui cherchaient l'absolu dans la religion voudront, maintenant que l'esprit moderne les écorche de leurs croyances, retrouver l'absolu dans la satisfaction du désir ; mais pour y trouver l'absolu, il faut à la jouissance purement matérielle ajouter une jouissance qui ne dépende plus des sens.

Le goût de la solitude à deux et l'amour de la nature amènent fatalement l'obsession de la Mort, et quelles que soient ses croyances, la pensée d'une séparation inévitable ranime en l'homme le besoin d'un amour absolu. Quand Rousseau, car c'est toujours à lui qu'il faut en revenir, aura écrit *la Nouvelle Héloïse* et *les Confessions*, nous aurons le romantisme, c'est-à-dire la conception moderne de l'amour. Et cela est si bien dans le tempérament que l'un des plus grossiers écrivains de l'époque, celui qu'on surnommait le Jean-Jacques des Halles, et que Brunetière flagelle de cette épithète : « le Zola, plus dégoûtant, du XVIII[e] siècle », Restif, pour l'appeler par son nom, avec une imagination tout à fait pervertie et un cynisme déconcertant, offre des coins exquis de sensibilité délicate. Et c'est vraiment, malgré la banalité de la comparaison, comme des fleurs sur le fumier, que le pur amour pour

Jeannette Rousseau, à qui Restif n'osa l'avouer, qui « lui inspirait toutes les vertus, jusqu'à la chasteté », et qu'il aimait « indépendamment de tout autre plaisir que de l'aimer ».

J'aimais Jeannette, non comme j'avais aimé Julie Barbier, non en sœur, non pas même en amie, mais... de quel terme user pour me faire entendre ? car je ne l'aimais pas non plus en déesse, quoique j'aie employé ce terme; je l'aimais par un penchant vif, puissant, par besoin, par un secret pressentiment que le bonheur complet était avec elle, parce qu'elle était le complément de ma propre existence..... Le désir et la jouissance remplacèrent le sentiment de la tendresse qui jusqu'alors avait dominé mon cœur.

C'est surtout à partir de cette époque que le Roman devient prétexte à confession. *Les romanciers sont des lyriques qui ne savent pas se dire en vers :* le poète chantera directement ses joies ou ses peines, le romancier en analysera les motifs, en les habillant; mais si le poète croit, souvent à juste titre, obéir à un besoin d'art, l'écrivain voit autrement sa mission. Rappelons-nous Rousseau :

Je forme une entreprise qui n'eut jamais d'exemple, et dont l'exécution n'aura pas d'imitateur. Je veux montrer à mes semblables un homme dans toute la vérité de la nature, et ce sera moi... Que la trompette du jugement dernier souffle quand elle voudra, je viendrai, ce livre à la main, me présenter devant le souverain Juge. Je dirai hautement : Voilà ce que j'ai pensé, ce que je fus. J'ai dit le bien et le mal avec la même franchise. Je n'ai rien tu de mauvais, rien ajouté de bon, et s'il m'est arrivé d'employer quelque ornement indifférent, ce n'a jamais été que pour remplir un vide occasionné par mon défaut de mémoire. J'ai pu supposer vrai ce que je savais avoir pu l'être, jamais ce que je savais être faux.

Dans ses Mémoires (1), Restif de la Bretonne, qui, dépourvu d'imagination, ne savait trouver les sujets de ses romans que dans sa vie, nous déclare à son tour :

Lisez-moi; me voilà devenu un livre à mon tour, moi qui en ai tant fait où vous avez lu les autres. Quand je vous les ai présentés, je les ai couverts d'un voile. Moi, je me montre sans voile... je ne vais rien déguiser; je disséquerai l'homme ordinaire, comme J.-J. Rousseau a disséqué le grand homme, mais je ne l'imiterai pas servilement; il ne m'a pas donné l'idée de cet ouvrage, c'est moi qui me la suis donnée... *Je suis né auteur.*

(1) *Monsieur Nicolas* ou *le Cœur humain dévoilé.*

Il nous dit encore : « Ce sont les ressorts du cœur humain que je dévoile », et, se comparant naïvement à Buffon : « Ceci est un livre d'histoire naturelle. »

— C'est à Restif que s'apparentent nos naturalistes : Huysmans, d'imagination trop souvent stérile, en arrivant, pour serrer mieux la vérité, à ne mettre que lui-même en ses livres, et Zola voulant, lui aussi, faire une Histoire Naturelle, oubliant que le but premier d'un créateur doit être de faire œuvre de beauté. Déjà Balzac écrivait, reliant Restif, le nocturne coureur d'aventures, à ces jeunes écrivains toujours pourvus de calepins : « Ils en viendront à chercher des aventures moins pour en être les héros que pour les raconter. » —

Les romantiques un moment arrêtèrent le courant : *poètes*, se raconter ne leur suffisait pas, ils voulurent faire œuvre d'art; ils « remâchèrent » un peu, si j'ose dire; Chateaubriand, Hugo *habillent* leur pensée, leur sentimentalité, leur vie; à l'instar du Gœthe de *Werther*, ils s'inspirent d'un incident personnel, mais ne copient pas : René ou Marius n'ont pas la vie exacte de leurs créateurs, comme plus tard Durtal celle de Huysmans, ou Raoul de Vallonges celle de Jean de Tinan.

Benjamin Constant et Stendhal sont plus difficiles à classer; ils semblent bien, au premier abord, des précurseurs ; nous nous plaisons à assigner à Stendhal 1880 comme véritable place, et je fus un moment contrarié dans l'une de mes plus chères théories, pour avoir lu cette réflexion d'André Gide : « Encore quelque trente ans de recul, il rentrera dans le XVIIIe siècle, comme on voit, en voyage, une montagne isolée, rentrer, à mesure qu'on s'en éloigne, dans la chaîne qui l'adosse, et s'y confondre. Il est de même formation géologique, mais tout différemment accidenté, et de végétation italienne. »

Cela est parfaitement juste; il rentre dans le XVIIIe siècle : celui de Rousseau qui l'émouvait si fort, par les cris de passion de Julien Sorel ou des héros de *la Chartreuse de Parme*, — mais aussi dans ce XVIIIe siècle d'analystes aigus, ardents à se connaître. Si ce n'est pas la même méthode (1), il est des traits d'union entre l'auteur de *M. Nicolas*, et celui du *Journal d'Henri Brulard* et des *Souvenirs d'Egotisme*.

(1) Et les résultats, pour les romans, sont différents, car Stendhal a, selon une autre phrase de Gide, « cette volonté réfléchie à défaut de quoi l'émotion ne se mue pas, tout entière et sans déchets, en art. »

Ta véritable passion est celle de connaître et d'éprouver. Elle n'a jamais été satisfaite (1805).

Il disait encore :

Un des caractères du siècle de la Révolution (1789-1832), c'est qu'il n'y ait point de grand succès sans un certain degré d'impudeur et même de charlatanisme décidé.

C'est ce besoin de charlatanisme, encore trop fort, qui ne permettait pas alors de goûter Stendhal comme il le mérite ; les petits ricanements du Musset des *Premières Poésies* choquèrent presque, on aimait de pleurer sur Lélia et sur Indiana, encore que les meilleurs et les plus significatifs romans de George Sand soient *Valentine* et surtout *Jacques*. Malgré les défauts des romans par lettres, ce dernier reste un beau livre, et un curieux document psychologique ; les exclamations et les exagérations à la mode n'empêchent pas l'excellente analyse. Le romantique a la prétention de souffrir plus que tout autre ; que Raoul de Vallonges (1) eût donc ri de se voir rapproché de ce ténébreux et emphatique Jacques ! Et pourtant, lequel écrit ceci?

Quand j'étais jeune, je croyais à un être créé pour moi. Je le cherchais dans les natures les plus opposées *et quand je me désespérais de le trouver dans l'une, je me hâtais de l'espérer dans une autre*.

Ces personnages ne rient pas encore, mais déjà ils commencent de n'être plus dupes.

Voici donc, pleinement avouée, cette souffrance absurde parce que si peu naturelle, quoique l'accoutumance nous la rende instinctive : désirer en vain la compréhension de l'amitié chez l'être à qui l'on ne devrait demander qu'une jouissance physique. Mais comment sommes-nous arrivés à ce sentiment contre nature : le ricanement devant sa propre souffrance, l'art de la draper de ridicule ou plutôt d'en saisir le côté comique?

C'est d'abord par moments le rire sardonique de Byron. Puis Musset, adolescent, s'amusant des romantiques ; mais lorsque l'amour l'eut blessé, il ne sut plus que souffrir à son tour : *les Nuits*, *les Confessions d'un enfant du siècle* restent bien de

(1) *Penses-tu Réussir, ou les diverses Amours de mon ami Raoul de Vallonges.*

leur époque, et ce n'est qu'au travers de quelques comédies que nous commencerons à prévoir l'ironie future.

Alors, il y eut, d'abord en Allemagne puis en France, deux hommes à tempéraments de romantiques, qui le savaient pour en avoir souffert, et qu'irritèrent pourtant l'excès même de l'étalage et les exagérations emphatiques. Henri Heine, parce qu'il perçut le ridicule d'entretenir tout le monde de ses chagrins intimes et *parce qu'il ne pouvait s'en empêcher*, et aussi que son caractère nerveux et son état maladif le portaient à la critique, donc à la raillerie, fut tout de suite ironique. Sur ce masque diabolique et divin, le rire et les larmes se mêlent.

Le soir, en rentrant assez ennuyé de la soirée de l'ambassadeur, je me suis dit que je devrais écrire ma vie. Je saurai peut-être enfin, quand cela sera fini, dans deux ou trois ans, ce que j'ai été, gai ou triste, homme d'esprit ou sot, homme de courage ou peureux, et enfin au total, heureux ou malheureux.

— celui qui écrit à sa sœur Pauline : « Ne perds pas mes lettres », et « Il faut se raisonner soi-même », c'est-à-dire dans son esprit : « raisonner sur soi. » Ah ! comme âprement il *veut* se connaître, et comme ce qu'il y a de sécheresse en lui appartient encore au XVIII[e] siècle, et s'il nous influencera tant plus tard, c'est que, dégagés un peu du poison romantique, nous voudrons exactement nous comprendre. Les romantiques sont pleins d'eux-mêmes, le moi déborde de leurs œuvres, mais ils sont *leurs propres dupes*, et c'est parce qu'ils se dupent qu'ils ne pourront d'abord comprendre Stendhal.

Est-ce qu'il n'appartient pas vraiment un peu à la lignée des Valmont, celui dont les calculs d'amour s'étalent partout dans ces journaux intimes, et qui, à vingt-et-un ans (1804), note cette effrayante trouvaille : « Le bonheur ne serait-il pas de faire semblant de faire par passion ce que l'on fait par intérêt ? »

Faire semblant *à soi-même*, notons-le, se duper, *mais en sachant qu'on se dupe*. Là doit être la source, encore souterraine, de l'ironie moderne. Mais ce calculateur, qui peut être si sec, est une âme vibrante ; nul n'a plus tremblé d'enthousiasme devant *la Nouvelle Héloïse*, — curieux enfant qui découvre ailleurs :

Je l'aime tant que, lorsqu'elle me dit quelque chose, elle me fait tant de plaisir, qu'outre que je n'ai plus de perception et que je suis

tout sensation, quand même j'aurais la force de percevoir, *je n'aurais probablement pas la force de l'interrompre pour parler moi-même*, ce qu'elle fait m'est trop précieux. Voilà peut-être pourquoi les véritables amants souvent n'ont pas leurs belles... Arrivé chez elle, elle s'habillait. Je suis trop chaste dans ces occasions. C'est que je suis toujours Saint-Preux.

N'était-il pas de ceux qui, au théâtre, pleuraient d'émotion en voyant Racine et la Fontaine représentés par des acteurs ! Le vrai Stendhal est dans Julien Sorel. Voici peut-être le principe de l'art du romancier réaliste : étudier sur soi et sur quelques proches des *caractères*, puis, sans se soucier des incidents réels, placer ces caractères dans des situations possibles, et les laisser marcher d'eux-mêmes.

Il est tout entier dans ces réflexions :

Moi, un sot de ne pas savoir tirer de chaque homme son histoire, qui peut m'être si utile, qui leur fait tant de plaisir à conter et qui m'en fait des amis (1804).

Assis autour d'une table de thé, ils parlaient beaucoup de l'amour. Les hommes faisaient de l'esthétique, les dames faisaient du sentiment.

« L'amour doit être platonique », dit le maigre conseiller. La conseillère sourit ironiquement et cependant elle soupira tout bas: « Hélas ! »

Le chanoine ouvrit une large bouche : « L'amour ne doit pas être trop sensuel, autrement il nuit à la santé. » La jeune demoiselle murmura : « Pourquoi donc ? »

La comtesse dit d'un air dolent : « L'amour est une passion ! » et elle présenta une tasse à M. le Baron.

Il y avait encore à la table une petite place ; ma chère, tu y manquais, toi, tu eusses si joliment raconté ton amour.

Chez Flaubert, avant tout homme de lettres et artiste, le réveil s'annonce autrement. Il comprit le tort immense fait à l'art pur par ces débordements de personnalité, cette absence du plan et de la sérénité nécessaires ; il voulut l'*impassibilité* et dans le livre où, malgré lui, il mit le plus de lui-même, nous sentons, sinon une ironie précise, au moins une secrète irritation contre ces aveux qui se veulent faire place : ah ! tu sens ainsi, tu vas voir si je suis indulgent pour toi-même. Je t'analyserai bien sèchement, comme si tu n'avais rien de moi. — Il n'a pas de *complaisance*. Avec quelle sévérité il nous retrace cette *Education sentimentale !* Faiblesses,

inconstances, ridicules, gaucheries, il ne nous est rien épargné de ce qui, de la passion de Frédéric Moreau, contribue à faire une pauvre chose humaine, si belle pourtant à certaines heures. On comprit enfin que nos sentiments, dans leur simplicité compliquée, sont assez beaux sans les vouloir boursoufler, on comprit le ridicule de s'exagérer ses passions, de se *vouloir* malheureux, et des lèvres serrées par la souffrance se tordirent pour ébaucher un sourire : mais je peux rire de mon mal, le sentirai-je moins, s'il existe? et si je vois le comique de mes larmes n'en couleront-elles plus ? Et pourtant, quelle noblesse, d'abord un peu postiche, dans cette attitude : le refus d'être *vaincu*.

Le romantisme a hypertrophié notre sensibilité ; ce qui peut-être fut d'abord voulu est maintenant trop sincère : quelles loques nous serions sans ce vaillant sourire, que Corbière d'abord et ensuite Laforgue ont su porter jusques dans leurs vers ! Je ne saurais dire à quel point j'aime cette artificielle attitude, et comme les yeux me semblent beaux, humides encore au-dessus d'une bouche malicieuse. Pour cela il fallut qu'après avoir élevé l'amour un peu trop haut, nous ne voulions plus être dupes. Le jour où Stendhal écrivit son fameux mot : « faire semblant », il contribua à cet état de choses: faire semblant, mais on sait alors, entre les *crises*, qu'on n'est heureux que grâce à soi, non par les autres, mais par le travail que volontairement l'on fait.

Flaubert avait montré le point faible du romantisme ; mais les jeunes auteurs modernes voulant, comme lui, ramener le roman vers le réel, c'est-à-dire vers le plus de vérité possible, se trouvèrent conduits pour la vérité psychologique à copier sur eux-mêmes; dominés par cet instinct qui faisait dire à Sainte-Beuve qu'un premier roman est toujours une autobiographie, les jeunes écrivains en sont arrivés à considérer le roman comme du Bellay voulait considérer la poésie : le papier journal des émotions. Le roman ainsi conçu, toujours réaliste, n'est plus que la confession de ceux qui ne savent pas faire de vers. Ensuite, les écrivains qui n'ont pas *le don* rentrent dans la vie sociale, comme jadis les poètes se faisaient notaires.

Mais il se trouva un jeune homme, littérateur né, de tempérament assez accentué pour devenir un type, et pourtant de caractères assez généraux pour que beaucoup se pussent

retrouver en lui (1). Il a voulu, au seuil du XX[e] siècle, faire vivre devant nous le jeune homme moderne; douloureusement sentimental, mais si gai et si ironique, c'est l'auteur de *Penses-tu Réussir, ou les diverses Amours de mon ami Raoul de Vallonges*. Et puisque plusieurs fois déjà je l'ai nommé, étudions donc, pour ceux qui l'ignorent, ce Jean de Tinan que j'appellerai, quoiqu'il eût protesté, — non pas un descendant direct, mais (je lui en demande bien pardon) un *bâtard* du romantisme.

§

L'essence de l'amour tel que nous le comprenons, c'est le besoin de l'absolu ; don Juan, n'est-ce pas le symbole même de l'Humanité, qui cherche, qui ne sait pas ce qu'elle cherche et qui pourtant ne peut se contenter de ce qu'elle a? Le christianisme a modifié la façon de sentir et de comprendre; à tous nos sentiments le christianisme apporta plus de profondeur et de noblesse, une beauté moins formelle, mais plus intérieure, la beauté qui transfigure les visages gauches des Primitifs. *Un peuple demande à l'amour ce qu'il demande à ses dieux* ; les anciens demandaient si peu à leurs dieux, ils en avaient fait des humains soumis aux plus bas sentiments, perclus de vices, injustes et légers; et de l'au-delà, quelle conception misérable que l'Elysée de ces ombres qu'évoquait Ulysse avec le sang noir d'un bélier et qui murmurent comme Achille : « J'aimerais mieux, simple cultivateur, servir un indigent de petit bien que de régner sur tous les morts. »

Plus haute est chez nous cette conception d'Absolu qui nous fait réclamer ou la vie éternelle au sein de Dieu ou le néant noir, la mort sans remèdes. Le christianisme a mis dans nos veines le poison de l'absolu, et nous le portons partout. Si l'amour n'était pour nous qu'une satisfaction charnelle, il ne nous serait pas déchirant à ce point ; mais c'est la soif inextinguible que ce besoin de compréhension *absolue* l'un par l'autre, de cette fusion *absolue* de l'âme et du corps, qui, hélas ! ne se peut sans doute réaliser que dans l'Eucharistie, — ah ! mortelle torture pour qui ne croit plus, que de vouloir transférer à l'homme ce qui n'appartient qu'à Dieu. Le simple sen-

(1) Bien qu'il soit mort à 24 ans, bien des jeunes littérateurs ont été influencés par Jean de Tinan, et il n'en est guère qui, à l'heure actuelle, ne connaissent au moins son nom.

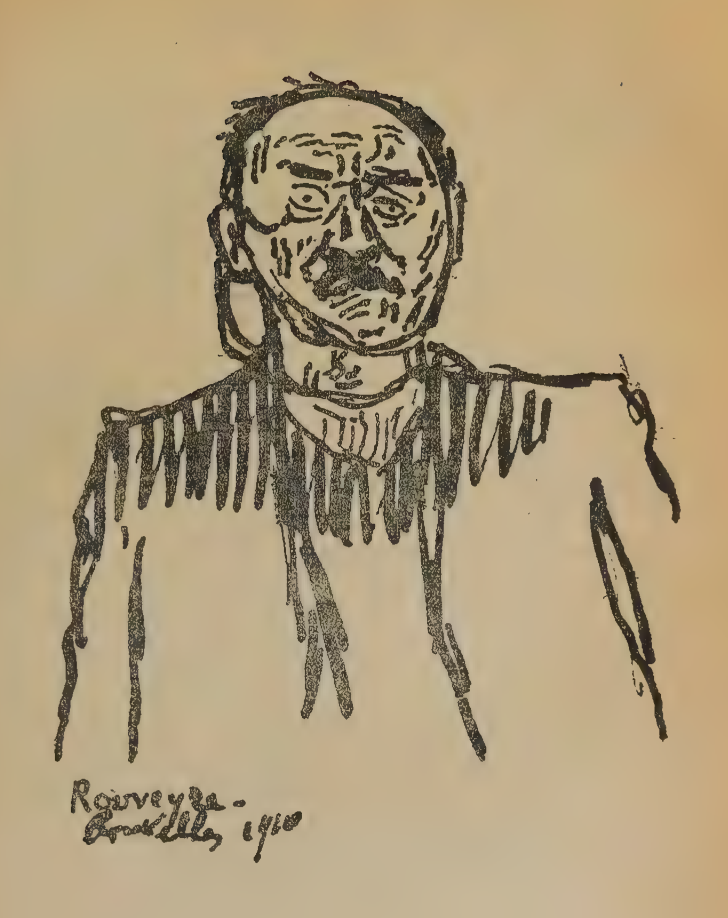
suel, en ne cherchant dans l'amour que l'assouvissement de ses désirs, connaît peut-être le bonheur, le trouve facilement s'il n'est ni trop laid ni trop pauvre. Mais les autres, ceux pour qui l'amour n'est pas qu'un simple geste, ni l'entente déjà presque impossible de deux âmes, mais participe de l'un et de l'autre, subit les mille réactions et toutes les nuances !...

Amour, fléau du monde, exécrable folie,
Toi qu'un lien si frêle à la volupté lie...
Quand par tant d'autres nœuds tu tiens à la douleur...

Mais comme il est bon que nous sentions ainsi puisque nous ne croyons plus ! N'ayant plus ce sens absolu de la beauté qui gouvernait les Grecs, ayant perdu cette foi absolue qui conduit l'homme aux plus belles attitudes, quelles brutes redeviendrions-nous si nous n'avions la souffrance pour nous régénérer ? Divine souffrance que nous remercions à genoux d'avoir bien voulu nous pétrir le cœur, divine souffrance qui des petits êtres égoïstes de la vingtième année fait des cœurs aptes à sentir la beauté des pensées et des rythmes et des sons, — ah ! quand nous rejetons nos regards vers le passé et que nous revoyons notre jeunesse, ne serait-elle pas comme un verre d'eau versé sur le sable, si nous n'emportions en plus, cher souvenir, nos plus dures peines...

(*A suivre.*)

HENRIETTE CHARASSON.



GEORGES EEKHOUD

LA PRÉSIDENTE

—

Regrettez-vous le temps où le ciel sur la terre
Marchait et respirait dans un peuple de dieux ?
Où Vénus Astarté, fille de l'onde amère,
Secouait, vierge encor, les larmes de sa mère
Et fécondait le monde en tordant ses cheveux ?
Regrettez-vous le temps où les Nymphes lascives
Ondoyaient au soleil parmi les fleurs des eaux
Et d'un éclat de rire agaçaient sur les rives
Les Faunes indolents couchés dans les roseaux ?
(A. DE MUSSET. — *Rolla.*)

En ce temps-là, je parle de l'année 1843 ou 44, Roger de Beauvoir, « jeune seigneur du moyen-âge », habitait, à l'extrémité de l'île Saint-Louis, dans l'hôtel Pimodan, un appartement princier qu'il avait aménagé luxueusement, avec la pensée d'y renouveler les exploits amoureux du duc de Lauzun.

C'était Fernand Boissard qui lui avait indiqué ce beau logis. J'ai à peine besoin de vous présenter Boissard. Tout Paris connaissait, sous Louis-Philippe, ce peintre « au teint blanc et vermeil », ami de Decamps, de Jadin et d'Isabey, qui cultivait en même temps la musique et la poésie, et dont Théophile Gautier, comme s'il avait voulu nous expliquer pourquoi il n'était arrivé à rien, nous a dit qu'il s'épuisait en enthousiasme (1). Boissard habitait depuis quelques années la partie de l'hôtel Pimodan, contenant le grand salon Louis XIV, aux boiseries rehaussées d'or, à la corniche en encorbellement décorée de peintures du genre mythologique, à la vaste cheminée de marbre sérancolin, qui faisait l'admiration de Théo. L'auteur de *Mademoiselle de Maupin* connaissait, en effet, depuis longtemps Boissard, pour l'avoir rencontré chez Musard et dans les ateliers. C'est même dans son salon Louis XIV qu'il avait vu pour la première fois Baudelaire. Celui-ci, qui jouait alors au fashionable et au gentilhomme de lettres, avait loué également à l'hôtel Pimodan « un logement exigu, aux murailles très hautes, composé de plusieurs petites pièces sans attribution spéciale, dont les fenê-

(1) Préface des *Fleurs du Mal.*

tres laissaient voir la verte et large rivière (1) » ; et il y avait entassé toutes sortes de meubles anciens, plus ou moins rares, qu'il avait achetés à grand prix chez un brocanteur du rez-de-chaussée.

Car tel était l'hôtel Pimodan, qu'on y trouvait de tout, jusqu'à de la brocante, quand Roger de Beauvoir en devint locataire (2). Cet hôtel n'en était du reste pas plus gai pour cela. Mais avec sa turbulence, son faste et ses amitiés tapageuses, Roger y apporta la vie qui y manquait.

Le quai d'Anjou était peut-être encore plus désert qu'aujourd'hui, mais du balcon de l'hôtel Pimodan, la vue était délicieuse. En face on avait devant soi le merveilleux hôtel La Valette, qui déjà menaçait ruines. A droite, dans le bouquet

(1) Th. de Banville, *Mes Souvenirs*. 1882.

(2) Il habitait auparavant dans le voisinage de Guttinguer, à qui il adressait en 1842 les vers suivants :

Mardi, minuit.

Infandum regina jubes ! Je pars demain pour aller chez ma mère à 4 heures, cher Ulric, et reçois votre lettre accusatrice. Je renvoie la cause à trois jours chez moi à midi.

Quel est donc mon crime, ô poète ?
Des lilas de votre retraite,
J'ai respiré l'air embaumé,
J'ai vu vos toits de chèvrefeuille,
Les roses que la Muse effeuille,
Et votre fils, enfant aimé !
Un barbare propriétaire
A mon sujet veut *augmenter*
Son poétique locataire.
Tant mieux ! nous devons acheter
Ulric à vingt francs l'exemplaire.
Ulric à ce taux va monter !
Augmentez notre cher poète
Vous tous, éditeurs insolens,
Qui vendez de petits talens,
Et des vers de peu de défaite !
Mais, ô vous, Delorme à l'œil dur,
O vous que j'ignore et déteste
N'imposez pas un cœur si pur
Pour m'avoir dit, je vous l'atteste,
Toute la fraîcheur de mon mur.
Ingrat ! qui faites des passages (*a*),
Delorme, sachez donc, mon cher,
Que chez vous il pleut en hiver,
Et que j'ai peur de vos pavages.
Mais près de votre pavillon
Gazouillait l'oiseau de Courcelles,
J'ai dû songer aux hirondelles...
Contentez-vous d'être un grillon.

Todo Vuestra, s^r

(*a*) Guttinguer, avant d'acheter sa maison des Lilas, rue de Courcelles, 10 *bis*, habitait, en effet, dans la même rue, n° 38, un pavillon appartenant au vieux Delorme qui fit le passage de ce nom.

charmant des peupliers de l'île Louviers, se profilait le côté de l'Arsenal affecté au logement de Charles Nodier. A gauche on découvrait toute la ligne des ponts jusqu'aux Tuileries. Et si rien ne troublait ordinairement le silence de cet endroit paisible, de temps à autre cependant l'école de natation, qui était installée sur la Seine entre le pont Marie et l'Hôtel-de-Ville, et que fréquentait la jeunesse du Quartier Latin, remplissait l'air de cris joyeux.

Justement, un jour que Roger de Beauvoir, après un bon déjeuner, prenait l'air au balcon de l'hôtel Pimodan avec Musset, Arvers, Arago, Tattet, Guttinguer et Mosselman, leur attention fut attirée par trois jeunes femmes, trois Naïades, qui sortaient du bain et s'en venaient en toilette légère le long du quai d'Anjou. L'une d'elles, celle du milieu, qui était la plus grande, avait sur la tête une toque vénitienne rouge d'où s'échappait un flot de cheveux châtain doré qui lui tombait sur les épaules.

— Ah ! les belles filles ! dit tout haut Alfred de Musset.

— Si nous leur disions de monter ! dit Mosselman.

— C'est une idée ! répliqua Roger de Beauvoir.

On leur fit signe, elles répondirent de fort bonne grâce ; une minute après, car elles n'étaient pas

... de ces bégueules
Qui ne sauraient aller au Prado toutes seules,

une minute après, elles entraient dans le salon où chacun leur fit fête. Et c'est ainsi que la jolie toque vénitienne rouge, autrement dit Apollonie-Aglaé Sabatier, devint la maîtresse d'Hippolyte Mosselman (1).

I

Il y a des familles qui semblent avoir été vouées à la beauté. Celle de Mosselman était de ce nombre. Le père d'Hippolyte avait eu de son mariage avec Marie-Joseph Tacqué deux garçons et deux filles, dont l'une fut la belle Mme Fontenilliat, belle-mère du duc Pasquier et de Casimir Périer, premier du nom, et l'autre, la comtesse Le Hon, femme du ministre de Belgique à Paris, que, sous Louis-Philippe et Napoléon III,

(1) *Mémoires* inédits de Guttinguer.

on appelait couramment « l'Iris aux yeux bleus » et « l'ambassadrice aux cheveux d'or (1) ».

Issu de sang plébéien, Mosselman avait débuté à Paris par un coup de maître. Il tenait une petite maison de banque à Bruxelles, quand eut lieu la faillite du baron Récamier. Il acheta son hôtel de la rue du Mont-Blanc, où avait été élevée Mme de Staël, si bien que la belle comtesse Le Hon naquit, grandit et se maria dans le cadre même de la belle Juliette.

L'hôtel Récamier n'était pas très vaste, mais il avait fort grand air depuis que l'architecte Berthault l'avait transformé. Dans la cour de nombreux réverbères ; sur le perron des tapis turcs, des arbustes rares et des fleurs. « L'appartement comprenait le vestibule, deux salons à droite, la chambre à coucher de Mme Récamier, la salle de bain et le boudoir, ces deux dernières pièces à gauche. La chambre à coucher était de grandes proportions. Les murs presque entièrement recouverts de hautes et larges glaces d'un seul morceau. Entre les glaces et les grandes portes en marqueterie fort artistement travaillées, une boiserie blanche avec filets bruns, relevés d'ornements en bronze. Face aux fenêtres, la cloison du fond était presque tout entière formée d'une glace. Le lit de la déesse était tout blanc et recouvert des plus fins tissus de l'Inde ; le bois du lit, d'une belle forme antique, était aussi orné de bronze. Des vases élégants étaient placés sur les deux marches de l'estrade qui le supportait. En arrière, deux très hauts candélabres, chacun de six à huit branches. Les rideaux du lit étaient blancs. Le fond se composait d'un lourd rideau violet de damas qui tombait à gros plis ; il était relevé sur les côtés pour laisser libre la glace du mur, si bien que Mme Récamier étant au lit se voyait reflétée de la tête aux pieds (2). »

(1) Le comte Charles-Joseph Le Hon était né à Tournai en 1792. Elu vers 1820 membre des Etats-Généraux des Pays-Bas, il fut nommé bourgmestre de Tournai et puis, en 1831, ministre de Belgique à Paris. En cette qualité, il parvint à faire admettre par Louis-Philippe la candidature de Léopold de Saxe-Cobourg au trône, et plus tard il négocia le mariage du nouveau roi avec la princesse Louise d'Orléans. Il garda ses fonctions à Paris pendant douze ans, puis il rentra en Belgique et siégea à la Chambre des représentants jusqu'en 1856. Elevé au rang de ministre d'Etat, il alla se fixer à Paris, où il mourut en 1868.

(2) J'emprunte cette description aux lettres de Jean-Frédéric Reichardt, ancien maître de chapelle de Frédéric II, qui vint à Paris en 1802 et fut invité à l'une des fêtes du banquier Récamier. L'hôtel Récamier, sis rue du Mont-Blanc, nº 7 (aujourd'hui Chaussée-d'Antin), était estimé 360. 000 fr., et son mobilier 50. 000 fr. Après avoir servi de bureaux à la Compagnie des chemins de fer de Lyon, il fut détruit par le percement de la rue Meyerbeer.

Je passe sur la salle de bain et le boudoir, dont le luxe était à l'avenant.

Ce milieu n'était certes pas pour donner des idées de modestie à Mlle Mathilde Mosselman. Aussi, quand elle devint la comtesse Le Hon, fit-elle l'admiration, l'éblouissement de Paris, plus encore par son élégance et la somptuosité de son train de maison que par sa beauté sans égale. Pendant vingt ans c'est elle qui donna le ton à la mode. C'est elle aussi qui fut la première à mettre en valeur les meubles et objets d'art du règne de Louis XVI qui ont acquis depuis, grâce aux livres des frères de Goncourt, des prix si élevés dans les ventes. J'ajoute que, par ses mœurs plus que légères, et notamment par sa liaison publique avec le duc de Morny, elle défraya longtemps la chronique scandaleuse. *La Mode* de 1837, qui était depuis la révolution de Juillet un journal d'opposition, parlant d'un bal masqué des Tuileries, disait que Mme Le Hon y serait costumée en *Vénus de Médicis* et M. Le Hon en *Georges Dandin*.

Dès lors rien de plus naturel que les frères de « l'ambassadrice aux cheveux d'or » aient imité son genre de vie et l'aient menée large et joyeuse.

Alfred, qui fut attaché à la légation de Belgique, a laissé dans le monde où l'on s'amuse la réputation d'un homme de beaucoup d'esprit.

Hippolyte, qui fut surtout un homme de turf, s'est rendu fameux par ses chevaux et par ses maîtresses. Avant d'être l'amant d'Apollonie-Aglaé Sabatier, il avait eu une amie que les camarades n'appelaient que « la Dame », du nom qu'il avait donné à une de ses juments. Après la Présidente, il eut Mme Lelong, que connaissait tout Paris. Après Mme Lelong, il eut une marchande d'amour italienne qui le servit si bien qu'il en mourut à cinquante-sept ans (1). Mais la plus célèbre des quatre, celle qu'il aima le plus longtemps et lui fit le plus d'honneur, fut certainement Mme Sabatier.

Née à Strasbourg en 1821 (2), elle avait cinq ans de plus que lui, et vingt-deux ans environ quand il la prit à ses gages. C'était une fille superbe, grande et bien proportionnée. Elle avait un beau front, des yeux rieurs, une bouche mutine, un

(1) Il était né à Paris en 1816.
(2) Son vrai nom était Savetier.

teint d'une fraîcheur exquise, et son corps semblait avoir été fait pour servir de modèle à un statuaire amoureux des formes pures. Aussi Clésinger, qui avait eu l'occasion de la voir à demi nue dans un bal costumé chez Roger de Beauvoir, obtint-il la permission, après un siège plus ou moins long, de la mouler des pieds à la tête pour en faire *la Femme piquée par un serpent* qui causa tant de scandale au Salon de 1848.

Trois ans après, Gustave Ricard l'exposait encore au Salon sous le nom de *la Femme au chien*. Ce portrait — qui passe pour le chef-d'œuvre du peintre marseillais — excita une telle admiration dans le public qu'Edmond About, l'ayant retrouvé à l'Exposition universelle de 1855, en fit cet éloge :

Le portrait de Mme Sabatier, qui a fondé la réputation de Ricard au Salon de 1851, est une de ces œuvres provocantes qui arrêtent les gens au passage et les forcent d'admirer. Je me rappelle que lorsqu'il fut exposé pour la première fois, j'étais à l'École normale. Je m'échappais, avec quelques amis, des cours de Saint-Marc Girardin, pour venir voir Mme Sabatier avec son petit chien sur les genoux. Puis nous regagnions à toutes jambes la grande salle de la Sorbonne, heureux de rapporter dans nos yeux le souvenir d'une si radieuse beauté. Il s'est passé depuis ce temps quatre énormes années et le portrait a plus gagné que perdu (1).

C'était aussi l'avis de Théophile Gautier, qui, du jour où il vit cette Apollonie à l'hôtel Pimodan, s'attacha à ses pas comme à ceux d'une reine de beauté.

J'aime ton nom d'Apollonie,
Echo grec du sacré vallon,
Qui dans sa robuste harmonie
Te baptise sœur d'Apollon.

Sur la lyre au plectre d'ivoire,
Ce nom splendide et souverain,
Beau comme l'amour et la gloire
Prend des résonnances d'airain.

Classique, il fait plonger les Elfes
Au fond de leur lac allemand,
Et seule la Pythie à Delphes
Pourrait le porter dignement,

Quand, relevant sa robe antique,
Elle s'asseoit au trépied d'or,

(1) *Voyage à travers l'Exposition des Beaux-Arts en 1855.*

Et dans sa pose fatidique
Attend le dieu qui tarde encor.

Ces vers sont tirés du recueil des *Emaux et Camées*.

A cette époque, Mme Sabatier habitait déjà, rue Frochot, l'appartement agencé et meublé avec goût que lui avait loué Hippolyte Mosselman, mais elle n'y recevait guère encore que les amis de son ami, dont Alfred Tattet, qui lui avait apporté de Naples le joli petit chien illustré par le pinceau de Ricard. Ce n'est qu'un peu plus tard, quand la renommée se fut emparée d'elle, qu'elle entrebâilla la porte de son salon aux artistes et aux poètes, encore eut-elle soin de les choisir parmi ceux dont le nom pouvait lui faire une auréole. On y vit ainsi entrer l'un après l'autre Théophile Gautier, Musset, Baudelaire, Dumas, Flaubert, Feydeau, Maxime du Camp, Reyer, Préault, Ricard, Clésinger et jusqu'à Meissonier qui, séduit comme tout le monde par les charmes de la maîtresse de céans, en fit le ravissant portrait en pied que la gravure a vulgarisé depuis. — J'oublie à dessein les frères de Goncourt qui, selon leur habitude, n'allèrent chez Mme Sabatier que pour voir, écouter et prendre des notes.

Ouvrez leur *Journal* à la page 191 de l'année 1863, vous y trouverez les lignes suivantes :

Passé la soirée avec Mme Sabatier, la fameuse présidente, au merveilleux corps moulé par Clésinger dans sa Bacchante. Une grosse nature avec un entrain trivial, bas, populaire. On pourrait la définir, cette belle femme à l'antique, un peu canaille : une vivandière de faunes.

Le portrait, certes, n'est point flatté ; était-il ressemblant? peut-être en 1864, lorsque Mme Sabatier s'était épaissie et laissée choir dans le « Mac à Roull », comme disait Flaubert. Mais tant qu'elle resta avec Mosselman, jusqu'en 1857 au moins, date de son petit roman avec Baudelaire, on peut dire qu'elle n'avait rien d'une vivandière et qu'elle était digne des hommages que lui rendaient ses familiers.

Flaubert, qui avait le parler gras et n'était pas d'une tendresse excessive envers les femmes, disait d'elle, en 1859 : « C'est une excellente et surtout une saine créature (1). » Et Théophile Gautier l'appelait « la belle et honeste dame », sans

(1) Corresp. de Flaubert, 3e série, p. 165. Lettre à Feydeau.

doute en souvenir de Brantôme. A l'entendre, « elle se montrait supérieure aux autres femmes, d'abord en ce qu'elle était mieux faite que la plupart d'entre elles, ensuite, parce que, contrairement aux habitudes des personnes de son sexe, elle n'exigeait point qu'on lui fît la cour, et permettait aux hommes de parler devant elle des choses les plus sérieuses et les plus abstraites (1) ». C'est même pour cela qu'il l'avait nommée la présidente. Et le fait est que le dimanche, quand ses invités se réunissaient autour d'elle à table, dans la salle à manger tendue de rouge sombre et ornée de faïences et de tableaux, à la voir présider, calme et souriante, à la conversation débridée qui s'engageait devant elle, on l'eût prise pour quelque Mme Geoffrin recevant ses philosophes ou même pour une autre reine de Navarre s'amusant, en joyeuse compagnie, des contes de son *Heptaméron*. Car on parlait moins de choses abstraites que de choses légères et scabreuses, surtout quand Gautier était là. Théo ne fréquentait que les salons où il avait son franc-parler et prenait plaisir à tenir devant n'importe qui des propos de corps de garde. La plupart de ses lettres sont émaillées de mots orduriers, mais je n'en connais pas de plus licencieuses que celles qu'il écrivit d'Italie à la présidente. Or, étant donné qu'elles sont du commencement de leurs relations, on se demande ce que doivent être celles de la fin. Il n'y en a qu'une, à ma connaissance, qui soit tout simplement drôle, la voici :

Chère Présidente.

Si tu es curieuse de voir la Rachel au théâtre Italien avec *Bajazet* en musique *great and combinated exhibition !* voici deux places. Prends ta sœur (2) en descendant ; il y a tuerie à la location et les bourgeois s'étouffent au bureau ; il y aura des tripes de bottiers en chambre et de sénateurs jusqu'à mi-jambe sous le péristyle. Relève un peu ta jupe en passant. Ernesta te salue et moi je me prosterne devant tes chaussettes.

THÉOPHILE GAUTIER.

P. S. — Tu peux vendre ton billet 20.000 fr., c'est le prix (3).

Ce billet n'est pas daté, et je serais bien en peine de dire à

(1) Ernest Feydeau, *Théophile Gautier*, 1874.
(2) C'est elle qui disait un jour à Baudelaire : « Etes-vous toujours amoureux de ma sœur et lui écrivez-vous toujours de superbes lettres? »
(3) Lettre inédite, communiquée par M. J. Macqueron.

quelle année il remonte, attendu que Rachel joua trois fois au Théâtre italien dans des représentations à bénéfice, de 1849 à 1855, et que je n'ai trouvé dans les journaux du temps aucune mention de celle où Bajazet fut joué en musique. Mais on connaît la date des lettres d'Italie : elles sont de la fin de 1850, et l'on jugera de leur dévergondage par les courts extraits que je vais donner de l'une d'elles. Le reste dépasse en audace tout ce qui nous choque dans Rabelais, et notamment son fameux calembour sur Beaumont-le-Vicomte.

Et donc, après avoir traversé Genève, le Valais et le Milanais et Venise, Théophile Gautier arriva à Rome, au mois d'octobre 1850, d'où il écrivit le 19 à Mme Sabatier :

Présidente de mon cœur,

Cette lettre ordurière destinée à remplacer les saloperies dominicales s'est bien fait attendre, mais c'est la faute de l'ordure, et non celle de l'auteur !...

Nous voilà déjà fixés sur la nature des conversations qui se tenaient rue Frochot, le dimanche.

L'histoire de la mère de Beatrix Cenci, à qui l'on ne pouvait couper la tête parce que ses tétons, gros comme des bombes, l'empêchaient d'appuyer son cou sur le billot et qui m'avait toujours paru singulière, se comprend parfaitement ici (à Rome) ; ce n'est pas la grande têtasse avalée et brimbalante de Rubens, le grand baquet de colle à la flamande qui tremble à chaque mouvement, le Niagara de viande qui ruisselle du haut de la poitrine sur les montagnes du ventre, et dans les vallées du p..., comme on voit dans les bacchanales de Jordaëns : ce sont deux nouveaux mondes que l'on porte devant soi, un second c... appliqué sur l'estomac, deux immenses terrines vues du côté bombé, un capitole et un palatin de chair humaine. L'autre soir nous avons été visiter une jeune beauté qui, après quelques façons et s'être assurée que nous n'étions pas des mouchards, a ôté sa robe et s'est décerclée pour nous permettre de patiner ses charmes à cru. La gorge a fait explosion dans la chambre, défoncé le plancher, débordé dans la Via Condotti, roulé par le Corso, jusqu'à la place de Venise, et nous a laissés ensevelis sous un déluge de lys et de roses (style Dupaty).

. . . .

On vient de nous donner l'adresse d'une femme mariée, rue des Quatre-Fontaines, 48, près de l'Obélisque de Monte-Cavallo... Elle demeure au premier piano (ce nom n'a aucun rapport avec Erard et signifie étage) et s'appelle Nana.

Son mari sort tous les jours de midi à trois heures et alors les forestiers arrivent, et Nana qui est, dit-on, la plus belle femme de Rome, se met nue comme un plat d'argent, un mur d'église, un discours d'académicien (1) et montre son c... à la Société qui est libre de retourner. Ce c... coûte de 5 à 10 francs, selon qu'on se contente de regarder ou que l'on consomme réellement. Le mari rentre à trois heures; la Nana remet sa chemise et vaque aux soins du ménage en femme honnête. Cette aimable industrie a procuré au marlou une maison et quelques rentes. Nous l'irons voir et je vous en donnerai une description détaillée.

On nous parle de Naples et d'une certaine via Capuana qui n'est qu'un b... d'une lieue de long. Mais n'anticipons pas sur les ordures et gardons quelques porqueries pour la bonne bouche.

Pardonnez-moi, chère Présidente, cette interminable lettre (2) et sachez-moi gré des efforts que j'ai faits pour ne pas blesser votre pudeur. J'espère dans ces sujets indélicats n'avoir jamais oublié que le latin dans les mots brave l'honnêteté, mais que la lectrice française ne veut pas être respectée. Bientôt je pourrai reprendre au banquet dominical ma place et laisser la plume pour la langue...

Le cochon imaginaire ou le salop sans le savoir.

THÉOPHILE.

Voilà pour la partie *chaste* de cette lettre d'Italie. Comment un homme qui se respecte osa-t-il écrire ces lignes, et comment une femme qui, sans être une vertu, n'était pas une fille, put-elle les lire et n'en être pas écœurée? C'est une question que je ne me charge pas de résoudre. Evidemment Gautier et la Présidente s'étaient trompés de siècle, ils auraient dû vivre au temps de Rabelais, alors que les mots propres n'étaient jamais sales et que le langage poissard n'était pas ordurier!... Cela est d'autant plus curieux, en ce qui concerne tout au moins Mme Sabatier, qu'il lui était réservé d'entendre un peu plus tard des paroles toutes différentes sortir de la bouche d'un poète qui passa longtemps pour être impudique et fut condamné comme tel.

Oui, pendant cinq ans, de 1853 à 1857, Baudelaire, car c'est

(1) Emprunté au poème de *Namouna*, de Musset.

(2) Cette lettre a été publiée *in extenso* il y a quelques années dans une plaquette de 39 pages in-16, ayant comme titre : « Lettre | de Th. Gautier | à la Présidente | (voyage en Italie) | 1850 | achevé d'imprimer | à très petit nombre— pour quelques curieux seulement | au château de la Misère | l'an | 1000.800,90 ». —Cette plaquette très rare, et qui se vend de 20 à 30 fr. chez les bouquinistes, ne se trouve même pas à *l'enfer* de la Bibl. nat.

de lui qu'il s'agit, adressa à Mme Sabatier des lettres et des vers remplis d'un amour idéal et mystique, en ayant soin de déguiser son écriture, de peur d'être reconnu, raillé et éconduit. Et pendant ce long espace de temps, il continuait de fréquenter chez elle, d'assister aux « porqueries » du dimanche, sans que rien, dans son attitude ou dans son langage, trahît un seul jour la flamme ardente dont il brûlait pour elle.

Ce n'est que lorsqu'il eut acquis, lui aussi, assez de gloire pour se faire aimer qu'il osa jeter le masque et dire hautement : C'est moi!

Vraiment, Madame, lui écrivait-il au début de cette intrigue, je vous demande mille pardons pour cette imbécile rimaillerie anonyme, qui sent horriblement l'enfantillage, mais qu'y faire? Je suis égoïste comme les enfants et les malades. Je pense aux personnes aimées quand je souffre. Généralement je pense à vous en vers, et quand les vers sont faits, je ne sais pas résister à l'envie de les faire voir à la personne qui en est l'objet. — En même temps je me cache, comme quelqu'un qui a une peur extrême du ridicule. — N'y a-t-il pas quelchose d'essentiellement comique dans l'amour ? — particulièrement pour ceux qui n'en sont pas atteints (1) ?

Or, « cette imbécile rimaillerie anonyme » savez-vous ce que c'était? C'étaient les dix plus belles pièces des *Fleurs du mal* (2) dont celle-ci nous donnera le ton :

Que diras-tu ce soir, pauvre âme solitaire,
Que diras-tu, mon cœur, cœur autrefois flétri,
A la très belle, à la très bonne, à la très chère,
Dont le regard divin t'a soudain refleuri ?

— Nous mettons notre orgueil à chanter ses louanges ;
Rien ne vaut la douceur de son autorité ;
Sa chair spirituelle a le parfum des anges,
Et son œil nous revêt d'un habit de clarté.

Que ce soit dans la nuit et dans la solitude,
Que ce soit dans la rue et dans la multitude,
Son fantôme dans l'air danse comme un flambeau,

Parfois il parle et dit : « Je suis belle et j'ordonne
Que pour l'amour de moi vous n'aimiez que le Beau.
Je suis l'Ange gardien, la Muse et la Madone. »

Cela n'empêchait pas, d'ailleurs, Baudelaire de cultiver à

(1) Ch. Baudelaire, *Lettres*, 1841-1866, p. 47.
(2) Ces dix pièces de vers occupaient, dans l'édition originale des *Fleurs du Mal*, les pages 84 à 105.

fond la Vénus noire (1) et de faire la cour à d'autres filles tout aussi perdues qu'elle, car Baudelaire était un sensuel qui, pour se dégriser des vapeurs du haschich, éprouvait de temps à autre le besoin de prendre un bain de luxure. Alors il livrait son corps aux morsures des bêtes dont parle l'Apocalypse, mais comme son esprit, malgré tout, ne cessait de penser à « la très belle », il composait dans ces moments-là pour elle des vers qui se ressentaient de son état.

... Je voudrais une nuit
Quand l'heure des voluptés sonne,
Vers les trésors de ta personne,
Comme un lâche ramper sans bruit,

Pour châtier ta chair joyeuse,
Pour meurtrir ton sein pardonné,
Et faire à ton flanc étonné
Une blessure large et creuse,

Et, vertigineuse douceur !
A travers ces lèvres nouvelles,
Plus éclatantes et plus belles,
T'infuser mon venin, ma sœur !

Qu'est-ce donc qui l'avait séduit en « la très chère »? Ce ne pouvait être que la beauté qui purifie l'âme aux yeux des artistes. N'oublions pas que les grands romantiques ont toujours eu un faible pour les belles pécheresses et la noble ambition de les relever par l'amour à leurs propres yeux. N'est-ce pas Alfred de Vigny qui, pendant deux ans, fila l'amour pur aux pieds de Marie Dorval? Que si Victor Hugo prit d'assaut Juliette Drouet, cela tenait, me disait Meurice, à ce qu'en amour il était « un monstre ». Vous entendez ce qu'il voulait dire. Mais au fond du cœur d'Hugo, comme au fond du cœur de Vigny, il y avait le désir, la ferme volonté de jouer près de l'adorée le rôle d'Eloa qui se damne en voulant sauver Satan !

Baudelaire fut-il deviné? Oui, puisque nous savons que la sœur de Mme Sabatier lui demanda une fois s'il était toujours amoureux d'elle. Mais soit qu'elle prît plaisir à la correspondance anonyme du poète (2), soit qu'elle attendît que ce verbe

(1) Jeanne Duval.
(2) Et comment aurait-elle été insensible à des déclarations comme celles-ci : — « Vous êtes pour moi non seulement la plus attrayante des femmes, de toutes

inaccoutumé ait suffisamment agi en elle, « la très bonne » garda devant lui sa figure de sphynx. Et il ne fallut rien moins que les poursuites intentées contre *les Fleurs du Mal* pour délier la langue à leur auteur et le faire sortir de son adoration muette. Ce jour-là — le 18 août 1857 — Baudelaire écrivit pour la première fois, avec sa vraie écriture, à « la très belle, à la très bonne, à la très chère ». Il lui disait que deux des pièces qu'il avait composées pour elle (*Tout entière* et *A celle qui est trop gaie*) étaient spécialement visées dans l'assignation qu'il avait reçue, et il la priait « très ardemment » de garder désormais pour elle tout ce qu'il pourrait lui confier : « Vous êtes, ajoutait-il, ma compagnie ordinaire et mon secret. C'est cette intimité où je me donne la réplique depuis si longtemps, qui m'a donné l'audace de ce ton familier. » A cette lettre était joint un exemplaire des *Fleurs du Mal* qu'il avait fait relier à son intention.

Cette fois, Mme Sabatier se sentit touchée jusqu'au fond de son être. Non seulement elle se multiplia pour conjurer les foudres de la Justice qui menaçaient son adorateur, mais elle se donna à lui tout entière dans un élan où il entrait autant de fierté que de reconnaissance.

Et c'est ici que les choses se compliquent et tournent au mystère. A peine Baudelaire avait-il communié avec elle sous les espèces de la chair frémissante et pâmée ; à peine lui avait-elle écrit : « Il me semble que je suis à toi depuis le premier jour où je t'ai vu. Tu en feras ce que tu voudras, mais je suis à toi de corps, d'esprit et de cœur », que Baudelaire se ressaisit et ne voulut plus remonter dans le lit de cette maîtresse d'un jour. Pourquoi ? Fut-ce la peur d'être dévoré par cette Apollonie ou d'être trahi trop tôt par elle ? Les baisers qu'elle lui donna lui firent-ils regretter ceux de la Vénus noire ? Eut-il honte de tromper un ami qu'il était « heureux de trouver aimable et digne de plaire » ? Je crois qu'il y avait de tout

les femmes, mais encore la plus chère et la plus précieuse des superstitions... » (Lettre du 8 mai 1854.)

— « Vous avez été, sans aucun doute, tellement abreuvée, saturée de flatteries, qu'une seule chose peut vous flatter désormais, c'est d'apprendre que vous faites le bien, même sans le savoir, même en dormant, simplement en vivant... » (Lettre du 7 décembre 1854).

— « Quand je fais quelque grande sottise, je me dis : « Mon Dieu ! si elle le savait ! Quand je fais quelque chose de bien, je me dis : Voilà qui me rapproche d'elle en esprit... » (Lettre du 18 août 1857.) (*Charles Baudelaire*, par Jacques Crépet, p. 118).

cela, plus ou moins dosé, dans ce cas singulier. Méditons la lettre qu'il écrivait à Mme Sabatier, le 31 août 1855 :

J'ai détruit le torrent d'enfantillage amassé sur ma table. Je ne l'ai pas trouvé assez grave pour vous, chère bien-aimée. Je reprends vos deux lettres, et j'y fais une nouvelle réponse.

Il me faut, pour cela, un peu de courage, car j'ai abominablement mal aux nerfs, à en crier, et je me suis réveillé avec l'inexplicable malaise moral que j'ai emporté hier soir de chez vous...

Je t'engage à bien cacher cette lettre, malheureuse ! *Sais-tu réellement ce que tu dis?* Il y a des gens pour mettre en prison ceux qui ne payent par leurs lettres de change ; mais les serments de l'amitié et de l'amour, personne n'en punit la violence.

Aussi je t'ai dit hier : vous m'oublierez, vous me trahirez ; celui qui vous amuse vous ennuiera. Et j'ajoute aujourd'hui : celui-là seul souffrira qui, comme un imbécile, prend au sérieux les choses de l'âme. Vous voyez, ma belle chérie, que j'ai d'*odieux* préjugés à l'endroit des femmes. *Bref, je n'ai pas la foi ;* vous avez l'âme belle, mais, en somme, c'est une âme féminine.

Voyez comme, en peu de jours, notre situation a été bouleversée. D'abord, nous sommes tous les deux possédés de la peur d'affliger un honnête homme qui a le bonheur d'être toujours amoureux. Ensuite nous avons peur de notre propre ouvrage parce que nous savons (moi surtout) qu'il y a des nœuds difficiles à délier.

Et enfin, il y a quelques jours, tu étais une divinité, ce qui est si commode, ce qui est si beau, ce qui est si inviolable. Te voilà femme maintenant. Et si, par malheur pour moi, j'acquiers le droit d'être jaloux ! Ah ! quelle horreur, seulement d'y penser ! Mais avec une personne telle que vous dont les yeux sont pleins de sourires et de grâces pour tout le monde, on doit souffrir le martyre !

Ta seconde lettre porte un cachet de solennité qui me plairait, si j'étais bien sûr que vous la comprenez : *Never meet or never part!* Cela veut dire positivement qu'il vaudrait bien mieux ne s'être jamais connu, mais que, quand on s'est connu, on ne doit pas se quitter : sur une lettre d'adieux ce cachet serait plaisant.

Enfin, arrive ce qui pourra ! je suis un peu fataliste ; mais ce que je sais bien, c'est que j'ai horreur de la passion, — parce que je la connais, avec toutes ses ignominies. Et voilà que l'image bien-aimée, qui dominait toutes les aventures de la vie, devient trop séduisante.

Je n'ose pas trop relire cette lettre ; je serai peut-être obligé de la modifier ; car je crains de vous affliger. Il me semble que j'ai dû laisser percer quelque chose de la vilaine partie de mon caractère.....

Adieu, chère bien-aimée. Je vous en veux un peu d'être trop charmante. Songez donc que, quand j'emporte le parfum de vos bras et

de vos cheveux, j'emporte aussi le désir d'y revenir. Et alors quelle insupportable obsession !

CHARLES (1).

Tout Baudelaire est dans cette lettre extraordinaire. On a dit qu'il était un peu fou. A première vue ce document humain semble, en effet, entaché de folie ; en le méditant, on s'aperçoit qu'il est plein de raison. Evidemment, c'était la première fois de sa vie que Baudelaire adressait ses hommages à une déesse. Jusque-là il n'avait guère aimé que des filles, noires ou blanches, qui le soulageaient quand sa bête en avait besoin. Mais quoi ! cette déesse, qu'il avait adorée cinq ans en silence, ne voilà-t-il pas qu'elle s'avisait d'être femme, et quelle femme ! belle, bonne, spirituelle, amoureuse, ayant un protecteur qui ne lui refusait rien et une petite cour comme en ont seulement les femmes d'élite. S'il avait eu du tempérament, il est probable qu'il en eût joui tout à son aise et sans scrupules, étant donné qu'elle avait l'air de tout oublier pour lui. Comme il n'avait pas de tempérament, que c'était un sensuel mystique dont toute la capacité d'aimer était affaire d'imagination, je comprends qu'il ait eu peur des conséquences. Elles étaient de deux sortes. D'une part, il courait le risque de compromettre cette femme aux yeux de son amant officiel ; de l'autre, il était à peu près sûr d'être obligé de lui rendre les armes — ce qui est le comble de l'humiliation pour un amoureux.

Mme Sabatier le comprit-elle? Ses billets en réponse que nous avons sous les yeux trahissent plus de dépit que de chagrin. La conduite de Baudelaire lui parut étrange et sa lettre d'excuses un peu subtile « pour une lourdaude de sa trempe ». Cependant, s'il est vrai qu'on reconnaît le maçon au pied du mur, il est probable qu'elle savait déjà à quoi s'en tenir sur ses moyens physiques. En tout cas, elle prit assez vite son parti de cette situation quelque peu ridicule. Mais elle resta son amie quand même ; la preuve en est que, neuf ans plus tard, lorsqu'on ramena Baudelaire de Bruxelles, paralysé du côté droit et pouvant parler à peine, elle le visita presque tous les jours.

Quant à Mosselman, comme il avait non pas le *bonheur*, mais le malheur d'être encore amoureux, du jour où il s'a-

(1) *Charles Baudelaire*, par J. Crépet, p. 121.

perçut que le cœur d'Apollonie ne lui appartenait plus, il lui tira sa révérence et s'en alla se consoler chez Mme Lelong, dont il fit quelque temps après, et par reconnaissance, une marchande de curiosités.

LÉON SÉCHÉ.

POÈMES

—

LE PASSANT

Je suis le passant noir qu'on évite à la brune,
mais auquel un fermier, quelquefois, fait accueil ;
et que l'on voit, le soir, accroupi près du seuil,
avec sur les genoux une assiette qui fume.

Et mon corps s'est usé, mais non pas mon orgueil.

Je suis l'errant perpétuel des routes grises,
le banni que l'espoir d'un lendemain meilleur
dès l'aube fait marcher de méprise en méprise.
J'ai toujours le remords de n'être pas ailleurs.
Je suis le vagabond dont les filles ont peur
et qui dort en plein jour à l'ombre des églises.

J'ai tant de souvenirs que j'ai tout oublié :
Mon âge, le nom du village où je suis né,
le nom de mes parents, le nom de mes souffrances.
J'ai eu tous les regrets, toutes les espérances.
J'ai su lire autrefois ; j'ai fait tous les métiers.
Peut-être même ai-je été riche et sans pitié.

Mon seul trésor, ce sont les chansons que j'ai faites,
jour après jour, au gré des plaines et des bois,
et selon les soleils, les ciels et les tempêtes.
Elles sont toutes là, qui dorment dans ma tête,
muettes ou rêvant leurs rimes à mi-voix ;
puis s'éveillent un soir, sans qu'on sache pourquoi.

Et je les chante alors au pauvre comme au riche ;
car l'un a la franchise et l'autre l'argent fin.
J'aurai toujours ainsi la flambée et la miche,
le grabat pour mourir et le verre de vin.

Mes chansons sont de boue et de pluie qui frissonne,
de brume et d'horizon, de rumeurs d'eau et d'hommes,
de silence où jamais ne passera personne,
de lampes sur le front des enfants qui s'endorment,
et de villes en fer où des machines tonnent.

Les plus belles sont celles-là qui sont d'automne,
dans un pays béni de songe et de brouillard.
Car on respire, dans le vent qui les emporte,
l'odeur de l'eau, parmi l'odeur des feuilles mortes,
la tendresse, qui s'exténue et qui sanglote,
le parfum de l'amour, les larmes du départ,
et le goût de tous les baisers qu'on peut avoir.

Ah! mes chansons sont innombrables et profondes!
Il y en a qui vont, brèves et vagabondes,
pour un visage, pour un arbre rencontré,
pour un miroir où mon sourire s'est miré,
pour un nuage errant, pour un vol de colombes,
pour l'instant d'un plaisir aigu, pour tout au monde,
pour des mains qui tenaient des roses, pour les tombes
où, tant de fois, depuis que je suis, j'ai pleuré!

Il y en a qui sont puissantes, despotiques,
avec un grondement d'airain répercuté!
Car la mort, brandissant ses gestes fatidiques,
y disperse, vers ses royaumes redoutés,
la foule que soulève un vent de liberté,
que torturent la gloire ou le plaisir vorace,
et que l'envie, aux yeux aigus, aux mains rapaces,
fait se battre alentour des ports et des marchés!

Mon seul amour, ce sont les chansons que j'ai dites.
Leur rythme fait revivre en moi tous les moments
d'un passé si lointain qu'il en est sans limites;
et que j'étais peut-être un autre, étant enfant,
puis un autre, rêvant d'amour adolescent,
un autre encor, parmi des larmes et du sang,
un autre ailleurs, divers, loyal ou hypocrite,
errant ou fastueux, joyeux, pensif ou triste ;
un autre enfin, à l'heure trouble où je médite.

J'ai tant de souvenirs que ma tête se perd ;
et je suis mort cent fois, car j'ai vécu cent vies.
Dans la nuit de mon âme, où rêve l'univers,
mes chansons font parfois comme un spasme d'éclair
dont s'illumine un peu ma mémoire obscurcie...

J'étais ivre et brutal, nu sur toute ma chair ;
et je dansais, fleuri, parmi des femmes nues.
Où était-ce, et qu'étais-je alors, en ces temps clairs
où des esclaves noirs façonnaient ma statue?...

Je mendiais, traqué, sans pain et sans abri,
poursuivant les passants d'un regard qui supplie.
Je me souviens... C'était à l'aube et sous la pluie,
au seuil des cabarets où l'on mange la nuit....

Cent voix criaient cent fois mon nom dans un théâtre,
où j'avais exalté le peuple insoucieux ;
et je régnais, muet, sur la foule idolâtre;
et mon front rayonnait d'extase ; et j'étais Dieu!

On me disait les mots des croyances caduques;
tremblant je vomissais le blasphème et l'aveu ;
l'aube sale montait; on coupait mes cheveux ;
et je sentais le froid des ciseaux sur ma nuque...

Des lits tumultueux dans l'ombre où l'on se vautre ;
des fossoyeurs boueux emportant des cercueils;
la honte, le plaisir, le triomphe et le deuil....
Ah! où était-ce ? Etait-ce moi ou bien un autre ?....

Je suis le vagabond dont les filles ont peur,
car mes mains ont gardé la forme de l'étreinte ;
et je suis le passant que l'on évite, à l'heure
où l'Angelus du soir sur les champs passe et tinte.

Mais je sais les chansons de l'univers entier,
moi qui ne suis plus rien, moi qui ne sais pas lire!
Je sais tous les baisers, je sais tous les sourires,
et j'ai ravi des fleurs à tous les églantiers!

Ah! aimez-moi! Je vais rentrer dans le silence
et fermer pour ailleurs mes regards éblouis!
C'est à peine s'il bat, mon cœur inassouvi,
mon cœur tout bondissant d'éternelle espérance!

J'ai tant de souvenirs que j'ai tout oublié ;
et je ne sais plus rien, sinon la joie de vivre.
Il ne restera rien de moi, ni nom, ni livre....
Mon seul trésor, ce sont les vers que j'ai chantés.

Bientôt, à l'heure lente et bleue où les toits fument
vers la sérénité de l'azur encor clair,
on me trouvera mort, et les yeux grands ouverts,
et tournant vers le ciel mon front nimbé de lune.

Je suis le pèlerin des chemins gris et verts ;
je suis le passant noir qu'on évite à la brune.

LA JOURNÉE

D'un jour quelconque et lent, mais où il fasse beau,
avec des fleurs, des fruits, du rêve et du sourire,

avec de la paresse heureuse qui s'étire,
et de simples loisirs assis au bord de l'eau ;
avec de l'horizon, du ciel, de la lumière,
je voudrais faire, un soir, un long et doux poème,
où je mettrai limpidement tout ce que j'aime,
depuis l'heure agréable où le matin s'éclaire
et s'avance, éveillé par des cloches lointaines,
jusqu'au moment tardif des voix crépusculaires;
un agreste poème, écrit avec bonheur,
où se délasse la fatigue du lecteur,
comme en un parc touffu, plein d'ombre et de fraîcheur.

Ferai-je un soir ce clair poème, qui sommeille
dans mon âme, avec ses bourdonnements d'abeilles,
et ses pressentiments d'automne, et ses odeurs
d'étable, de plein air, de résine et de miel ?....

Immobile, aéré de souffles qui respirent,
et sans fin parcouru par les rumeurs de l'eau,
paisiblement joyeux d'être jeune et dispos,
le matin s'offre à nous, qui venons de dormir.

Les heures sont autour de lui comme des sœurs
qui vont à travers champs pour nouer des guirlandes ;
et la neuve journée est une sœur plus grande,
et qui sait le chemin des sources et des fleurs.

Mon cœur, où irons-nous, pour que notre espérance
soit portée à son comble et donne tous ses fruits?
Où irons-nous, mon cœur, pour que cet aujourd'hui
devienne un talisman lors des jours de souffrance ?

La scierie fait son bruit plaintif et régulier,
et le noir train lointain roule avec son panache.
Nous irons écouter les chansons qui se cachent
au seuil de l'eau, dans les taillis verts et mouillés.

Nous irons jusqu'au pont couvert, où est la folle,
qui offre du tabac et de la mercerie.
Sur l'herbe, humide encor, s'ouvrent les parnassies;
et l'eau vive est de vif-argent dans les rigoles...

Ah! il faudrait pouvoir tout décrire à la fois,
enlacer d'une seule phrase tant de choses,
depuis le peuplier, où le corbeau se pose,
jusqu'au flot, dont l'ardeur se révolte ou s'en va!

Mais surtout, il faudrait dire cette tristesse
des tristes souvenirs au détour des sentiers.
Où êtes-vous, passant des anciens étés?
Où est tant de plaisir, de joie et de jeunesse?

Nous irons jusqu'au pont couvert; et là, mon cœur,
tu verras, sur le parapet, deux initiales,
que, jadis, pour l'amour d'une amie aux mains pâles,
je gravai, un jour d'août, avec peine et lenteur.

Mon couteau s'est usé au creux de ces deux lettres,
la pierre durera plus longtemps que ma vie...
Revenons, sous le ciel où palpite midi,
de peur qu'un rêve mort ne se prenne à renaître.

Mais, avant de quitter le refuge des bois
pour la maison sonore où l'avenir s'abrite,
je veux cueillir, près du marais, ces trois colchiques
en souvenir des vers que je fis autrefois. —

Dirai-je un jour ce pur poème qui hésite
dans mon âme, au milieu des nappes de clarté,
parmi les bruits d'enclume, au loin répercutés,
et parmi tant d'amour et tant de gravité?...

L'après-midi sera paisible, douce et un peu triste
et un peu longue, sous le ciel un peu gris et voilé.

Il faudra que je trouve un rythme approprié
au frais balancement du hamac et des branches,
au geste du pêcheur attentif, qui se penche,
au bond de l'écureuil à travers le sentier,
aux jeux de l'herbe haute avec l'ombre mouvante,
aux courbes des coteaux où les chemins serpentent,
et aux chocs du croquet roulant sur le gravier.

L'après-midi sera paisible, douce et un peu lente,
avec un peu d'ennui, pareil à de l'espoir,
et un peu de chagrin d'être si vite au soir
sans avoir fait les vers qu'on espérait, sur les vacances,
les vers un peu trop longs, qui semblaient faits d'avance,
où se seraient mêlés des bruits de pompe et d'arrosoirs,
selon le va-et-vient et selon la cadence
des arbres, du hamac et de la balançoire...

L'après-midi sera tranquille et déclinante.
C'est le moment des foins et des pommes de terre.
Le soleil est encor pesant et la poussière
s'élève un peu quand passe un char. Et les prés chantent.

La route monte en pente grise. Du sommet,
nous verrons le village, où flotte une fumée,
poursuivre tendrement sa tâche accoutumée
à l'abri du versant couronné de forêts.

Là surtout, il faudrait, ainsi que font les peintres,
tout montrer d'un seul coup, mais ajouter encor
tant de parfums, portés par le vent large et fort,
puis tous ces bruits, travaux du sol, troupeaux qui tintent!

Si je fais quelque jour ce poème, il faudra
que je vienne m'asseoir, longtemps, devant ces choses,
devant ce lac, moiré par l'après-midi chaude,
et devant ce village où je conduis mes pas.

Il y a des maisons, de vigne tapissées,
une fromagerie avec un abreuvoir,
des fermes, des fumiers, des vergers, des canards,
et des petits jardins où les fleurs sont pressées.

Mon cœur, tu reverras ce triste et blanc château,
ses paons, sa cour et son jardin à la française,
où, jadis, au moment où le soir glisse et baisse,
tu écoutais le parc où tremblent les jets d'eau.

Et tu te souviendras, mon cœur, de ces légendes,
qui peuplaient les chemins déserts du crépuscule,
quand le tic-tac intermittent de la pendule
devient plus fort dans le salon vide et sans lampe.

Toujours des morts et des mirages du passé!
Viens, regardons plutôt les ombres qui grandissent,
la buée bleue au ras des champs et du lac lisse,
et le retour muet des paysans lassés!

Prenons conseil de tout cet ample paysage,
qui va de l'herbe grise, au bord de ce chemin,
jusqu'aux sommets de neige, escarpés et lointains,
dont l'hiver éternel est drapé de nuages.

Et, avant de fouler la route du retour,
où tu verras les chiens attelés qui aboient,
poète, enferme en toi tout ce qui fait ta joie :
le rythme, le plaisir, la tristesse et l'amour! —

Sur le pont, au-dessus de la rivière qui s'empresse,
et semble aller plus vite à la chute du jour,
je songe encor, je songe, avec crainte et tendresse,
à tout ce que j'ai vu depuis le matin clair
et au poème varié que j'en veux faire.

Il faudra que je parle aussi du cimetière
où trois soldats français, réfugiés, reposent.
Il faudra que je parle encor de la rivière,
car, tour à tour, ses flots sont ternes, bleus et verts.
Mais il faudra, pourtant, négliger bien des choses,
pour ne rien retenir que l'aspect essentiel
des objets de la terre et des formes du ciel.

Ferai-je un jour ce long poème, qui sommeille
sous mon front, et déjà se fatigue d'attendre,
et qui va s'endormir, tout à l'heure, avec moi?

J'y pense encor, dans le silence de ma chambre,
où je m'attarde à la fenêtre, pour surprendre
la lente ascension de la lune et ces voix
nocturnes, qui déjà se parlent de septembre.

Ah! le temps court, mon Dieu, plus vite que les flots!
Donnez à mon sommeil la profondeur de l'eau,
donnez à mon esprit la simplicité bleue
de votre ombre lunaire, enfin faites, mon Dieu,
que, dès demain matin, je m'éveille avec l'aube,
que ce poème, auquel je rêve encor un peu,
s'anime en moi, fleurisse en moi, comme vos roses,
qu'il me mène, parmi les êtres et les choses,
d'un élan naturel, spontané et joyeux,
d'heure en heure, de fleur en fleur, de lieu en lieu;
et qu'il s'achève enfin, se balance et se pose,
comme un oiseau du soir, à l'heure étroite où la nuit close
fait se joindre les mains et se fermer les yeux!

FERME LES YEUX...

Ferme les yeux, reprends les chemins d'autrefois,
sous les souffles profonds du vent par intervalles,
sous la nuit qui s'éclaire d'aube au ras des toits;

ferme les yeux, reviens en arrière, et revois,
tissés d'azur et de brouillards, pareils à toi,
les matins pluvieux de la place Pigalle.

Un à un s'éteignaient les feux d'après minuit,
tandis que les maisons s'éveillaient, une à une.
Tu allais, regardant rôder les gens nocturnes
qui ont les traits tirés de n'avoir pas dormi,
et dont les pas sont lourds de fatigue et d'ennui.

Tes pas à toi, comme ils sonnaient, prompts et rapides,
selon le rythme vif de ton cœur invincible,
de ton cœur absolu, de ton cœur tout puissant,
et selon la cadence ardente de ton sang !

Ah! tu avais à peine assez de ta jeunesse
pour porter ton trésor d'amour et d'allégresse,
pour dompter les transports de ton cœur bondissant,
pour accueillir tant de plaisir, tant de tendresse,
pour accepter le sort d'être un monde éternel,
et pour être poète à la face du ciel !

Rappelle-toi ! Tes yeux aigus fouillaient la vie !
Tes regards, aiguisés de fièvre et d'insomnie,
percevaient l'au-delà de toute vérité,
les buts secrets de tout ce qui se modifie,
et jusqu'à la splendeur de la divinité !

Mais, peu à peu, autour de ton âme étonnée,
tout reprenait l'aspect usuel des journées,
et le sommeil touchait tes yeux appesantis. —

Un matin, souviens-toi, boulevard de Clichy,
tu vis mourir un vieux et lent cheval étique.
C'était comme une parabole évangélique
au milieu des passants, groupés et recueillis,

et tandis qu'alentour, chansons, rumeurs et cris,
la vie se poursuivait, pressée et identique.... —

Enfin tu revenais sur tes pas. Le jet d'eau,
molesté par le vent, se couronnait d'écume ;
et la fatigue était sur toi, comme un fardeau
délicieux, dans un pays peuplé de brumes;
et le sommeil t'enveloppait de son manteau !

Sommeil miraculeux, conscient et sonore,
bourdonnant de lointains souvenirs et d'échos,
coupé de rayons clairs, comme au travers d'un store,
sommeil moite et béni, plein d'anges transparents,
sommeil d'après-midi quand tu étais enfant !

Ferme les yeux, revois cette route et ces rues ;
ranime en toi toutes ces choses disparues;
dis-toi que c'était toi qui tressaillais d'ardeur
et dont le front jetait des clartés inconnues !
Bénis Dieu, dans l'exil où tu portes ton cœur;
bénis Dieu dans ton âme, aujourd'hui pauvre et nue;
bénis Dieu, car c'était plus beau que le bonheur!

MON CŒUR...

Mon cœur, ta vie est lente et consciente à peine;
mon cœur, ta joie est brève et bref est ton plaisir.
Et tu n'as pour parer parfois ton avenir,
qu'un peu d'aube et qu'un peu d'espérance lointaine!

Mon cœur, te souvient-il que jadis, au départ,
tu rêvais, t'animant sur le rythme des mondes
de conquérir la vie ardente et vagabonde?
Hélas! Tu te souviens! Mais n'est-il pas trop tard?

Réveille-toi, mon cœur! Et brise tes entraves
de solitude oisive et de timidité!
Tu ne vivras jamais, si tu n'as pas lutté
contre le goût d'être humble et l'amour d'être esclave!

Cœur pauvre, je te guiderai vers les trésors!
Cœur lâche viens! Voici la force et le courage!
A quoi bon supputer et trembler davantage,
si tu veux être riche un jour et rester fort?

Viens! Je sais les secrets de l'espace et de l'heure!
Je connais les chemins, je prévois les instants!
Et je te donnerai, cœur encor hésitant,
la beauté qui triomphe et l'amour qui demeure!

Viens! Mon front, baigné d'aube, a l'éclat du soleil!
Mes poings que je brandis sont des lambeaux d'aurore!
Et je jette à l'oubli ce qui t'embrume encore:
La paresse et la peur, le doute et le sommeil!

HENRY SPIESS.

SAINTE-HÉLÈNE
PENDANT LA CAPTIVITÉ DE NAPOLÉON

DEUX RÉCITS ANGLAIS

—

Terre de relâche fort fréquentée par les navigateurs qui faisaient route, avec les vents alizés, du cap de Bonne-Espérance à l'Equateur. Sainte-Hélène leur devint inhospitalière pendant la captivité de Napoléon. Elle n'accueillit plus guère dans son port de Jamestown, du 16 octobre 1816 au 5 mai 1821, que les vaisseaux de Sa Majesté Britannique et les bâtiments de la puissante Compagnie des Indes. Les navires ordinaires n'y abordèrent plus sans une permission; par mesure de sûreté, l'accès de la prison de l'Empereur leur était interdit.

Aussi n'existe-t-il que d'assez rares récits de visites faites à Sainte-Hélène à cette époque. On lira sans doute avec intérêt les deux suivants, qui donnent la physionomie de l'île en 1816 et en 1820, au début et à la fin de la captivité. Ils sont tirés et traduits, l'un d'un manuscrit inédit, en forme de journal, qui est en ma possession, et dont l'auteur, un certain W. Dempster, semble avoir été soit un marchand, soit un fonctionnaire anglais de l'Hindoustan; l'autre, d'un livre de voyage anonyme et fort inconnu qui a pour titre : « Notes sur le cap de Bonne-Espérance » *(Notes on the cape of Good Hope*, London, Muray, 1821).

PAUL FRÉMEAUX.

RÉCIT DE W. DEMPSTER
(1816)

20 juillet 1816. — Comme nous approchions de l'île, un canot de la *Julia*, brick de guerre de 16 canons, vint nous reconnaître et nous accosta. Permission nous fut donnée d'aborder à Sainte-Hélène, et le vent, qui avait fraîchi, nous amena au mouillage vers 2 heures. La vue de Jamestown et de son port fit sur nous une bonne impression...

21 juillet. — Vers midi, M. et Mrs Cracraft, Scott, Muriel et moi, nous sommes montés aux points appelés « Ladder Hill » et « High Knoll ». Le panorama qu'on découvre de ces hauteurs nous a beaucoup plu : il est montagneux à l'ex-

trême, mais de jolies maisons et des cultures lui donnent un caractère romantique et pittoresque...

22 juillet. — Je suis allé chez le gouverneur, Sir Hudson Lowe; il est d'usage, m'a-t-on dit, de lui faire une visite...

23 juillet. — Sir Hudson Lowe m'a invité à dîner. Je me suis rendu à cheval à Plantation... Très beau repas. J'ai eu l'honneur d'y être assis à la droite du gouverneur. Lady Lowe me faisait face; elle m'a paru distinguée et affable, mais son mari a l'aspect réservé et morose, et ce n'est pas l'homme qu'il faudrait pour tenir compagnie à un Français. Naturellement, j'ai évité de parler de Buonaparte, et comme Sir Hudson n'a jamais été dans l'Inde, les sujets de conversation se sont trouvés rares entre nous... Lorsque je suis redescendu à Jamestown, j'ai reçu une réprimande d'un factionnaire, pour avoir prononcé trop haut le mot de passe : *Wales!* — « Ignorance, Monsieur, lui ai-je dit en m'excusant, simple ignorance! »...

24 juillet. — Mr Cracraft fait des démarches pour que nous obtenions une audience de Buonaparte... Jamestown a bien embelli depuis mon précédent passage ici. Plusieurs des maisons sont fort convenables, et d'un style absolument anglais, si ce n'est qu'elles ne possèdent pas de cheminées. Les habitants traitent volontiers leurs affaires dans la rue. Les femmes sont jolies, mais de basse extraction, pour la plupart; les noirs, proportionnellement peu nombreux, je crois. Il y a un hôtel, des salles de billard et un théâtre très apprécié. Des placards apposés à la porte de ce dernier m'ont considérablement amusé. On y lit : « Il est défendu de jurer et de tenir des propos inconvenants dans les coulisses. Tout artiste qui paraîtra sur la scène pris de boisson sera puni d'une amende d'un dollar. S'il est *ivre-mort*, il perdra tout son salaire de la soirée... »

25 juillet. — Nous avons le désappointement d'apprendre que le gouverneur ne juge pas séant de seconder en ce moment les désirs des personnes qui voudraient voir Buonaparte, celui-ci venant de recevoir d'Europe des nouvelles qui doivent l'affecter (1).....

26 juillet. — Déambulé toute l'après-midi, l'esprit dépri-

(1) Des journaux arrivés récemment à Sainte-Hélène racontaient le procès des généraux Debelle et Travot, l'exécution du général Chartran, et *la condamnation à mort, par contumace, du comte Bertrand.*

mé. Visité, entre autres endroits, le cimetière, où de mélancoliques inscriptions révèlent que beaucoup de voyageurs reposent là, qui, partis de l'Inde, s'en retournaient vers la terre anglaise et leurs amis.

27 juillet. — Je suis resté dans ma chambre, à écrire des lettres. En allant les porter à la poste, rencontré le capitaine O'Brien, du vaisseau de Sa Majesté le *Powerful*; il m'a appris qu'il avait obtenu deux passes pour Longwood, et que l'une de ces passes portait mon nom; j'en ai été enchanté, et Cracraft et moi avons pris immédiatement le chemin de l'habitation du maréchal Bertrand, où nous sommes arrivés après deux heures de marche fatigante (1). Le maréchal nous a paru avoir 45 ans (2); c'est un homme bien fait, de mine placide, et qui a l'air triste. Sa femme semble avoir dépassé un peu la trentaine; elle est grande, elle était mal habillée, en mauvaise santé et d'aspect triste aussi, mais elle a des manières distinguées et polies. D'origine irlandaise, elle parle assez bien l'anglais, que son mari connaît très peu. Ils ont trois beaux enfants. Mon ami Cracraft ayant demandé à l'aîné s'il serait soldat, le père a secoué la tête comme pour dire qu'il espérait bien que non. Le maréchal s'est obligeamment chargé de transmettre à son maître notre vif désir de lui être présentés et nous sommes redescendus à Jamestown remplis de l'espoir d'une audience prochaine...

28 juillet. — Attendu toutes les heures un mot du maréchal Bertrand.

29 juillet. — Jour de naissance de Buonaparte (3). Il a 47 ans. Nous avons été désolés d'apprendre, dans l'après-midi, qu'il se refusait en ce moment à recevoir aucun étranger. Il va donc nous falloir quitter Sainte-Hélène sans avoir atteint notre grand objet!

30 juillet. — Réglé notre note d'hôtel chez M. Salomon : 22 livres, 19 shillings, 9 pence (4), extras compris. C'est à coup sûr un peu extravagant, mais la chambre et la nourriture (avec une pinte de vin) comptent déjà dans ce total pour 30 shil-

(1) Le comte Bertrand habitait à ce moment et provisoirement à Hutt's Gate, sur la route de Jamestown à Longwood, à deux kilomètres environ de distance de chez l'empereur.
(2) Le comte Bertrand était dans sa quarante-troisième année.
(3) Légère erreur : Napoléon, comme on le sait, était né le 15 août 1769.
(4) 575 fr. 65.

lings (1)par jour, et ce prix est considéré comme modéré dans un pays où tout est rare et nécessairement cher. Les voyageurs économes n'ont d'autres ressources que d'éviter les extras. Malgré l'avis défavorable d'hier, telle est l'ardente curiosité qui nous possède que nous avons décidé tout à coup, Cracraft, Scott et moi, d'essayer encore une fois de voir Buonaparte, ne fût-ce que de loin et à la dérobée. Nous sommes donc retournés chez le maréchal Bertrand. Il nous a reçus de nouveau avec politesse, mais, nous a-t-il dit, il ne pouvait pas nous assurer que nous pourrions même entrevoir son maître. Résolus néanmoins à tenter toutes les chances, nous avons poursuivi notre chemin jusqu'à Longwood, où le docteur O'Meara, sans nous connaître nullement, a eu la gentillesse de nous inviter à entrer chez lui, nous a offert des rafraîchissements et nous a donné le renseignement que Buonaparte allait probablement sortir de sa maison; sitôt qu'il serait dans son jardin, nous en serions avertis. Après un moment d'attente anxieuse, l'heureux événement s'est produit, et nous nous sommes empressés de gagner un endroit qu'O'Meara nous avait désigné et d'où nous avons pu contempler « l'homme extraordinaire ». Il se promenait, en conversation avec Las Cases, qui avait la tête découverte, dans une allée parallèle à celle où nous avancions. Son apparence, sans être mesquine, n'avait rien de cette dignité que notre imagination prête volontiers aux personnages fameux. Nous avions entendu dire que sa démarche manquait de grâce; certainement, elle avait quelque chose de singulier. J'eus une vue assez nette de sa personne et de son visage, mais distinguai mal ses traits. Il semblait avoir 5 pieds et 8 à 9 inches de taille (2), il était corpulent, avait les épaules rondes, le cou très court, la figure large et pleine, et le teint jaunâtre. Il m'est impossible de rendre les pensées et l'émotion dont je fus saisi devant l'homme qui, pendant si longtemps, avait rempli tout le monde civilisé de bruit et d'agitation.

RÉCIT DE L'AUTEUR ANONYME DE « NOTES ON THE CAPE OF GOOD HOPE »
(1820)

La plupart des voyageurs n'approchent de Sainte-Hélène

(1) 37 fr. 50.
(2) 1 m. 72 à 1 m. 74. En réalité, l'Empereur n'avait que 1 m. 67 de taille.

qu'avec émotion. Ils vont y trouver, s'imaginent-ils, tous les regards fixés sur l'exilé impérial : par tout le monde, à chaque instant, ils y entendront parler de lui. Combien leur attente est déçue! une complète indifférence, on s'en aperçoit vite, règne dans l'île au sujet du grand Napoléon. Avant de débarquer, j'allai faire une visite à bord du vaisseau-amiral, et ma première parole fut pour demander : « Comment va l'Empereur? » En guise de réponse, les officiers me montrèrent du doigt quelques journaux anglais, dans un coin de leur cabine; les plus fraîches nouvelles qu'ils pouvaient me donner de l'illustre personnage étaient là. Même esprit à terre : je ne me rappelle pas avoir entendu une seule fois, durant mon séjour, prononcer le nom de Buonaparte; à peine, de temps en temps, a-t-on fait devant moi allusion aux « Français » de Longwood. C'est, prétendent certains, le gouverneur qui le veut ainsi, mais je doute qu'aucune intervention de sa part soit nécessaire. Les hommes se fatiguent vite d'adorer la grandeur abstraite, celle qui n'a plus de pouvoir, qui n'inspire plus la crainte et ne confère plus de bienfaits. Les grenouilles sautent sur le dos du roi Soliveau.

Sainte-Hélène doit probablement son origine au travail du feu souterrain; on y voit les restes d'un volcan. Un volcan éteint et Napoléon, quel voisinage approprié! Lorsqu'on regarde l'île de la mer, elle semble une prison naturelle, — un bastion carré de solide roc, qui pourrait être défendu contre toute une armée par les sombres oiseaux qui planent à son sommet.

La ville, Jamestown, occupe une profonde coupure, juste assez large pour contenir un petit nombre d'habitations que les rayons réfléchis d'un soleil vertical rendraient intolérablement chaudes, si le vent du sud-est, qui souffle en toutes saisons à travers la gorge, ne venait les rafraîchir... Il n'y a qu'une rue un peu importante, longue d'un quart de mille. Les maisons sont bâties à l'anglaise, mais basses et diminutives...

Le pays est malsain. Bien que l'état sanitaire n'y soit plus aussi mauvais qu'autrefois, la dysenterie y cause toujours un grand nombre de morts, à l'approche de la saison pluvieuse. Les habitudes et la constitution de John Bull ne paraissent nullement s'accommoder du climat. Les marins de la station,

que leur teint jaune fait presque ressembler à des Chinois, m'ont dit que, trois jours après leur arrivée, ils détestaient l'île, et voilà trois ans qu'ils y sont!

La demeure de Napoléon, Longwood, n'est pas visible de la ville. Elle se trouve sur un plateau, à deux milles environ de distance, à vol d'oiseau, mais à cinq ou six par la route, très accidentée et fort sinueuse.

Ayant, grâce à la recommandation d'un officier de mes amis, obtenu une passe du gouverneur, et m'étant, moyennant quatre dollars espagnols, procuré un cheval de louage, je sortis de Jamestown pour visiter l'intérieur de l'île.

Il offre une pittoresque variété d'aspects, et les sites imposants et romantiques y abondent. Une belle verdure couvre, tout au moins dans la saison des pluies, les bas fonds de terre végétale disséminés entre les rochers. Je remarquai même quelques acres de sol riche qui avaient été retournés à la charrue.... Les habitations sont assez nombreuses, leurs jardins clos et leurs petits vergers soignés, bien entretenus...

On monte, et l'air devient agréablement frais; à cette époque de l'année (juillet) une pluie fine tombe tous les jours.

A de fréquents intervalles, vous rencontrez des factionnaires, qui vous demandent votre passe. Lorsque vous arrivez à la porte de l'avenue qui mène à la maison de Longwood, il faut remettre le papier au lieutenant de garde. Celui-ci avertit l'officier anglais attaché aux Français, pour qu'il vous montre les lieux.

L'habitation de Napoléon est une vulgaire ferme, à laquelle on a fait quelques additions. L'ensemble des bâtiments, en lattis et en plâtre, est laid, irrégulier, peu spacieux et peu commode. Les entours sont sans beauté, presque sans culture, plantés seulement d'arbres rares et rabougris. Bien que ce soit ici le site habitable le plus élevé de l'île, la ville et le port se trouvent cachés à la vue, et, vraiment, l'endroit n'est que « suprême en misère ». Assez près, on aperçoit l'océan, cet élément qui a défié autrefois Bonaparte tout-puissant, et qui, maintenant, cerne et surveille sa prison.

Napoléon se dérobe avec soin aux regards. C'est de sa part une petitesse : la curiosité, surtout à Sainte-Hélène, où elle ne peut être fréquente au point de devenir importune, devrait laisser un si grand homme indifférent. Mais il est possible

aussi qu'en demeurant invisible il cherche simplement à conserver un peu de son prestige ancien : les rois et les empereurs, hélas! se révèlent terriblement semblables aux autres mortels, sitôt qu'on les approche. Il y a, au surplus, quelque chose de sacré dans le malheur qui refuse de se faire public, et l'esprit fier qui ne veut pas montrer ses peines, qui dédaigne la sympathie, y gagne de paraître d'une nature surhumaine.

On prétend ici que c'est pour un motif beaucoup moins noble, à cause de sa mésintelligence avec sir Hudson Lowe, que Napoléon a pris son attitude, et, de fait, il ne fuyait pas la société, avant l'arrivée du gouverneur. Aujourd'hui, il vit complètement retiré avec sa suite, et la moitié de la garnison ne l'a jamais aperçu. Il semble avoir renoncé à son sport favori, l'exercice du cheval, bien qu'il ait sur le plateau de Longwood, pour galoper, un circuit libre d'environ neuf milles.

J'ai pu recueillir les détails suivants sur l'emploi de ses journées et ses habitudes.

Il se lève avec le soleil. A 6 heures, il est dans son jardin, où, jusqu'au déjeuner, il s'occupe soit à une besogne personnelle, soit à diriger les travaux de plusieurs Chinois qui sont à son service (1). Entre le déjeuner et le dîner, il passe un moment dans son cabinet; on croit qu'il y prépare des mémoires qui paraîtront bientôt..... Vers 3 heures, il se promène, mais sans sortir de son jardin, dont le mur l'abrite de l'observation. On lui sert son dîner à 4 heures; le comte de Montholon et quelquefois le comte Bertrand le partagent. Ce sont les seuls compagnons de sa vie recluse et de ses soirées.

Le jardinage est l'occupation qu'il semble préférer. Elle convient bien à la tristesse silencieuse et digne; beaucoup de souverains y ont eu recours dans l'adversité ou la retraite. Elle n'est pas trop fatigante, et distrait cependant l'esprit des noires pensées continuelles. Regarder grandir les plantes, respirer le parfum des fleurs, n'est-ce pas, après le luxe artificiel, les fêtes absorbantes et la société des cours, comme un plaisir neuf et pur, pareil à celui que donnent le franc baiser et les sourires de l'enfant?......

(1) Pendant assez longtemps, au cours des années 1819 et 1820, l'Empereur eut en effet la passion du jardinage.

Un carré d'environ un acre, fermé par un épaulement de terre, est le principal théâtre des tentatives horticulturales de Napoléon. Il y a semé des choux et différents légumes, lesquels, à dire vrai, ne sont pas des mieux venus et n'ont pas très belle apparence...... Un chemin de gravier coupe ce potager. A une de ses extrémités se trouvent une table en pierre et une chaise rustique, peints en vert; Napoléon dîne souvent là, des mets les plus simples, et il prend ensuite son café dans un berceau qui est au bout opposé. Au milieu de l'allée, pour l'arrosage, il a fait creuser un bassin qui reçoit l'eau d'une source et la déverse, par des canalisations, dans diverses autres excavations profondes de deux pieds. Tel est le lieu, où, en robe de chambre à ramages, en pantoufles vertes, un madras rouge autour de la tête, le puissant empereur d'hier donne à boire aux plantes, manie la bêche et cueille des simples. Les annales de l'horticulture, qui commencent par les jardins suspendus de Babylone, peuvent dignement se clore avec le jardin de Napoléon......

L'ex-souverain joue ici un personnage nouveau et inattendu. Il ne se livre pas à des récriminations inutiles, se résigne philosophiquement à son sort, et au lieu de détrôner des rois, de renverser des empires et de fonder des dynasties, il s'occupe à déloger des escargots, à écraser des vers et à semer des graines. S'il a manqué de modération dans la prospérité, au moins faut-il reconnaître qu'il sait « bien souffrir ». Ses partisans vont être tentés de l'envisager comme un second Cincinnatus, qui attend, appuyé sur sa bêche, que son pays réclame encore ses services, mais lui, tel Dioclétien, préfère peut-être déjà ses choux à la pourpre. Je parcourus le jardin impérial en essayant d'y trouver trace de la main du maître. Vaine recherche : le potager est des plus ordinaires, le génie qui a fait de si grandes merveilles dans les plaines d'Austerlitz et de Marengo semble avoir été d'un pauvre secours à l'hôte de Longwood dans ses rencontres avec la terre et les pierres...

Napoléon professe une franche aversion pour sir Hudson Lowe. Aucun rapport direct n'a lieu entre eux, et à tout prendre, il vaut mieux qu'il en soit ainsi. Un échange de civilités, des relations amicales avec un pareil homme pourraient amener le gouverneur à se relâcher de sa vigilance, et, quelque jour, des conséquences graves s'ensuivraient. Napoléon sem-

ble en effet posséder, à un degré extraordinaire, le talent de se concilier l'affection, de gagner le cœur de ceux qui l'approchent. Il n'est besoin d'en citer d'autre preuve que l'obligation où l'on se trouve de changer fréquemment les officiers attachés à sa personne ; bientôt gagnés par sa parole, ou touchés de son malheur, ils se départissent de la rigueur de leur consigne. Tous les livres, tous les journaux, toutes les lettres destinées à Longwood passent par les mains de Sir Hudson Lowe ; la correspondance même de l'officier de service est soumise à cette surveillance, et l'on attend de lui qu'il rapporte les moindres mots entendus. Assurément les geôliers et les bourreaux sont aussi nécessaires dans la société actuelle que les bouchers et les toucheurs ; des fonctions qui sont en opposition avec les sentiments délicats de la nature humaine n'en paraissent pas moins odieuses... Et malgré l'attention du gouverneur, on dit que les Français réussirent à obtenir des nouvelles du dehors, par des moyens qu'on n'a jamais pu découvrir. Le grand captif donne souvent de l'inquiétude à ses gardiens.

Il agit encore de temps en temps en empereur ; les haillons de la souveraineté tiennent attachés à sa personne comme la tunique de Nessus. Lorsque l'amiral Plampin, arrivant à la station, lui fit une visite, il le reçut la tête couverte et les bras croisés, et après une brève conversation, durant laquelle il l'avait laissé debout, il lui tourna brusquement le dos (1). Lord Charles Somerset, venant du Cap et passant par Sainte-Hélène, ayant sollicité une audience, s'attira ce laconique refus : « Pas de réponse. »

Les plaintes qui ont quelquefois paru dans les journaux anglais sur l'insuffisance et la mauvaise qualité des provisions fournies à la maison de Longwood semblent injustifiées, et, probablement, émanent des compagnons de Napoléon, car il est lui-même frugal et indifférent aux plaisirs de la table. Chaque jour un chariot, que je rencontrai sur la route, apporte aux Français tout ce qu'on peut se procurer pour eux dans le pays. Certaines des denrées ne sont pas toujours du premier choix, sans doute, mais Sainte-Hélène n'est pas Paris...

L'île offre peu de distractions... De l'avis général, c'est une

(1) Inexact. L'amiral Plampin lui-même a raconté que l'Empereur tenait son chapeau sous le bras.

île d'ennui et de misère. La vie y coûte si cher que quiconque a un navire où retourner, pour manger et dormir, se garde de demeurer à terre.....

Le dimanche, spécialement, est lugubre. En Angleterre, c'est un jour marqué par des pratiques particulières, que la plupart observent, une sorte de pause solennelle après l'agitation et le tumulte hebdomadaires. A Sainte-Hélène, l'océan n'interrompt pas son éternel grondement, un faible tintement de cloches ébranle à peine l'air lourd, on voit à l'intérieur de l'église quelques vieillards et quelques soldats à l'aspect maladif, et dehors quelques officiers qui flânent. La vie stagne dans ce climat... L'appétit a besoin d'être excité par des stimulants, et l'on dirait que les exercices religieux ordinaires sont trop simples pour tenir l'attention éveillée...

Bonaparte n'a pas de chapelle, mais il a fait dresser un autel dans une des pièces de sa maison, et il y entend célébrer la messe..... On croit que ses compagnons sont assez fatigués de leur exil et regagneraient volontiers l'Europe. S'apercevant que l'affection diminue sans cesse ici-bas autour de lui, peut-être Napoléon veut-il se concilier là-haut « celui qui ne déserte pas l'homme dans son vieil âge ».....

En conclusion, on quittera Sainte-Hélène avec une pauvre idée de la grandeur humaine. On aura vu dans l'île un peu de la froide réalité des choses... Si l'on a le goût des comparaisons, on se demandera s'il y a la moindre différence entre un demi-dieu de la terre et le héros d'une pantomime. Tous deux accomplissent leurs prouesses dans la féerie des décors et l'étincellement des lumières, parmi les applaudissements d'une foule béante. Mais dès qu'ils font un saut malheureux et qu'on les siffle, que reste-t-il à l'un et à l'autre? Une baguette brisée, et des loques où quelques paillettes jettent encore un terne éclat, juste suffisant pour montrer que l'habit était un habit d'Arlequin.

JOSEPH DE MAISTRE ET ALFRED DE VIGNY

De Joseph de Maistre à Alfred de Vigny, le lien est singulier, presque déconcertant. Il y a tout à la fois dépendance et répulsion : l'espèce de parenté intellectuelle que créent entre deux esprits, quoi qu'ils en aient, la persistance des mêmes problèmes, la transmission secrète d'une idée, d'une curiosité, d'une formule — et l'antipathie d'instinct ou de réflexion dont témoignent les réponses différentes données à quelques questions capitales, à l'angoisse sur le sens profond de la vie. Il va de soi que les origines poétiques de Vigny sont ailleurs, et que les formes littéraires ne sont nullement engagées dans la recherche de cette dépendance où le jeu des idées se trouve seul en cause.

§

C'est du spectacle des événements contemporains, interprété par un esprit systématique et rigoureux, que Joseph de Maistre, errant depuis le mois de décembre 1792 hors de la patrie savoisienne, tira une impitoyable philosophie, qu'il étayait du témoignage des livres sacrés et de modernes théosophes tels que Saint-Martin. Il accompagnait un jour, sur le lac de Genève, son ami Henri Costa, émigré comme lui et réfugié à Lausanne, plus maltraité que lui par la tourmente dans ses affections et ses biens. Le château de Beauregard, résidence familiale de Costa, apparut au-dessus de la côte de Savoie aux yeux des deux émigrés : demeure naguère peuplée et joyeuse, dévastée aujourd'hui et interdite aux pas de ses maîtres bannis. « Henri demeurait absorbé dans une contemplation vide de pensée. « Vous me faites songer à Job, lui dit M. de Maistre ; c'est bien le vent du désert qui a ébranlé votre maison.— Et nos enfants ont été accablés, et ils sont morts... », murmura le marquis. M. de Maistre se leva, le spectacle de cette douleur l'inspirait. Tandis que la barque abandonnée semblait attendre d'elle-même que le soleil se fût caché derrière le Jura, tandis que le soir répandait sur Beauregard les rayons

d'un symbolique incendie, il développa les arguments de sa philosophie hautaine et implacable... (1).»

Ces arguments, ou plutôt ces ardentes objurgations, une hantise obstinée les ramena, vingt-cinq ans durant, dans les écrits et les propos du gentilhomme savoisien. *La Vision dans une nuit du mois de mai* que publie en octobre 1794 *le Journal littéraire de Lausanne* (2), *les Considérations sur la France* à la fin de 1796, la traduction, en 1816, de l'opuscule de Plutarque *sur les délais de la justice divine dans la punition des coupables*, enfin *les Soirées de Saint-Pétersbourg*, sans compter une correspondance étendue et des conversations infatigables, reprirent avec plus ou moins d'insistance le même thème redoutable. Cet homme enjoué et tendre dans le privé, humoriste et badin à son heure, ne cesse pas un instant, dans son désir de voir clair dans le présent, et d'expliquer la *divine bizarrerie* des événements, de proclamer que si « le juste et l'injuste, la femme vertueuse et la femme adultère » sont traités de même ici-bas, si nulle justice distributive ne semble présider à la répartition des biens et des maux, c'est en vertu d'un principe « aussi ancien que le monde », la réversibilité des douleurs de l'innocence au profit des coupables. L'humanité, étant criminelle, doit expier; elle expie par les souffrances —toujours méritées, dès lors— de n'importe quel humain. « Le christianisme repose entièrement sur ce dogme..., le juste, en souffrant volontairement, ne satisfait pas seulement pour lui, mais pour le coupable par voie de réversibilité. » ..... « Les hommes n'ont jamais douté que l'innocence ne pût satisfaire pour le crime; et ils ont cru de plus qu'il y avait dans le sang une force expiatrice; de manière que la *vie*, qui est le *sang*, pouvait racheter une autre vie. » Loin, par conséquent, que l'existence de ce que les hommes appellent le mal soit l'indice d'une création imparfaite ou d'une Provi-

(1) Costa de Beauregard, *Un homme d'autrefois*, souvenirs recueillis par son arrière-petit-fils, Paris, 1877. p. 379.

(2) C'est du moins l'identification qui compléterait d'incertaines données que nul biographe de J. de Maistre n'a pris la peine de préciser, et qui attribuerait au futur auteur des *Soirées de Saint-Pétersbourg* un morceau qui fait prévoir les fameux entretiens. « Ainsi le juste et l'injuste, la femme vertueuse et la femme adultère... tous sont traités de même », dit le visionnaire endormi ; et une voix lui répond : « Ce n'est point à cause de leurs crimes que les méchants ont péri ; mais ils meurent dans leurs crimes, et si les bons sont détruits, malgré leurs vertus, ils meurent du moins avec leurs vertus, etc. » « ... Je m'éveillai, et ne murmurai plus... » *Journal littéraire de Lausanne*, t. II, pp. 229-241.

dence injuste, « le remède du désordre sera la douleur ». Tel était, dans le 10e *Entretien* qui mettait en présence, sur les bords de la Néva, les trois interlocuteurs imaginés par de Maistre, la doctrine capitale à laquelle l'audacieux constructeur rattachait non seulement ses idées religieuses et historiques, mais sa doctrine de la prière, de la souveraineté, de la guerre et même du langage.

Il est douteux qu'avant la publication des *Soirées de Saint-Pétersbourg* Vigny ait connu dans toute sa rigueur la pensée de l'auteur du *Pape* sur ces points douloureux. Quand parurent, dans l'été de 1821, ces *Entretiens sur le gouvernement temporel de la Providence*, la thèse de l'écrivain fut taxée d'illuminisme et de mysticisme par la presse libérale ; les philosophes y découvrirent des pétitions de principes qui laissaient, disait-on, les questions de l'origine du mal et du libre arbitre au point même où elles avaient été abordées. La sombre grandeur de la doctrine et l'ardeur pressante de la démonstration frappèrent d'une stupeur admirative les jeunes poètes catholiques. Il faut croire que, dans le petit cercle dont faisait partie Vigny, l'émotion produite par ces dialogues fut assez forte, puisque, *la Muse française* étant devenue, en 1823, l'organe attitré de tout ce coin du romantisme, Soumet, qui est un peu l' « âme du rond », y publie un compte-rendu aussi tardif qu'enthousiaste. Il a sollicité, écrivait-il le 20 septembre à Chênedollé, la faveur de paraître dans le même numéro que ce vétéran de la nouvelle littérature : et ainsi la livraison d'octobre renferme, à la suite du *Supplice des Suicides*, imité de Dante par Chênedollé, la *Dolorida* de Vigny et un important article de Soumet sur *les Soirées*. Sombre réunion ! « De pareils écrits ont le temps d'attendre des juges ; les siècles eux-mêmes sont chargés de proclamer les hautes vérités qu'ils renferment, et, semblables à la parole des anciens prophètes, ils ne reçoivent, pour ainsi dire, toute leur autorité que de l'avenir. »

Soumet se trouvait d'accord sur tous les points avec J. de Maistre; il admettait sans difficulté sa doctrine, jusqu'aux souffrances non méritées, gage de salut pour les individus et pour les empires.

L'explication de ce phénomène religieux tient à tout ce qu'il y a de plus divin dans la doctrine du sacrifice, et l'on ne peut nier que,

sur ce point, l'expérience historique ne soit d'accord avec la théorie...

Il est donc certain que le cénacle de la *Muse française*, d'accord avec une partie de son programme chrétien, adhérait en somme à cette théorie qui lui était offerte par l'émigré savoisien, et dont la paradoxale allure dans certains développements ne pouvait manquer d'exercer son prestige sur des esprits poétiques. Aussi, tandis que Victor Hugo empruntait aux *Soirées* l'épigraphe de son ode de *Jéhovah* en décembre 1822 et l'interprétation essentielle du rôle du bourreau, telle que l'offrira, dès février 1823, son roman de *Han d'Islande*, Vigny infléchit sa pensée dans le sens des problèmes soulevés par les interlocuteurs de Joseph de Maistre.

Le jeune officier de la garde royale, grand lecteur de la Bible et plus familier que ses émules romantiques avec certains aspects de l'orientalisme hébraïque, a dû rattacher sans peine la théorie maistrienne des expiations à ses souvenirs de l'Ancien Testament. Déjà deux des pièces, qu'il appellera *les Poèmes judaïques* dans son édition des *Poèmes* de 1822, opposaient à leur manière « le Dieu de la vengeance » exigeant, dans *la Fille de Jephté*, le sacrifice de l'enfant de son protégé, et Jésus « écrivant une langue aux hommes étrangère » pour libérer de la loi de Moïse *la Femme adultère*.

Les Soirées paraissent, et aussitôt Vigny aborde à nouveau, d'une approche plus instante, sans rébellion déclarée encore, mais avec une sorte de gravité douloureuse, le problème de la juste souffrance. *La Prison* enferme dans une affabulation mi-sentimentale mi-historique l'examen du cas le plus extraordinair eauquel peut tenter de s'appliquer la proposition contenue dans le 3e *Entretien* des *Soirées*, « l'inconcevable folie qui ose fonder des arguments contre la Providence, sur les malheurs de l'innocence qui n'existe pas ». C'est ici, en effet, un corollaire qui pousse au paradoxe l'innocence d'un adulte, puisque le Masque-de-fer retranché de toute vie active, séparé des hommes depuis sa naissance, pouvait dire au prêtre venu pour l'administrer :

Oui, regardez-moi bien, et puis dites, après,
Qu'un Dieu de l'innocent défend les intérêts,

puisque le « vieux religieux » n'hésitait pas à procéder à une

intercession en faveur du malheureux « qui du ciel peut-être était banni ».

Ne m'enveloppez pas dans la mort de l'impie...
..... quand le méchant m'épie,
Me ferez-vous, Seigneur, tomber entre ses mains?
C'est lui qui sous mes pas a rompu vos chemins.
Ne me châtiez point, car mon crime est son œuvre.

Dans la première forme du poème, trois vers, supprimés plus tard par Vigny, accentuaient encore l'intention : une allusion engageait la responsabilité, devant Dieu, des parents du Masque-de-fer :

Mais ne les a-t-on pas punis de ma naissance?
Ils ont dû l'expier, car, devant votre loi,
Si je suis criminel ils le sont plus que moi...

Et cet autre alexandrin de la première rédaction proclamait le mérite d'un être qui semblait plus et mieux qu' « un juste imaginaire », et dont on pouvait dire en effet :

...que de vertus c'était un céleste mélange.

Le Déluge « fait mourir le juste avec le méchant » : tableau à la Girodet, « mystère » à la Byron sans doute, mais qui développe l'idée maîtresse du 4e *Entretien*; « tout fléau du ciel est un châtiment », même pour des enfants innocents et purs à qui Dieu, pourrait-on croire, serait disposé à faire grâce une fois qu'ils restent les seuls survivants d'une humanité criminelle et désormais châtiée. Vaine espérance!

La colombe est passée et ne vient pas à nous...
Par le ciel et la mer le monde fut rempli,
Et l'arc-en-ciel brilla, tout étant accompli.

La même année 1823, Vigny avait composé *Eloa* : ce poème séraphique se rattache à un autre ordre de préoccupations et d'influences; mais en mettant la suprême pitié aux prises avec la plus rigoureuse sentence dont Dieu ait frappé un être, et en projetant une suite, *Satan sauvé*, qui aboutissait à une révocation de l'arrêt primordial, le poète touchait encore à la dogmatique des *Soirées*, si hostiles à l'idée même de pitié dans la philosophie religieuse. Ajoutez à cela que le 9e *Entretien*, reprenant un important passage des *Considérations sur la France*, presque au même endroit du livre où la valeur expiatrice du sang innocent était défendue, encourageait cette con-

ception mélancolique du génie solitaire qui est si magnifiquement illustrée dans *Moïse* :

« L'autorité.... choisit quelques hommes et les isole du monde pour en faire des conducteurs. »

§

Vigny ne se trouvait pas assez à l'aise, en cette première partie de sa carrière littéraire, dans la forme du poème pour libérer franchement le « moraliste épique » qui était en lui, et vouer au symbole et à l'idéologie la matière pittoresque ou anecdotique qui s'offrait à son imagination. Les thèses de Vigny sont plutôt latentes que manifestes jusqu'ici. Il évite d'autre part, dans *Cinq-Mars*, de faire du bourreau rien qui ressemble à « l'agent incompréhensible » évoqué sinistrement dans le 1er *Entretien*. Et c'est dans la seconde de ses œuvres en prose qu'il prendra corps à corps la sombre idéologie de son adversaire. Le chapitre XXXV de *Stello* s'intitule hardiment : *Sur la substitution des souffrances expiatoires*, et c'est la première fois que les titres de ce livre abandonnent leur apparence humoristique pour se préciser et se définir :

SUR LA SUBSTITUTION DES SOUFFRANCES EXPIATOIRES. En ce temps-là.... vivait et écrivait un autre homme vertueux, implacable adversaire de la Révolution. Cet autre (1) Esprit sombre, Esprit falsificateur, je ne dis pas faux, car il avait conscience du vrai ; cet Esprit obstiné, impitoyable, audacieux et subtil, armé comme le sphinx, jusqu'aux ongles et jusqu'aux dents, de sophismes métaphysiques et énigmatiques, cuirassé de dogmes de fer, empanaché d'oracles nébuleux et foudroyants ; cet autre Esprit grondait comme un orage prophétique et menaçant et tournait autour de la France. Il avait nom : Joseph de Maistre.

Or..... voulant démontrer, sonder, dévoiler aux yeux des hommes les sinistres fondations qu'il donnait (problème éternel !) à l'Autorité de l'homme sur l'homme, voici en substance ce qu'il écrivait :

La chair est coupable, maudite, et ennemie de Dieu.

— Le sang est un fluide vivant. Le ciel ne peut être apaisé que par le sang. — L'innocent peut payer pour le coupable. Les anciens croyaient que les dieux accouraient partout où le sang coulait sur les autels ; les premiers docteurs chrétiens crurent que les anges accouraient partout où coulait le sang de la véritable victime. — L'effusion du sang est expiatrice. Ces vérités sont innées. — La Croix atteste le SALUT PAR LE SANG.

(1) Par opposition à Saint-Just.

O Pieux Impie! qu'avez-vous fait?.....

C'est le Docteur-Noir qui s'indigne ainsi; et nous savons que des deux porte-paroles de Vigny, celui-ci représente « ce que la vie a de réel, de triste, de désespérant », la « réalité douloureuse » contre laquelle proteste l'idéalisme de Stello : il est significatif que le Docteur Noir, hostile d'ordinaire à toute synthèse, s'émeuve en face de Joseph de Maistre jusqu'à opposer à l'affirmation des *Soirées* une négation aussi véhémente, synthétique à sa manière : il est permis de voir dans cet abandon de son rôle propre l'indice des préoccupations persistantes de l'écrivain qui parle par sa bouche.

§

C'est encore à la lumière des idées de Joseph de Maistre que l'ancien officier va appliquer sa réflexion et son observation rétrospective à ce métier militaire que la Restauration avait déjà fort humilié et que la monarchie de Juillet ne faisait guère mine de réhabiliter. Après la prise d'Alger, Vigny, très enthousiaste pour son compte de la « grande expédition » et de ses faits d'armes, croit sentir que le peuple français serait plutôt disposé à rougir de cette fraîche gloire. « Peu s'en faut que chaque conquérant, en revenant en France, ne se cache de sa conquête comme d'une mauvaise action, et ne l'efface de ses états de services. Les faiseurs de réputation fouillent partout pour trouver des héros, et ne s'informent pas de ceux-là qui sont tout faits, et que *le sang a baptisés*, selon notre vieille expression de soldat, que j'ai apprise à l'armée. — Voilà la gloire des faits d'armes en l'an de grâce 1831 (1). »

Or, tandis qu'il songe à un livre qui s'appellerait *le Soldat*, et qu'il écrit les graves et fortes pages qui, réunies en volume en 1835, s'intituleront *Grandeur et Servitude militaire*, Vigny retrouve en face de lui les interlocuteurs des *Soirées de Saint-Pétersbourg*, et surtout, ici, ce mystique Sénateur qui ornait de rêveries presque orientales les idées qui se débattaient entre lui et ses interlocuteurs occidentaux.

Sur le caractère du soldat, Joseph de Maistre et Vigny sont d'accord. Un fond d'humanité gît sous l'apparente insensibilité du guerrier, dont c'est le mérite de faire taire la com-

(1) Article de Vigny sur les *Anecdotes sur Alger* de Merle dans la *Revue des Deux Mondes*, 1831, t. II, p. 55.

passion naturelle à tout être humain. « Il y a dans l'homme, malgré son immense dégradation, un élément d'amour qui le porte vers ses semblables... Par quelle magie inconcevable est-il toujours prêt, au premier coup de tambour, à se dépouiller de ce caractère sacré pour s'en aller sans résistance, souvent même avec une certaine allégresse, qui a aussi son caractère particulier, mettre en pièces, sur le champ de bataille, son frère qui ne l'a jamais offensé, et qui s'avance de son côté pour lui faire subir le même sort, s'il le peut? » Pour Vigny, de même,

On s'exerce à durcir son cœur, on se cache de la pitié, de peur qu'elle ne ressemble à la faiblesse; on se fait effort pour dissimuler le sentiment divin de la compassion...

Même accord sur les résultats moraux de l'habitude guerrière. Le métier de la guerre ne tend nullement à dégrader, à rendre féroce ou dur, au moins celui qui l'exerce; au contraire, il tend à le perfectionner. L'homme le plus honnête est ordinairement le militaire honnête, et, pour mon compte, j'ai toujours fait un cas particulier du bon sens militaire... Dans le commerce ordinaire de la vie, les militaires sont plus aimables, plus faciles, et souvent même, à ce qu'il m'a paru, plus obligeants que les autres hommes.

Et Vigny :

En général, le caractère militaire est simple, bon, patient... [il offre] de ces longues résignations de toute la vie, pleines d'honnêteté, de pudeur et de bonhomie... une innocence de mœurs particulière à l'honnête race des soldats. Pourquoi le rôle du soldat est-il si différent de sa vraie nature? — C'est, pour l'un comme pour l'autre, qu'une sorte de fatalité pèse sur l'« innocent meurtrier, instrument passif d'une main redoutable, qui s'avance sur le champ de bataille sans savoir ce qu'il veut ni même ce qu'il fait » (Maistre) et sur des hommes que possède « une passion qui leur est particulière et qui leur donne la vie; une passion qui ne tient ni de l'amour de la gloire ni de l'ambition; c'est une sorte de combat corps à corps contre la destinée, une lutte qui est la source de mille voluptés inconnues au reste des hommes, et dont les triomphes intérieurs sont remplis de magnificence; enfin c'est l'*amour du danger!* » (Vigny.)

Mais des lignes divergentes ne tardent pas à entraîner fort loin l'un de l'autre ces deux commentateurs de la grandeur militaire, qui semblaient d'accord jusque-là. Vigny, spectateur désormais d'une époque embourgeoisée, prend le contre-pied

du Sénateur, contemporain de l'ère la plus militarisée des temps modernes. Pour celui-ci,

les nations les plus jalouses de leur liberté n'ont jamais pensé autrement que le reste des hommes sur la prééminence de l'état militaire... Il y a quelque chose de mystérieux et d'inexplicable dans le prix extraordinaire que les hommes ont toujours attaché à la gloire militaire...

L'officier démissionnaire voudrait au contraire « détourner de la tête du soldat cette malédiction que le citoyen est toujours prêt à lui donner, et appeler sur l'Armée le pardon de la Nation... ».

C'est que la signification même de la guerre, de cette raison d'être du soldat, met en franche opposition les deux écrivains. On sait quelle éloquente et cruelle litanie développait, dans la bouche du Sénateur, l'idée que

la guerre est divine, puisque c'est une loi du monde... La guerre est divine par ses conséquences... La guerre est divine dans la gloire mystérieuse qui l'environne... La guerre est divine dans la protection accordée aux grands capitaines... par la manière dont elle se déclare... dans ses résultats... La guerre est divine par l'indéfinissable force qui en détermine le succès.

Et Vigny, prenant une offensive directe :

Les armées et la guerre n'auront qu'un temps, car, malgré les paroles d'un sophiste que j'ai combattu ailleurs, il n'est point vrai que, même contre l'étranger, la guerre soit divine ; il n'est point vrai que la terre soit avide de sang. La guerre est maudite de Dieu et des hommes mêmes qui la font et qui ont d'elle une secrète horreur, et la terre ne crie au ciel que pour lui demander l'eau fraîche de ses fleuves et la rosée pure de ses nuées.

Vigny, dans *Stello* et dans *Grandeur*, a donc jeté le gant, et à visage découvert, au « sombre sophiste ». Il semblera cependant s'écarter de lui pour un temps, préoccupé qu'il est, comme tant d'esprits éminents du début de la monarchie de Juillet, du naufrage où sombrent les espérances qu'on plaçait vers 1830 sur les intellectuels, les savants, les écrivains, et sur le rôle que la nation régénérée allait sans doute leur attribuer. Mais il se garde d'oublier l'importance que Joseph de Maistre a eue sur sa propre pensée et sur les idées de sa génération. Dans la consultation qu'il donne au prince Maximilien-

Joseph de Bavière, Vigny cite à son correspondant, qui ne le désignait pas, le nom de Joseph de Maistre parmi ceux qu'il tient à retenir de l'époque intellectuelle immédiatement antérieure.

On ne saurait croire quelles erreurs se répandent sur ce point à peu de distance, écrit-il le 17 septembre 1839, quelles méprises se font chaque jour sur nous à l'étranger, et quelles réputations y arrivent je ne sais par quelle contrebande ; j'ai trouvé tout établis et tout encensés en Angleterre des noms français qu'on ne pourrait vanter ici sans ridicule, et qu'on n'oserait citer devant personne; tandis que des hommes comme Joseph de Maistre y sont à peine connus.

§

Stello, qui représentait en face du Docteur Noir « ce qui devrait être, ce qu'il est beau d'espérer et de croire, de souhaiter pour l'avenir », aurait pu, selon l'intention de Vigny, protester explicitement, au nom des espoirs des temps nouveaux, contre la persistance attribuée par Joseph de Maistre aux malédictions de la loi mosaïque. Plus enveloppée que n'auraient été ces nouvelles *Consultations*, qui ne furent pas écrites, la pensée du poète a inscrit ses dernières protestations — et manifesté du même coup sa dépendance — dans plusieurs poèmes des *Destinées*.

Peut-être déjà, dans cette pièce de *la Poésie des Nombres*, qu'il écrivait en 1841, devait-il quelque chose au 8e *Entretien*, où le *nombre* était célébré comme « la barrière évidente entre la brute et nous... Otez le nombre, vous ôtez les arts, les sciences, la parole et l'intelligence. Ramenez-le : avec lui reparaissent ses deux filles célestes, l'harmonie et la beauté... »

Deux ans après, la *Revue des Deux Mondes* commence la publication des pièces qui formèrent le recueil des *Destinées*. La mode eût-elle été encore à ces épigraphes chères aux romantiques de 1830, que Vigny aurait pu attribuer, à plusieurs d'entre elles, une citation extraite des *Soirées*, à condition d'indiquer à quelle solution opposée l'amenait une réflexion sollicitée par ce « premier mot ». Si l'on admet (les *terze rime* liminaires et *la Colère de Samson* étant mis à part, les unes comme un prélude, les autres comme une plainte exceptionnelle) que les dix pièces qui forment ce recueil se répartissent en trois groupes, et que le poète s'en prend au mal métaphysique (*le Mont des Oliviers*, *la Sauvage*, *la Flûte*) et au mal

social (*la Maison du Berger, les Oracles, Wanda*), propose enfin son pessimisme héroïque (*la Mort du Loup, la Bouteille à la Mer, l'Esprit pur*), on constatera que les trois premières présentent les traces de la hantise hostile la plus manifeste.

Vigny, dans les détails du poème de *la Sauvage*, a beau être inspiré par Chateaubriand, son intention profonde est de protester contre les conclusions du 2e *Entretien*. Si les races sauvages semblent vouées à l'avilissement et à la destruction, c'est, affirmait de Maistre, qu'une expiation s'opère dans cette lamentable déchéance :

Nul doute sur la cause de la dégradation, qui ne peut être qu'un crime. Un chef de peuple ayant altéré chez lui le principe moral... transmit l'anathème à sa postérité... ; cette dégradation, pesant sans intervalle sur les descendants, en a fait à la fin ce que nous appelons des sauvages... On ne saurait fixer un instant ses regards sur le sauvage sans lire l'anathème écrit, je ne dis pas seulement dans son âme, mais jusque sur la forme extérieure de son corps... Une main redoutable appesantie sur ces races dévouées efface en elles les deux caractères distinctifs de notre grandeur, la prévoyance et la perfectibilité.

— Non, répond le poète, les races sauvages ne sont pas « dévouées et frappées d'anathème » ; elles sont, écrit-il le 31 janvier 1843 à Mlle Maunoir, « coupables envers la famille humaine de n'avoir pas su vénérer la Femme, la culture, l'hérédité, former une société durable ». Et, dans son poème, le colon anglo-saxon reprend la même thèse qui s'inscrit en faux contre de Maistre et contre Rousseau en même temps, lorsqu'il définit la leçon que les peuples blancs apportent aux Indiens traqués ou soumis :

Ils apprendront de nous, travailleurs, que la terre
Est sacrée et confère un droit héréditaire
A celui qui la sert de son bras endurci.
Caïn le laboureur a sa revanche ici.
Et le chasseur Abel va, dans les forêts vides,
Voir errer et mourir ses familles livides,

. . . .

Pour avoir dédaigné le Travail et la Femme.

Puis c'est *la Flûte*, dont le vers principal :

Des organes mauvais servent l'intelligence

modifie une proposition des *Recherches philosophiques* de

Bonald : « L'homme est une intelligence servie par des organes. » Penché sur les misères qui peuvent accompagner la volonté la plus vertueuse, le poète ne pouvait admettre, comme les interlocuteurs du 3e *Entretien*, que « dans toutes les professions, dans toutes les entreprises, dans toutes les affaires, l'avantage, toutes choses égales d'ailleurs, se trouve toujours, du côté de la vertu », et préférait réparer à force d'équité sociale, en honorant l'intention et l'effort, la manifeste injustice des choses :

> Ni dans les grandes lois des croyances anciennes,
> Ni dans nos dogmes froids forgés à l'atelier
> Entre le banc du maître et ceux de l'écolier,
> Ces faux Athéniens, dépourvus d'atticisme,
> Qui nous soufflent aux yeux des bulles de sophisme,
> N'ont découvert un mot par qui fût condamné
> L'homme aveuglé d'esprit plus que l'aveugle-né.

Enfin, dans *le Mont des Oliviers*, la pire souffrance de ce Jésus qui déjà, dans *la Femme adultère*, avait aboli la dure prescription mosaïque, était le sentiment que son œuvre restait manquée tant que son douloureux message pouvait être interprété dans le sens de l'expiation directe et de la substitution des sacrifices :

> Du sacrifice humain si j'ai changé le prix,
> Pour l'offrande des corps recevant les esprits,
> Substituant partout aux choses le symbole,
> Père libérateur ! jette aujourd'hui d'avance
> La moitié de ce sang d'amour et d'innocence
> Sur la tête de ceux qui viendront en disant :
> Il est permis pour tous de tuer l'innocent.

En face de ces idéologies qui se touchent tout entières et s'affrontent, dont l'une continue l'autre en la contredisant, des contacts de détail comptent peu. Notons cependant que *les Elévations* chères à Vigny ont peut-être leur origine dans *Elans philosophiques* auxquels, dans le 7e *Entretien*, le Comte exhortait le Sénateur, et que c'est dans le 10e qu'il avait trouvé cet « éclair de génie de cet admirable Malebranche », *que Dieu est le lieu des esprits comme l'espace est le lieu des corps*, qui deviendra dans *la Maison du Berger :*

> Le Seigneur contient tout dans ses deux bras immenses,
> Son Verbe est le séjour de nos intelligences,
> Comme, ici-bas, l'espace est celui de nos corps.

Mais où apparaît davantage le conflit secret qui fait sur tant de points de Vigny l'héritier insoumis et révolté du comte de Maistre, c'est dans l'inspiration opposée de *l'Esprit pur* et du couplet hargneux par lequel se termine, ou à peu près, le 8e *Entretien :*

S'il y a une chose sûre au monde, c'est, à mon avis, que ce n'est point à la science qu'il appartient de conduire les hommes... Il appartient aux prélats, aux nobles, aux grands officiers de l'état d'être les dépositaires et les gardiens des vérités conservatrices ; d'apprendre aux nations ce qui est mal et ce qui est bien ; ce qui est vrai et ce qui est faux dans l'ordre moral et spirituel : les autres n'ont pas droit de raisonner sur ces sortes de matières.

Et Vigny, six mois avant sa mort :

Ton règne est arrivé, pur esprit, roi du monde !
Quand ton aile d'azur dans la nuit nous surprit,
Déesse de nos mœurs, la guerre vagabonde
Régnait sur nos aïeux. Aujourd'hui, c'est l'écrit,
L'écrit universel, parfois impérissable,
Que tu graves au marbre ou traces sur le sable...
Colombe au bec d'airain ! visible Saint-Esprit !

L'Intelligence s'opposant au Pouvoir comme naguère l'Equité au Talion : ainsi se poursuit jusqu'au bout cette singulière dépendance, se résolvant dans la confiante attente d'une ère de l'humanité qui abolisse, tout aussi bien que la loi antique des souffrances expiatoires, ses persistances tenaces en plein christianisme ; exigences sociales que les pouvoirs temporels voudraient justifier par des explications métaphysiques, prétentions terrestres que les théocraties tentent de parer de philosophie.

Et ce n'est pas une des plus surprenantes actions de ces *Soirées de Saint-Pétersbourg*, singulières au point de sembler une paradoxale remise à neuf de thèses oubliées, que d'avoir suscité la réflexion, même hostile et farouchement contraire, du plus méditatif et du moins impulsif des poètes romantiques.

FERNAND BALDENSPERGER.

EDMOND FAZY [1]

PROSATEUR ET POÈTE HÉTÉRODOXE

—

> Monique van Loveling expira, la face tournée vers l'Orient, vers la renaissance du soleil : en sa dernière haleine, nous percûmes deux syllabes d'une langue abolie qui, si j'en crois un derviche alors présent, avaient voulu désigner à la fois la Beauté et le Dieu inconnu (E. F : *Monique et Valentine*, p. 298).

Né, en 1870, dans une petite ville berrichonne du Cher, Edmond Fazy est mort à Paris, aux derniers jours d'octobre, subitement, d'une embolie, comme il l'eût souhaité sans doute, s'il était permis de choisir son destin ; il aurait dit, s'il eût dû parler de sa disparition, qu'Artémis l'avait frappé d'une flèche bienveillante, en lui épargnant la déchéance de souffrir ; il aimait la vie et ne craignait pas la mort. Il y a seize ans, convalescent d'une fièvre typhoïde, il fut atteint d'une phlébite qui le condamnait au complet repos ; il était seul dans une maison de Péra, à Constantinople ; mais les amis qui l'avaient soigné le venaient voir et distraire ; la chambre s'ouvrait sur un grand jardin à peu près en friche où rôdaient des chats et où chantaient des oiseaux et parfois un visage de jeune fille arménienne ou grecque ; il avait des livres de son goût, moins qu'il n'en eût désiré, mais en somme à sa suffisance ; mais il observait mal la consigne de ne point bouger qui lui avait été donnée sous peine de vie, et au grand effroi de la religieuse Augustine qui

(1) ŒUVRES PUBLIÉES : Edmond Fazy : *Louis II et Richard Wagner*, Perrin et Cie, 1893 ; in-16, 216 p. — Edmond Fazy : *Les Turcs d'aujourd'hui* ; Paul Ollendorff, 1898, grand in-18, 284 p. — Edmond Fazy : *Monique et Valentine* ; Paul Ollendorff ; grand in-18 jésus, 314 p. — Edmond Fazy et Abdul Halim Memdouh : *Anthologie de l'amour turc* ; « Mercure de France », 1905, in-18, 282 p. — *Les Facéties érotiques de Bebelius* ; E. Sansot ; collection Erotica secreta ; 1908 ; petit in-16, 108 p. — Fazyl-bey : *Le Livre des Beaux* ; E. Sansot, 1909, petit in-16, 128 p. — Œuvres inédites : *Medjnoum et Lëilah*, roman, paru en feuilleton dans « La République Française ». — *Les Poèmes* d'Edmondo Fazio, Pisan (Amours — Hellas — Songes — Gnomica — Islam — Ultima) ; quelques-uns de ces poèmes ont été publiés dans le *Mercure de France* ; tome XLVII, pages 55 à 62 ; tome XLVIII, pages 658 à 666.

le gardait, il affectait de brusques caprices d'enfant, se démenait sur son lit et faisait voler à travers la pièce les assiettes, les couteaux et les verres, à l'heure du déjeuner : « Observez, disait-il, à la pauvre femme, une très simple paysanne française, exilée là, observez que je fais ce que je veux et que vous n'avez pas le droit de vous mettre en colère ; votre religion vous le défend ; la colère est un péché mortel et vous seriez damnée, à moins de vous confesser à temps ; car vous pouvez aussi bien que moi vous en aller tout d'un coup. » Et le mauvais garçon ricanait sardoniquement ; puis il redevenait bien gentil jusqu'à la prochaine farce, toujours un peu cruelle. Mais il était content de lui-même, ayant désobéi à une prescription, fût-ce au prix d'un danger possible, et effaré par ses raisonnements d'apparence théologique une créature peu subtile qui n'y comprenait goutte. Il fut toujours tel, depuis son adolescence, hétérodoxe par principe : et c'est pourquoi presque tous ceux qui l'ont approché l'ont difficilement compris et l'ont méconnu ou mal jugé.

Il a maintes fois, sous des noms divers, dans ses romans, esquissé sa propre image, telle qu'il la voulait imposer par son attitude ; c'est Claude Amalvy, « l'indifférent », qui se tait et ne répond que par un sourire ambigu ou s'il parle « a le talent singulier de faire à chacun le compliment le plus fâcheux » ; c'est ailleurs « le journaliste français, secrétaire intime d'un beau-frère du Sultan qui a des yeux de chat, gris bleu et pailletés, dans une face d'empereur romain et qui, plaisant de profession, plaît rarement » ; mais c'est aussi Daniel Valmancé, poète « radical », participant à une conspiration contre Abdul Hamid, qui est beau comme l'Antinoüs de l'empereur Hadrien et qui, dans « les symposies » — elles abondent dans l'œuvre de Fazy — dompte par sa beauté et son éloquence les convives intelligents ; et c'est encore, moins romantique et plus humain, Paul Séran, nourri de bonnes lettres, dépris de toutes les morales traditionnelles et qui est le plus charmant et le plus aimable des causeurs. Toutes ces figures diverses sont à leur manière exactes et la dernière seule survivrait certainement, si, par une sorte de diabolique propension à médire de lui-même et au besoin à se calomnier, ce délicat mandarin n'avait exercé contre sa propre personne la verve sarcastique et caricaturale qu'il n'épargnait guères aux dépens des sots et

des coquins, j'entends de ceux qu'il tenait pour tels au moment où il parlait.

Ainsi que le vieil Ulysse, en une courte vie, il connut des cités nombreuses et les mœurs de beaucoup d'hommes ; mais toujours et partout il se défendit, ne fût-il pas attaqué, contre tout ce qui pouvait menacer l'indépendance de sa fantaisie ; et il trouva toujours un refuge dans le monde qu'il s'était formé et dans la compagnie de ses auteurs de dilection ; il les choisissait de préférence parmi les rares, les étranges et raffinés et, s'il consentait à révérer les dieux majeurs de la littérature, c'était selon des rites qui lui étaient particuliers et qui ne participaient pas à la grossière latrie du vulgaire. Il ne se désintéressait pas du présent ni des figures qu'il avait sous les yeux ; mais il ne les interprétait que par comparaison avec le passé ou par les ressemblances qu'il leur découvrait avec les personnages fictifs des livres, Siegfried ou M. Picwick, Iskender ou le Père Ubu ; quoi qu'il écrivît, il ne pouvait échapper à cette emprise de ses réminiscences livresques ; bien qu'il fût doué d'une vision très nette et très aiguë du monde et des hommes, il ne s'en contentait pas et il y juxtaposait toujours une exégèse lyrique ou polémique et inversement, dans ses romans ou dans ses poèmes, il introduisait brusquement une allusion aux circonstances transitoires ; une épigramme néo-hellénique se terminait par un appel au meurtre d'Abdul-Hamid :

> Partons ensemble et nus dans l'amoureuse aurore.
> Tu mireras ton âme en celle du Bosphore
> Et moi je te dirai la double poésie
> De cette fin d'Europe où commence l'Asie.
> L'Afrique est bête, enfant. Là-bas, parmi l'avril,
> Qui ravive les yeux profonds des Ottomanes,
> Ou le mystique automne ami des caravanes,
> Nous aurons chaque jour un long banquet subtil.
> Dans la Rome nouvelle où pria sainte Hélène
> Les rafales nous gémiront la cantilène
> Douce à force d'horreur du massacre d'antan
> Et debout au soleil, prophétique symbole,
> Tu feras vers Yldiz, où rêve le Sultan,
> Un geste souverain de héros discobole.

Egalement curieux de la vie et des livres, quand il écrit à son tour, il ne cèle rien de sa double curiosité ; il offre pêle

mêle les découvertes qu'il vient de faire, tandis qu'il en est encore émerveillé et comme, à tout instant, il se réfère à ses expériences personnelles et à son caprice de l'heure, bien que sa langue soit pure et sa syntaxe irréprochable, il déconcerte et semble secret et hermétique, si on n'est pas au courant de son Odyssée à travers le monde et les bibliothèques. Né en France, il était cousin du révolutionnaire genevois James Fazy et il s'en honorait; il tenait fort en même temps à rappeler que sa famille, d'origine dauphinoise, s'était exilée lors de la Révocation de l'édit de Nantes, mais que son père s'était fait réintégrer et que lui était donc Français et non Genevois ; et c'est peut-être pour empêcher qu'on ne le crût conformiste à sa religion originelle qu'il se proclamait si violemment anti-chrétien.

Toute jeune au temps que les marmitons empêchaient les représentations wagnériennes, il s'éprenait de Louis II, de Wagner, de l'amitié du Roi Vierge pour le musicien et pour le comédien Kainz qui avait incarné magnifiquement le Don Carlos de Schiller. Puis vint le séjour en pays turc, lors des massacres arméniens; il prit en horreur alors la tourbe d'assassins et d'escrocs cosmopolites qui déshonoraient l'un des plus beaux sites du monde; mais sous Stamboul, il retrouvait Byzance et l'hellénisme, et les poètes persans et turcs rejoignaient pour lui, par delà les âges, les auteurs du neuvième livre de l'anthologie palatine. Il ne fit que toucher à Paris après trois ans de Turquie, et de Pétersbourg, et de Berlin envoya au *Temps* des correspondances qui renseignaient peu les lecteurs et étaient pleines de plaisanteries à l'adresse de ses amis de France que ceux-là seuls pouvaient saisir. Enfin, après quelques années d'Algérie, où, comme partout, il souffrit du discord entre la beauté du monde et la vilenie des hommes, il était revenu à Paris, riche de souvenirs. Il s'y était épris rétrospectivement de l'islam, de ses mystiques et de ses érotiques et aux traductions, aux inventions, selon le mode de la *Guzla* et des *Chansons de Bilitis*, il entrelaçait ingénieusement la mémoire de ses aventures ; chacun de ses livres était une causerie pleine de digressions, mais où revenaient toujours les thèmes principaux de l'antichristianisme, de Wagner et de l'hellénisme. S'il narre, dans une nouvelle intercalée dans Monique et Valentine la tragique et véridique histoire du serviteur arménien Artin, il ne le peut faire sans songer à la tétralogie: « donc le

marmiton Yanco, Nibelung auprès duquel Artin, ce mime, semble un Siegfried... » et lorsque Sa Majesté Abdul Hamid, en un cauchemar effroyable, se voit périr de male mort, c'est, en compagnie de Vacher l'éventreur, le Père Ubu qui le massacre par le moyen du Pal et du Croc à Monarques.

Le livre de *la Nouvelle Sodome* est caractéristique éminemment de composition ou mieux de non-composition d'Edouard Fazy, et l'autre roman, *Monique et Valentine*, est construit selon la même manière. Ce devait être simplement l'histoire de la fortune extraordinaire d'un petit juif converti qui, par des prostitutions successives, s'élevait au rang de favori du sultan et, sauf que son origine était moins humble, c'est par des moyens de ce genre que fut, en effet, poussée jusqu'à la plus haute fortune l'une des plus notables Excellences ottomanes, qui représentait naguère l'Ombre de Dieu dans une des capitales européennes. Les premiers chapitres sont une peinture très haute en couleurs du milieu ; toute la crapule et toute la hideur levantines y pourrissent à souhait et, comme contribution à l'étude des mœurs de ce temps, cela sera aussi utile que de consulter Pétrone et Martial pour s'informer de la Rome impériale. Mais aussitôt le roman tourne : Edouard Fazy ne saurait s'intéresser longtemps à une fripouille qui ne fût pas lettrée et, par une transformation singulière, le héros du roman, Sélim, conserve tous ses vices, mais acquiert une curiosité encyclopédique et un sens très délicat de la beauté, si bien que, par dégoût du maître abject, il devient le chef d'une conspiration de Palais et le sauveur de la patrie. Mais je dois transcrire ici le catalogue des livres préférés de Sélim, qui, à cette minute-là, trahit les préférences même de l'écrivain.

Skakespeare, Machiavel, André Chénier, *le Rouge et le Noir*, *les Mille Nuits et une Nuit*, *Don Quichotte*, *Gulliver*, *Télémaque*, *Robinson Crusoé*, *Volupté*, *les Fables* de la Fontaine, Montluc, Salluste, *la Conspiration contre Venise* de Saint-Réal, *les Facéties* de Poggio florentin, *les Mémoires de Retz*, Hafiz, *le Divan* de Batie, Djelaleddine Roumi, les *Dialogues* du divin Pietro Aretino, la *Mythologie* de Natalis Comes, le *Goethe-Breviaire* d'Otto Erick Hartleben, Lucrèce, le *Virgile* du Père de la Rue jésuite, Horace, Juvénal, Perse, Martial, Claudien, Silius Italicus, à cause d'Hannibal, Chamfort, Montaigne, Goldsmith, la Rochefoucauld, la *Vie de*

Périclès par Plutarque, le *Panégyrique* d'Isocrate, Rutilius Numatianus à cause des injures aux chrétiens et aux moines, le *Dictionnaire* de Beyle et celui de Voltaire, Lucien, Ammien Marcellin, *l'Histoire d'Auguste*, les lettres et pamphlets de l'empereur Julien vainqueur malgré tout de Jésus, l'*Odyssée*, *Pline* le Jeune, la *Vie de Mécène* par Richer, les *Juvenilia* de Théodore de Bèze, le *Catulle* de Vossius, la *Symposie* de Xenophon, César, Paul-Louis Courier, le *Pomponius Mela variorum* d'Abraham Gronovius (Leyde, 1728), les *Histoires divertissantes* de Balthazar Boniface, les *Reliquiae* de l'empereur Hadrien, les dissertations académiques de Beverland sur le péché originel, la virginité et la fornication, les quatre volumes de Poèmes de Leconte de Lisle, les traités de Nifô sur l'Amour et sur la Beauté, Sappho, Archiloque, Edgard Poe, les fragments des philosophes Grecs, où se cache le mot de tant d'énigmes, Diogène Laerce, les *Tusculanes*, la *Correspondance* entre Goethe et Schiller, les *Conversations* de Goethe, les lettres de Voltaire et d'Horace Walpole, les *Propos de table* de Mahomet par Stanley Lane Poole, le *Pèlerinage à la Mecque et à Médine* de Sir Richard F. Burton, l'antichrétien Shelley, *Polyeucte* ou la noblesse de l'absurdité chrétienne, le *Bouddisme* de Z. W. Rhip Davids, les poèmes de Matthew Arnold, les impressions d'Océanie de R. L. Stevenson, La Bruyère et *le Voyage en Orient* de ce divin Lamartine, dont Selim voudrait ériger la statue à Stamboul devant le Seraskierat en réponse à l'effigie de lord Byron, qui décore Athènes.

Ainsi Selim ira à Berlin et à Pétersbourg parce qu'Edmond Fazy y séjourna et ce sera prétexte à des pages très belles sur les fouilles de Pergame et à de nouveaux portraits satiriques de diplomates, de financiers et de ruffians. Nul ordre : l'incohérence des *Deipnosophistes* d'Athénée et du *Moyen de parvenir;* mais tantôt les interlocuteurs s'injurient à la manière des parasites latins et des âniers de Stamboul ; tantôt ils dissertent aussi harmonieusement que les philosophes de Louis Ménard, de M. Anatole France et de M. Pierre Louys. Il n'est pas surprenant que des romans aussi singulièrement bâtis aient déconcerté le lecteur ; en chacun de ces livres, il y avait la matière de plusieurs volumes, mais dispersée et comme dilacérée à plaisir.

De même il ne faut lire les traductions du latin et du turc qu'avec une extrême prudence critique ; tel conte du *Livre des Beaux* ou de *Bebelius* est évidemment inventé ; une anecdote de style arabe sur l'inceste absolu reproduit une anec-

dote que racontait Villiers, les soirs de gaîté, sauf que le mot « zebb » est substitué à d'autres syllabes plus grossières et mieux françaises, et quand, dans une prétendue version qui est un poème en prose, Fazyl bey chante la beauté de Yorghaki, c'est qu'un démon philhellène lui souffla les strophes :

Celui d'entre les Grecs de Constantinople résout la perfection éternelle, mathématique de la forme, la grâce de l'ancien temps et la mélancolie moderne.

. . . .

Comme de raison, il abhorre les Turcs au fond de son cœur, mais il dissimule avec l'aisance d'un diplomate de jadis et il attend paisiblement, parmi les symposies voluptueuses, qu'il plaise à Dieu de renvoyer les fils d'Osman hors de la cité de Constantin le Grand.

A l'occasion, il arrachera les enfants du ventre de leur mère ; à l'heure actuelle, il se borne à ramener, en dansant dans les tavernes, tous les bigots d'Eyoub.

C'est peut-être dans ses poèmes, surtout dans ceux qu'il composa à El-Biard, vers 1902, qu'il faudrait chercher le meilleur d'Edmond Fazy. Il n'y abandonne pas sa force agressive et dans les *Gnomica*, le sarcasme contre Heine et contre Racine est à peine racheté par l'humilité de la palinodie, mais une violente amertume contre la sottise et l'inquiétude orgueilleuse d'une âme en révolte s'expriment avec une sorte d'âpreté farouche :

Fais tes vers simplement pour le plaisir d'en faire
Comme on viole un corps vierge pour le plaisir.
Jouis du rythme et de la rime en janissaire,
Que ton poème soit un mignon de vizir.
Après, s'il faut vraiment s'inquiéter des suffrages,
N'envisage que ceux de la postérité.
L'élite est un censeur mesquin des bons ouvrages
Et le bourgeois d'instinct exècre la beauté.
Méprise donc l'opinion contemporaine
Et dans tes courts sommeils d'amant que rassérène
L'espoir d'un rut plus grand demain, songe aux soupirs
Des couples qui boirent l'ivresse à ta fontaine ;
Songe au lettré charmant, prince aux yeux de saphirs,
Qui placera ton livre entre ses elzévirs
Quand tes os dormiront dans la nuit souterraine.

En vérité, dans cette vie qui semble contradictoire, seul un violent amour de la beauté concilie entre elles les minutes différentes et les physionomies mobiles et versatiles : le poète

la savait périssable, il s'irritait qu'elle ne fût pas aussitôt perçue, de crainte qu'elle ne s'évanouît auparavant :

Enfant, tu es un petit Dieu. Ressouviens-toi
Chaque jour un instant de ce que je vais dire !
Toute divinité meurt jeune. Ton sourire
Aura trop tôt connu cette commune loi.

Il en meurt ce matin, des dieux ; le crépuscule
Palpite d'un frisson d'Eros agonisant.
Nous passons. Le futur consume le présent,
Et l'Hadès reste sourd aux plaintes de Catulle.

Tandis que ton regard me verse du Léthé,
Tandis qu'à deux genoux, ma Chloé, je t'adore,
Hélas ! le temps fatal aux chefs-d'œuvre dévore
Le fragile et divin marbre de ta beauté.

Il n'est pas vrai que Claude Amalvy soit passé indifférent à tout, ainsi qu'il le prétendait quand il écartait méchamment de lui Monique van Loveling : « Je n'aime personne ; je ne m'aime pas ; je ne suis pas une égoïste ; je n'aime que les nuages et les cigarettes. » Il aima par-dessus tout la Beauté, pour lui semblable au Dieu inconnu, mais parce qu'il poussa, parfois jusqu'à la nier, la pudeur du culte secret qu'il lui avait dédié, il ne fut pas toujours reconnu comme l'un d'entre eux par les zélateurs de la déesse qu'il avait écartés de lui.

PIERRE QUILLARD.

UN MODE D'AVIATION SANS PÉRIL

—

AÉRONEFS A PARACHUTES, A ÉLÉVATION VERTICALE

Monsieur le Directeur,

Voulez-vous bien nous mettre à même de présenter aux lecteurs du *Mercure de France*, au public, des principes et des procédés d'aviation totalement différents de ceux qui se manifestent à cette époque-ci par des succès éclatants, en quelque sorte merveilleux, mais qui demeurent un exercice périlleux ayant occasionné déjà un grand nombre de morts ?

Il serait absurde de méconnaître la valeur considérable des actuelles réalisations du vieux rêve. Nous rendons hommage à l'ingéniosité des constructeurs, à la si belle intrépidité des traverseurs de l'air ; mais, nous, qui avons eu la notion de l'aéroplane actuel déjà en 1892 (1), nous avons pensé, alors, et nous croyons pouvoir affirmer aujourd'hui encore que les aéroplanes, à un ou plusieurs plans, *sont et resteront du domaine du Sport*, et un sport des plus dangereux. Ils ne sauraient, même perfectionnés scientifiquement, fournir un service public de véritables voyages dans des conditions de sécurité relative acceptables.

L'équilibre des aéroplanes est effroyablement instable. Il pourra toujours arriver, pour des causes, hélas ! multiples, que cet équilibre se rompe, et c'est la chute sans ressource, absurdement certaine.

(1) Nos travaux sur la question nous avaient amené, à cette date, au point atteint plus tard par d'autres, les frères Wright, les premiers instigateurs publics, croyons-nous, eux et nous-même précédés en cette invention par Henson, qui a publié dans *l'Illustration*, en 1843, la figure et l'exposé exacts d'un monoplan, sans que nous ayons eu alors connaissance de cette publication. Nous avons en effet écrit, cette année 1892, ce qui suit : « Un objet plan, projeté dans l'air terrestre, y doit rester en équilibre, volant, s'il est soumis à une traction suffisamment puissante ; cela de par la résistance de l'air. Si le plan est vertical, c'est le cerf-volant, s'il est horizontal, c'est la nef volante identique à la feuille de carton que le vent enlève. Le cerf-volant demeure en l'air, attaché au sol par une corde ; la feuille volante, dans l'air calmé, tombe lentement. Mais rien n'empêche de placer sur un objet plan lui-même, qui le porterait, un appareil de traction, *un moteur*, qui donnerait l'impulsion à une aube ou à une hélice à air. Les moteurs qu'on invente de ce temps commencent à être assez légers pour permettre cet emploi. Il est hors de doute que ces objets plans, ainsi tirés dans l'air, y voleraient. Mais ces véhicules volants ne sauraient jamais offrir aucune sécurité. Il n'y aurait à en faire que des divertissements sanglants de cirque, de l'acrobatie, des courses aériennes particulièrement curieuses et nouvelles, mais trop meurtrières. »

Notre jugement préemptoire de 1892, peut-être un peu sévère dans la forme, nous le maintenons. Il faut avoir horreur du sang inutilement répandu.

Entre autres, l'aéroplane pourra toujours prendre pour axe l'une des droites de son plan et se mettre en rotation autour de cet axe. Il y a beaucoup trop d'autres causes de ruptures d'équilibre, sans parler de celles, continuelles, qui se produisent au départ exigeant toute une manœuvre de lancement et la coopération d'équipes de personnel.

La solution de l'aviation, pour l'avenir, sera fournie *par des appareils à la fois orthogonaux et aéroplanes,* ce qu'est l'oiseau ; et elle l'est déjà par les nôtres, qui offrent cette solution sans que nous ayons pu parvenir jusqu'ici, malgré nos efforts, à nous faire entendre ; les aéroplanes étant destinés à rester un sport.

Des travaux un peu trop rapidement doctoraux et superficiels ont naguères prétendu condamner les appareils orthogonaux. Ce fut un grand mal, car on s'est arrêté en cette voie au lieu de chercher ce qui manquait, ce que nous possédons. Les auteurs de ces travaux, étant démunis de moyens topiques d'approprier au voyage par air les appareils orthogonaux, les ont abandonnés et voulu proscrire.

Nous, qui possédions l'aéroplane, nous l'avons condamné et abandonné, comme n'offrant pas à l'humanité la conquête de l'air d'une manière assez sûre, utilisable. Et c'est pourquoi nous avons déposé à l'Académie des Sciences, en 1901, un mémoire, avec croquis et texte descriptif, sous pli fermé, pour être ouvert après nous, où nous proposons et présentons, non pas un aéroplane, mais un autre mode d'équilibre des plans sur l'air, avec le dessin d'une aéronef orthogonale volant sans chutes possibles. Le pli en question, dont nous possédons un reçu, gît toujours à l'Académie des Sciences, ce mausolée...

Nous allons exposer, sommairement, les principes de ce que nous considérons comme l'aviation réelle (1) (imitation du vol des oiseaux). Puis nous donnerons un aperçu de l'application de ces principes, de leur mise en œuvre au moyen d'appareils.

I

Le principe de l'équilibre des plans sur l'air par traction horizontale, que nous énonçons plus haut, est l'un de ceux qui concourent au vol de l'oiseau et par conséquent il doit coopérer au fonctionnement de tout appareil d'aviation. C'est le principe de l'aéroplane. Le vol de l'oiseau en admet d'autres, *nécessaires*. Voyons d'abord le plus essentiel de ces principes :

L'oiseau et l'insecte volatiles, appareils d'aviation plus lourds que l'air, *s'élèvent* au moyen de deux mouvements alternatifs (principaux) des écrans-ailes dont ils sont pourvus, savoir :

(1) Il y a lieu de remarquer que l'aéroplane ne constitue pas, à proprement parler, de l'aviation ; car l'aéroplane ne monte pas en l'air, il ne s'y maintient pas par application du principe essentiel procurant à l'oiseau son élévation.

1° Un mouvement *de haut en bas* utile à l'élévation, qui opère une pesée sur un plan de l'air pris comme point d'appui et ascensionne le poids global de l'appareil au-dessus de ce point d'appui;

2° Un mouvement *de bas en haut,* nuisible à l'élévation, mais obligatoire afin de remettre l'écran en position d'opérer une suivante pesée de haut en bas (1). Ce second mouvement tend à précipiter à terre.

Si ces deux pesées sur l'air, l'une élévatoire, l'autre précipitante, étaient égales, le vol du volatile serait impossible. Ces deux pesées sont, en fait, inégales. Durant son mouvement nuisible de bas en haut, l'écran-aile de l'oiseau oppose à l'air une surface minime, tandis que pendant le mouvement de haut en bas, utile à l'ascension, la surface actionnant l'air est relativement large.

En effet l'aile de l'oiseau est composée de plumes imbriquées, articulées individuellement. Quand il appuie son aile sur l'air de haut en bas, l'oiseau écarte au maximum les plumes mouvantes. Au contraire, alors qu'il *remonte* l'aile au-dessus de son dos, il resserre les plumes imbriquées comme on plie un éventail; puis il *lance* en haut l'éventail présentant « la tranche », se dépliant selon un plan oblique, de façon à couper l'air par cette tranche.

Tel le fonctionnement essentiel du vol, ou du moins de l'élévation du volatile ; tel, par conséquent, le principe fondamental de l'aviation (orthogonal). Nous pouvons formuler ce théorème, de base, ainsi :

« Un corps plus lourd que l'air peut être ascensionné par le mouvement alternatif de haut en bas et de bas en haut de surfaces horizontales, si, quand elles s'opposent à l'air pour le mouvement de bas en haut, ces surfaces sont moindres que pour l'opposition à l'air de haut en bas.»

C'est d'après ce théorème — en quelque sorte le *schema* de l'aviation — que tout appareil d'ascension par « plus lourd que l'air » doit être construit.

Nous avons trouvé un moyen, simple, d'appliquer ce principe, sans essayer, après tant d'autres, une imitation directe très difficile, sinon impossible, de l'aile et de ses agitations et mouvements secondaires nombreux, variés : nous sommes parvenus à *neutraliser la surface* lors du mouvement de bas en haut.

Notre moyen, usuel en mécanique, c'est *le clapet.*

II

Des *clapets* en toile (2) résistante, fine et légère, qui n'ont rien de commun, que leur rôle mécanique, avec le clapet de cuivre ou d'acier des pompes, vont nous donner l'ascension.

(1) La pesée orthogonale.
(2) On possède aujourd'hui plusieurs de ces tissus légers et forts.

Notre écran (ou nos écrans ascensionnants) sera fait d'*un filet* de boyau fin ou en cordelette goudronnée mince, filet tendu sur châssis, et à mailles d'une dimension appropriée à l'étendue de l'écran.

Chacune des mailles affectera donc la forme d'un rectangle ou d'un carré, et la suite des mailles voisines offrira de longs fils droits tendus d'un côté à l'autre opposé du châssis.

A l'un de ces fils droits, sur deux, nous « ourlons » une bande de toile (1). Ces bandes fixées aux fils régneront dans toute la longueur du filet tendu sur le châssis ; en largeur, elles n'ont qu'un peu plus que la largeur *de deux mailles*. Et ces bandes, attachées ainsi de deux en deux fils, parallèles comme ces fils, ont leurs plans parallèles à celui de la direction à imprimer à l'appareil en l'air. Rabattues sur le filet, ces bandes en doivent couvrir la totalité, quelle que soit la direction du vent, car les bords des châssis sont aussi pourvus de bandes-clapets.

Ces lambeaux de toile tantôt flottent au-dessous du filet, tantôt s'y collent, selon que la pesée de l'air s'opère en dessus ou en dessous du filet-écran horizontal.

En descente de l'écran vers terre, les bandes-clapets sont *plaquées* avec force contre le filet, à la façon d'une voile projetée par le vent sur deux cordages voisins d'un navire, et, alors, la surface est entièrement obstruée ; en montée verticale de l'écran, l'air passe presque libre entre les mailles vides.

Cette action des clapets de toile, par nous essayée maintes fois sur appareils réduits, réalise, par transposition, les conditions de l'ascension de l'oiseau, car, pour le mouvement nuisible de bas en haut, l'air ne rencontre, opposés, que les ourlets, les fils nus du filet et les traverses anguleuses du châssis ; tandis que la pesée ascensionnelle du mouvement de haut en bas s'accomplit, puissante, sur la surface totalement obstruée.

Pour obtenir l'ascension, il suffit d'imprimer à l'écran, par l'un des nombreux modes de motion à notre disposition, les deux mouvements alternatifs de haut en bas et de bas en haut, par rapport à une nacelle, contenant le moteur, placée au-dessous de l'écran centralement, écran et nacelle joints, tenus ensemble par un mât.

Ce dispositif crée un parachute en même temps qu'un agent d'ascension ; il nous octroie donc, une fois établies les proportionnalités utiles de force et de résistance, *l'immunité pour la descente, la descente lente*, de même que les autres parachutes.

L'existence inévitable du mât de jonction, entre écran et nacelle sous placée, configurerait forcément *un parasol* plus ou moins

(1) Les ourlets pourraient faire l'office de « charnières » ; il faut que cette fonction leur soit interdite par fixation, sans quoi il se produirait frottement et incendie.

vaste, surtout si nous nous bornions à un seul écran. Et c'est en effet une aéronef à parachute, en forme de parasol volant, que nous avons déposée, en effigie, à l'Académie des Sciences, nos premiers modèles étant de cette sorte.

Plus tard, au gré des perfectionnements et pour de successifs modèles, nous nous sommes éloignés de la forme primitive. Mais tous nos modèles et, croyons-nous, tous les appareils orthogonaux qui naîtront en réalisations futures de l'aviation, sont ou seront basés *sur la motion verticale de parachutes mouvants, ou d'écrans, à* CLAPETS *sur* FILET (1).

Nos premiers modèles mouvaient les parachutes eux-mêmes ; et nous croyons que les futurs « grands steamers de l'air », si nous osons le mot, les futures lignes de transatlantiques aériens, par exemple, seront à modes de parachutes mus verticalement, comme nos modèles idoines le prévoient.

Quelle que soit l'énormité de proportions que l'on puisse rêver, songer à admettre pour les grands vaisseaux aériens futurs, il est évident que l'élévation en sera obtenue aussi bien que celle des petits appareils par nous essayés, *car il sera toujours loisible d'étendre les surfaces enlevantes proportionnellement à un poids global donné, quel qu'il soit.*

Et l'on peut même affirmer que plus un appareil d'aviation sera lourd, plus son soutien sera assuré une fois la propulsion horizontale obtenue (2) parce que le mouvement de balistique s'adjoindra, la trajectoire du vaisseau-projectile se rapprochant de la ligne droite, sa limite, et dépassant cette limite sans cesse parce que les moteurs émettent de la projection incessante de surcroît, par entretien.

Quant au fait lui-même par nous annoncé, toute expérience effective en petit eût-elle été omise, il n'y a pas à douter de l'efficacité ascensionnelle d'un appareil orthogonal, à parachutes doubles ou quadruples, tel que les nôtres ; en effet, la théorie qu'en voici repose sur les données, d'ordre expérimental, acquises, du parachute lui-même :

« Un homme, suspendu à un premier parachute, se trouve disposer dans l'air d'un point d'appui fixe par rapport à ce parachute en équilibre sur l'air. Cet homme peut se servir de ce point d'appui pour élever, au-dessus du premier, un second parachute, lequel créera un second point d'appui utilisable pour hisser à son tour le premier parachute au-dessus du second ; et ainsi de suite (3). »

(1) Ces matériaux végétaux ou métalliques.
(2) Propulsion identique à celle de l'oiseau planant en vitesse.
(3) Il existe plusieurs dispositions permettant de mouvoir simultanément *en sens contraire* deux, trois, quatre écrans horizontaux, sans qu'il y ait obstruction, gêne, ni rencontre. Entre autres, quatre écrans, en forme d'as de pique, juxtaposés, les

Il y aura, *il y a* élévation.

Théoriquement, l'ascension est certaine, aussi en vertu de cet autre théorème suivant :

La force F′ d'une surface frappant l'air orthogonalement est toujours supérieure à la force F nécessaire pour obtenir le mouvement de la surface frappant l'air.

Ce théorème est démontré par le fait même de l'envol vertical de l'oiseau. Il est démontré de même par le fait que nous avons ascensionné plusieurs de nos aéronefs à parachute construites en modèles réduits.

La différence entre F′ et F, à l'avantage de F′, est employée, par l'oiseau, à porter le poids de son corps, et, même, en plus, de lourds fardeaux, l'aigle enlevant jusqu'à des moutons.

Cette différence, pour nos aéronefs, est employée à porter l'appareil ; et, proportionnellement, elles peuvent enlever beaucoup plus que les volatiles à forte envergure, parce que nos palettes-ailes opèrent la pesée sur l'air *continue*, grâce à de doubles paires d'ailes battant en sens contraire, et sans l'opposition nuisible du mouvement de bas en haut (grâce aux clapets) que l'oiseau est obligé de vaincre en l'éludant en partie comme nous l'avons expliqué.

La propulsion, en vitesse, et la direction de ces appareils orthogonaux à clapets peuvent être obtenues par des hélices (1), ou, mieux, par des aubes particulières dont nous disons quelques mots plus loin.

Quant à la « bonne marche » du vaisseau aérien à parachutes et à clapets, quant à la sécurité par nous promise, sont-elles à espérer, à attendre ?

III

Les objections que nous nous sommes posées à nous-mêmes, celles qu'on nous a faites, ne sont pas toutes, à beaucoup près, retorquées par le fait de nos essais sur modèles jouets.

Le principal (sinon le seul) des obstacles que l'on peut prévoir à la mise en œuvre effective de l'aviation par nos moyens est l'action contraire *du vent*, l'opposition des vents divers.

pointes au centres, et géminés en diagonale, fonctionnent sans obstruction, de haut en bas et de bas en haut.

(1) Nous osons espérer que, pour nos modèles, et pour tous autres, et pour l'aérostation, on en arrivera à interdire l'usage *des hélices nues*, sans consolidation, surtout de celles en acier. On connaît suffisamment, et depuis longtemps, la spéciale fragilité de l'acier, due, peut-être, à des différences de polarisation d'atômes constituants. Aucune hélice, suspendue au-dessus de nos têtes, ne doit fonctionner que ceinte de câbles, ou, à 3, 4 branches, les extrémités des palettes jointes par câbles. Les désastres, comme ceux du *République*, sont consternants, aussi parce qu'ils révèlent (usons d'euphémisme) la plus étonnante incurie. Et, en outre, on se demande pourquoi ces monstres, ruineux dans tous les sens du mot, alors qu'ils sont *inutiles* de toute évidence, puisque, en guerre, un simple aéroplane muni d'un fusil à balles explosibles suffira pour détruire tout Zeppelin dès sa première montée. Le ballon captif de Fleurus est, d'ores et déjà, devenu impossible.

D'une manière générale nous ne redoutons pas beaucoup le vent comme *impedimentum* de l'aviation, à l'encontre des « plus lourds que l'air ». Les monteurs des aéroplanes tiennent compte du vent, sans doute, mais ils se sont aperçus qu'il n'était pas très à craindre et ils évoluent assez souvent malgré le souffle d'assez forts courants.

C'est que l'appareil d'aviation plongé dans l'air y est et reste libre sans attache ni rétention d'aucune sorte; il « fuit devant le temps et devant le vent » beaucoup plus sûrement qu'un navire dont la quille est encaissée d'eau retenante.

Un courant de vent, quand il existe à la hauteur où se trouve un appareil, touche en l'air un objet presque « insaisissable » à cause de son extrême mobilité et de la faculté de recul facile. Cela soit dit quand l'aviateur ne tente pas la lutte à contre-vent à l'aide de son hélice ou de ses aubes.

Mais, en tous cas, si le vent parvient à frapper un appareil en vol, il le frappe également sur toutes ses parties à lui exposées du même côté, et l'inégalité de poussée ne se saurait produire qu'en raison des inégalités des surfaces atteintes.

En ce qui concerne spécialement nos appareils, il nous a été objecté que la forme du parachute-parasol (le dôme) s'opposerait à une marche horizontale régulière et sûre.

A cela nous répondons que nos écrans-parasols sont presque *plats* et maintenus tels par des cordes solidifiantes sur chevalets. Nos écrans ne se ceintrent guère, et fort peu, par élasticité, qu'en descente, l'action du moteur étant, en vue de cette descente, diminuée ou arrêtée, par conséquent l'opposition au vent.

Le vent, même soufflant en ouragan (et un orage se passe dans une zone dont nous pourrons toujours sortir puisque nous montons à volonté, s'il ne nous est pas toujours possible de descendre), le vent a forcément une direction soit horizontale, soit selon une oblique à l'horizontale, soit verticale.

Cette dernière direction (les vents dits « debout » venant de terre et se dirigeant vers le zénith), assez rare, et qui est « la trombe », n'existe et ne persiste, pensons-nous, qu'à peu de distance de la terre. L'effet des vents « debout » sur nos écrans, qu'ils frapperaient également en dessous sur tous les points également distants de l'attache centrale, serait le maintien de la position perpendiculaire rigoureuse de l'appareil, avec un surcroît de force ascensionnelle plus ou moins violente, ce qui est sans danger dans l'air libre.

Les courants exactement horizontaux, eux (et ils le sont presque tous à une certaine hauteur), souffleront sur le « coupant », qu'on nous passe le mot, de nos plaques horizontales en filet et toile, aidant à la marche régulière si nous allons avec le vent. Si notre direction est, plus ou moins, à contre-vent, par gouvernail (ce qu'il nous

sera presque toujours permis d'éviter en nous portant en courant utile) l'action de nos propulseurs, dans nos derniers modèles, se produisant dans le plan même de la plaque, coupera le vent horizontal, dans le sens du « tranchant ».

Resteraient donc à appréhender les vents obliques, qui ne se produisent guère que près de terre, inhalés « de travers » par les gorges des collines et montagnes, les renvois en angles, etc. Ces vents obliques frapperaient nos écrans en dessous, et *inégalement*, la plus forte poussée portant sur l'hémicycle opposé à l'attache centrale du mât.

L'objection a sa valeur. Elle serait dirimante si l'on pouvait craindre, de cet effort du souffle venteux, un renversement, un « panache » du « champignon ».

Nous ne le croyons pas, ni ne le craignons parce que le poids du pendentif central (nacelle, aviateur, moteur, pièces de soutien, agrès de transmission, provisions) tend constamment, et avec force sans cesse maîtresse, à maintenir nos mâts à peu près verticaux, par suite les écrans à peu près horizontaux, quoi qu'il arrive.

Nous disons « à peu près », car nous savons fort bien que, malgré le poids du pendentif, nos mâts ne resteront presque jamais dressés en l'air selon l'exacte perpendiculaire. Les manœuvres de direction, les impulsions du moteur, les déplacements forcés du lest vivant qu'est l'aviateur donneront lieu, outre le vent, à des positions plus ou moins « penchées » du « champignon ». Toutefois, jamais, croyons-nous, cet écart ne saurait devenir dangereux, ni, surtout, produire « le panache », attendu qu'un poussah revient toujours sur le point lourd de sa base et ne saurait se renverser la tête en bas. Et, pourtant, le poussah tient à la table, tandis que nos « plus lourds que l'air » ne tiennent à rien.

Le danger principal, sérieux, en temps d'orage — et même d'orage inapparent — sera pour nos appareils *la foudre*, notre voisine trop immédiate.

Il existera trois autres dangers : la rencontre de quelque corps solide au départ, bien que l'envol normal sans trop de vent doive être vertical ; la fracture, en l'air, de l'appareil, qu'on aurait construit d'une solidité insuffisante ; et la descente sur mer, lac, cours d'eau, faute de combustible.

Le plus soigné des modèles-jouets que nous ayons construits, lâché par nous, il y a quelques années, de la terrasse assez élevée d'une maison de Marseille, son petit moteur chargé, s'envola par un temps de quasi-ouragan... et nous ne l'avons jamais revu. Le mât, sous le vent violent, s'inclinait à l'arrière, sans doute, mais assez peu, car les plaques des quatre écrans restèrent, tant que nous pûmes distinguer l'objet, à peu près horizontales ; *le cercle* déterminé

par les quatre écrans ne nous apparut pas sous forme de cercle, mais ovale, et nous n'avons cessé, que dans l'éloignement, de distinguer le mât et la nacelle chargée du lest équivalant, en petit, au poids global d'un grand appareil monté.

De plus, en guise de sauvegarde, nos aviateurs posséderont un agent de « correction des penchées », que nous appelons « le fléau d'équilibrage ».

IV

Nous ne saurions prétendre entrer, ici, dans une description technique, même rudimentaire, des appareils qu'il ne nous a pas été donné de construire jusqu'à ce jour, que nous n'avons pu, par conséquent, monter en personne pour essai, en ce temps où tant de millions sont dépensés pour l'aviation à chutes, en pure perte.

Disons seulement que la seconde et dernière « famille » de nos modèles est à parachutes *fixes*, non mus, servant seulement à rendre lente la descente.

L'ascension est obtenue, très énergique, par des aubes, dont les palettes, *à filet et à clapets* également, se retournent en virant à chaque demi-tour, afin de présenter la surface obstruée à l'avant et en dessous, et la surface des clapets vides, à l'arrière et au-dessus de l'axe de l'aube.

Nous avons aussi des modèles où les palettes-ailes, sans retournement, n'opèrent qu'un *battement*, d'un tiers de circonférence environ, identique à celui des oiseaux.

Les virages et frottements de ces palettes spéciales, plus lentes de beaucoup que l'hélice, mais d'une force efficiente incomparablement plus grande, se produisent à l'intérieur de véritables bouteilles d'huile, préventives de l'usure et du bruit.

Nous arrêtons ici ces notes relatives à des travaux très réels, fort longs, dont nous ne demanderions pas mieux que d'avoir à démontrer la réalité.

Nous publions ce bref exposé, qui met à peu près dans le domaine public les résultats matériels, et les résultantes de nos études, parce que nous ne nous sentons pas le courage de laisser se perpétuer et se multiplier les catastrophes de l'aviation par aéroplanes, alors que nous croyons posséder les moyens de prendre possession, sans périls, des voies de l'air.

Veuillez agréer, monsieur le Directeur avec nos remerciements pour l'hospitalité accordée, l'expression de nos sentiments de haute considération.

ADRIEN REMACLE.

LE « DÉSESPOIR DU SINGE »

Je n'avais pas vu Penfentenyou depuis 189., alors qu'il était ministre des Chemins et des Bois dans la première Administration de De Thouar. L'été dernier, quoique nominalement il détînt le même portefeuille, il était, sauf de nom, le Premier (1), en tout, de sa Colonie, et l'idole de sa province, qui a deux fois et demie la taille de l'Angleterre. En matière politique, ses convictions se bornaient à voir prospérer sa colonie ; et c'est pourquoi il s'en vint en Angleterre développer une grande idée au profit d'icelle.

Croyant qu'il avait mis cette idée en train, je m'empressai de l'accueillir chez moi pour une semaine.

S'il fut poursuivi en automobile jusqu'à ma porte par son propre Représentant Général (2) ; s'ils changèrent mon cabinet de travail en Chambre de Réunion, où je n'eus pas mes entrées ; si le télégraphe de l'endroit faillit rester court sous l'affluence des câblogrammes chiffrés de cent mots, et si en fin de compte je violai le domicile d'autrui pour lui procurer les facilités du téléphone un dimanche, ce sont choses que je passe sous silence. Ce que je lui reprochai, ce fut son ingratitude, alors que je mettais de cette façon l'Angleterre en pièces pour lui venir en aide. Aussi lui dis-je :

— Pourquoi diable n'êtes-vous pas allé voir votre Alter Ego de Londres (3), au lieu d'apporter votre travail de bureau ici?

— Hein? Qui? fit-il, en levant les yeux de dessus son quatrième câblogramme depuis le déjeuner.

— Voir le ministre anglais des Chemins et des Bois.

— Je l'ai vu, répondit Penfentenyou, sans enthousiasme.

Il était, paraît-il, allé deux fois chez le monsieur, mais sans avoir pris de rendez-vous — (« je croyais que si je n'étais pas d'assez grande importance, mon affaire l'était ») — et chaque fois l'avait trouvé occupé. Un tiers, intervenant, avait suggéré

(1) C'est-à-dire le Président du Conseil.

(2) Nous supposerons qu'il s'agit du Canada, colonie composée de plusieurs provinces, et où s'expliquent les noms français.

(3) Toute colonie anglaise possède à Londres un représentant général.

qu'on pourrait, en prévenant dans les formes, se voir ménager une entrevue.

— Alors, dit Penfentenyou, je suis allé au ministère à dix heures.

— Mais ils étaient encore couchés ! m'écriai-je.

— Un des blancs-becs était réveillé. Il me dit que — qu'on ne traitait mon genre de questions il claqua de la main la pile de câblogrammes que de onze à deux. Sur quoi j'attendis.

— Et quand vous en êtes venu à l'affaire ? demandai-je.

Il eut un geste de désespoir.

— Ce fut comme si je m'adressais à des enfants. Ils n'en avaient jamais entendu parler.

— Et votre Alter Ego ?

Penfentenyou en traça le portrait.

— Chut ! Ne parlez pas comme cela ! fis-je en frissonnant. C'est le meilleur type du monde. Il s'agit seulement de le connaître.

— Eh, c'est aussi ce que je fais, repartit Penfentenyou. Et vous ?

— Le Ciel m'en préserve ! m'écriai-je. Mais c'est bien le mot qui convient.

— Oh ! pour lui, il les a dits tous, les mots qui conviennent. Seulement, je croyais, comme ceci était l'Angleterre, qu'ils seraient tous plus ou moins au courant de mon idée. Mais il me fallut l'expliquer depuis le commencement.

— Ah ! Ils avaient probablement égaré les papiers, dis-je. Et je lui contai l'histoire d'une insurrection du prix de trois millions de livres sterling, causée par un sous-secrétaire de je ne sais quoi, lequel s'assit sur un monceau de correspondance étiquetée de vert (1) au lieu de la lire.

— Je m'étonne que cela n'arrive pas toutes les semaines, répliqua-t-il. Cela ne vous ferait-il rien que j'aie encore ce soir le Représentant Général à dîner ? Je n'ai qu'à lui télégraphier, et il peut venir en auto.

. . . .

Le Représentant Général arriva deux heures plus tard — personnage patient et à remontrances, visiblement pris entre une Colonie exubérante et une Angleterre drapée d'indiffé-

(1) L'étiquette verte, au Colonial Office (ministère des Colonies), indique que l'affaire est urgente.

rence. Mais, Penfentenyou derrière lui, il avait travaillé, car il nous raconta que c'était Lord Lundie — le Law Lord — qui représentait l'autorité suprême aux points de vue légal et constitutionnel de la Grande Idée, et que c'était à lui qu'on en devait référer.

— Grand Dieu vivant ! tonna Penfentenyou. Je vous avais dit de faire en sorte que tout fût arrangé à Noël dernier.

— C'était en pleine saison des réunions de famille, repartit avec douceur le Représentant Général. Lord Lundie est à Credence Green, en ce moment — c'est là qu'il passe ses vacances. Ce n'est guère à plus de quarante milles d'ici.

— Ne troublerai-je point Sa Grandeur ? dit Penfentenyou d'une voix grave. Peut-être *mon genre de question* (il renifla) ne doit-il être discuté qu'à minuit.

— Oh, ne faites pas l'enfant, repartis-je.

— Ce qu'il faut à ce pays-ci, dit Penfentenyou, c'est... et durant dix minutes il trompeta la rébellion.

— Ce qu'il vous faut, à vous, c'est payer votre protection, interrompis-je, lorsqu'il reprit haleine.

Et je lui montrai un papier jaunâtre, offert à titre gracieux par le Gouvernement, et que l'on appelle cédule D. A ma grande joie, c'était la première fois qu'il voyait la chose, et je complétai ma victoire sur lui et l'Empire en général par un *Naval Annual* (1) de Brassey et un *Statesman's Year Book* (2).

Le Représentant Général intervint avec des Représentants-généralités (lesquelles étaient, d'ailleurs, purement provocatrices sur les Liens du Sentiment (3).

— Qu'ils aillent au diable ! s'écria Penfentenyou. A quoi peut bien servir le sentiment vis-à-vis d'un *Kindergarten?*

— Parfaitement. Les liens de la frousse commune, voilà ce qui nous attache ensemble, et plus tôt vous autres nouvelles nations vous vous en rendrez compte, mieux cela vaudra. Ce qu'il vous faut, c'est une invasion annuelle. Alors, vous grandiriez. . . . .

— Merci ! Merci ! s'écria le Représentant Général. C'est ce que je me tue à tâcher de faire comprendre à mes gens.

(1) Annuaire Naval.
(2) Recueil annuel de l'Homme d'Etat.
(3) Qui devaient attacher la colonie à la Grande-Bretagne.

— Mais, mon pauvre ami, pleura presque Penfentenyou, allez-vous me prétendre que ces amateurs à doigts de banane aient grandi ?

— Vous me faites suer avec votre sérieux, rétorquai-je. Si vous les prenez de cette façon, vous allez causer le naufrage de votre Grande Idée.

— Voulez-vous le mener chez Lord Lundie demain ? s'empressa de dire le Représentant Général.

— Je suppose qu'il me le faut, repartis-je, à moins que vous ne le fassiez.

— Moi ! Ah non ! Je rentre, fit le Représentant Général, lequel opéra son départ. (Je suis bien content de n'être le Représentant Général d'aucune colonie.)

. . . .

Penfentenyou continua à discuter à propos des contributions navales jusqu'à une heure et quart du matin, quoique, dès le début, fût-ce à moi qu'échut la victoire.

A dix heures, je le mis dans l'automobile, lui et sa correspondance, et il eut le bon goût de demander s'il s'était montré inélégant la veille au soir. Je répondis que j'attendais qu'il fît amende honorable. Il se servit de cela comme excuse pour recommencer la discussion, et prit texte des moindres incidents de la route pour prouver la décadence de l'Angleterre. Comme exemple nous crevâmes un bandage à moins d'un mille de Credence Green, et, afin d'épargner du temps, gagnâmes à pied le petit village admirablement tenu. Son regard fut attiré par une construction de fer gaufré bleu pâle, portant barbouillé au poncis : « Chapelle Calviniste », devant les fenêtres aux volets fermés de laquelle un joueur d'orgue italien à singe enjuponné jouait Dolly Grey (1).

— Oui. C'est cela même ! fit l'égoïste d'un ton sec. C'est bien là une parabole de la situation générale en Angleterre. Et regardez-moi ces brutes !

Une immense voiture de déménagement stationnait devant un cabaret. Les hommes qui en étaient chargés buvaient de la bière dans des pots bleu et blanc. Ce n'était à mes yeux qu'un joli tableau, mais Penfentenyou déclara que cela représentait Notre Attitude Nationale.

(1) Chanson des rues, il y a quelques années.

La maison dont Lord Lundie avait fait pour l'été son lieu de repos était, nous l'apprîmes, une ferme située un peu en dehors du village, sur une colline autour de laquelle s'enroulait une route bordée d'une haute haie. Seuls quelques initiés passaient leurs vacances à Credence Green, et ils avaient habitué les logeurs à faire en sorte que l'endroit restât un lieu de choix. Penfentenyou n'omit d'en faire un grief tandis que nous montions le sentier, suivis à distance par le joueur d'orgue.

— Supposez qu'il y ait une réunion de famille, dit-il. Tout est possible dans ce pays insensé.

Juste à ce moment-là nous nous trouvâmes en face d'une villa inoccupée. Le toit en était d'ardoise noire, pourvu d'un bel enfaîtement tout battant neuf; les murs, de brique couleur de sang, en étaient bordés, encadrés, de stuc vermiculé, et de chaque côté de la porte d'entrée étincelaient des vitres bleu cobalt, rouge magenta, et du plus beau vert pomme. Le tout était séparé de la route par un mur bas, en silex, à piliers de briques, surmonté d'une grille gothique en fonte, retouchée de bleu et d'or.

De sévères corbeilles de géranium, de calcéolaire et de lobélie marquetaient le tapis de gazon, au centre duquel s'élevait l'un des plus beaux araucarias (son autre nom, en passant, est *désespoir du singe*) qu'il m'ait jamais été donné de voir. Il devait être haut de trente pieds au moins, et son feuillage répondait de façon exquise aux parapets de fer. Ce nec plus ultra des bijoux, paré de tant d'aménités, ne transpire guère, je le fis remarquer à Penfentenyou, en dehors de l'Angleterre.

Une haie, tournant à angle droit, flanquait le jardin, et, au-dessus d'elle, sur un versant pointillé de pâquerettes, se voyait la ferme estivale, couverte de tuiles et à charpente apparente, de Lord Lundie. Tout à coup nous entendîmes des voix derrière l'arbre — les beaux accents pleins d'Anglais bien à l'aise qui parlent à des égaux — passer au travers de la haie comme du grésil à travers des chevrons.

— Ce n'est pas pour rien qu'on donne à cela le nom de *Désespoir du Singe*, je le concède, — c'était une intonation riche et ronflante, — mais, d'un autre côté...

— Vu, mylord, que le nom implique la possibilité pour un singe, à la rigueur, d'en faire l'ascension, et non pas que l'as-

cension en est une impossibilité physique. Pour moi, je prétends que l'un de nos singes-araignées du Sud-Amérique n'hésiterait pas... Ma parole, cela vaudrait la peine d'essayer si...

C'était une voix plus cassante que la première. Une troisième de diapason plus élevé, et maniérée au possible, interrompit.

— Oh, gens pratiques, il n'y a pas le moindre singe ici. Pourquoi perdre une journée du Seigneur en discussions oiseuses? Donnez-moi une allumette !

— J'ai bonne envie de vous faire faire en personne la démonstration. Venez, Bubbles ! Nous allons faire grimper Jimmy !

Il y eut un bruit de lutte, interrompu par les cris de Jimmy à la voix aiguë. Je me retournai et tirai Penfentenyou à couvert dans la haie de flanc. Je me rappelais avoir lu dans un journal mondain que le sobriquet de Lord Lundie était « Bubbles ».

— Qu'est-ce qu'ils font ? dit aigrement Penfentenyou. Ivres?

— Histoire de faire la bête! La surabondante vitalité de la Race, vous savez. Nous allons voir, répondis-je.

Le bruit cessa.

— Ouf, me voici sauvé ! soupira convulsivement Jimmy. Heureusement que je suis le seul à parler napolitain! Laiaissez-moi aller le cou ! — Il cria à tue-tête dans une langue étrangère, et on lui répondit de la grille.

— C'est le joueur d'orgue de la Chapelle Calviniste, murmurai-je.

J'avais déjà trouvé une brèche praticable au fond de la haie. Ils vont essayer, je crois, de faire grimper le singe.

— Attendez — laissez-moi voir !

Penfentenyou se jeta à plat ventre et fougea jusqu'à ce qu'il se fût aussi ouvert un judas. Nous étions étendus côte à côte, commandant tout le jardin à une portée de dix mètres.

— Vous les connaissez ? demanda Penfentenyou, comme je faisais un bruit quelconque.

— De vue seulement. Le grand zigue en costume de flanelle est Lord Lundie ; le poids léger à la barbe jaune a fait son portrait pour le dernier salon. C'est un gommeux de la Royal Academy, James Loman.

— Et le type brun aux grandes pattes ?

— Tomling, Sir Christopher Tomling, l'ingénieur du Sud Amérique, qui a bâti le...

— Viaduc de San Juan. Je sais, repartit Penfentenyou. Nous aurions dû l'avoir avec *nous autres*... Croyez-vous qu'un singe grimperait à l'arbre ?

Le joueur d'orgue, qui était à la grille, défendit d'un bras sa bête, tandis que Jimmy parlait.

— Ne faites pas montre de vos petits talents, dit Lord Lundie. Dites-lui qu'il s'agit d'une expérience. Intéressez-le!

— La ferme, Bubbles! Vous n'êtes pas au tribunal, répliqua Jimmy. Cela demande de la délicatesse. Giuseppe dit....

— Intéressez le singe, interrompit l'ingénieur brun. Il ne grimpera pas pour le plaisir. Courez à la maison chercher des biscuits, Bubbles — des glacés — et une orange ou deux. Pas besoin de rien dire à nos femmes.

Le grand personnage détala à un trot qui n'aurait pas déshonoré un gamin de dix-sept ans. Je crus comprendre à un mot de Jimmy que tous trois avaient été ensemble à Harrow (1).

— Ce Tomling n'est déjà pas si bête, murmura Penfentenyou. Malheur que nous ne l'avons pas eu pour la colonie. Mais la question est : le singe grimpera-t-il ?

— Faites vite, Jimmy. Dites à l'homme que nous lui donnerons cent sous pour le prêt de la bête. Maintenant, roulez l'orgue sous l'arbre, que nous allons orner quand Bubbles va revenir, cria Sir Christopher.

— Je me suis souvent demandé, dit Penfentenyou, si cela pouvait vraiment faire le désespoir d'un singe ?

— Il avait oublié les nécessités de sa colonie en progrès, et était en train d'écarter ardemment les souches d'épine à l'aide de ses doigts.

. . . .

Giuseppe et Jimmy firent comme on le leur disait, le singe les suivant d'un œil circonspect et malicieux.

— Voici une découverte, dit Jimmy. La partie musiquante de cet orgue s'enlève des roues. Il parla avec volubilité au propriétaire. — Oh, c'est afin que Giuseppe puisse l'emporter le soir dans sa chambre. Et en jouer. Vous entendez. L'Italien, après sa journée de crime, joue de sa maudite machine pour

(1) *Harrow*, école publique anglaise.

le plaisir. Pour le plaisir, Christopher! Et Michel-Ange fut l'un d'eux!

— Ne dites pas de bêtises! Priez-le d'enlever à l'animal son petit jupon, dit Sir Christopher Tomling.

Lord Lundie revint, à peine essoufflé, par une brèche un peu plus haut dans la haie.

— Tout le monde est sorti, Dieu merci! cria-t-il. Mais j'ai razzié tout ce que j'ai pu. Marrons glacés, fruits confits et tout un sac d'oranges.

— Parfait! déclara l'ingénieur universellement renommé. Jimmy, vous qui êtes le poids léger, sautez sur l'orgue, et au fur et à mesure qué je vais vous les passer, empalez-nous toutes ces choses-là sur les feuilles !

— Je comprends, repartit Jimmy, en bondissant comme une gazelle. Toujours plus haut, toujours de l'avant, hein? D'abord, il va tâcher d'atteindre — sacrés piquants, va! — ce biscuit. Puis, nous allons l'attirer — (c'est à peu près à portée de son bras) — avec le marron glacé, après quoi il fera la découverte de cette orange. Est-ce assez humain ! Cela ressemble-t-il assez à votre ignoble carrière, Bubbles!

A force de soin et de travail, ils arrivèrent, avec les biscuits, les oranges, les morceaux de banane et les marrons glacés, à faire des branches basses de l'arbre un vrai sentier du Paradis des singes.

— Déchaînez le monstre ! dit Sir Christopher avec autorité.

Giuseppe plaça le singe sur l'orgue, où la bête, se méprenant, se mit debout sur la tête.

— Il s'en remet à la décision sur la cour, mylord ! dit Jimmy. Non — le voilà qui ouvre l'œil. Le voilà qui cherche à atteindre l'au-delà. Que ne donnerais-je pour avoir — ici sur le sommet (il cita un nom qui jouit d'une certaine réputation dans l'Art Britannique). L'Ambition cueillant les pommes de Sodome ! (Le singe s'était piqué et jurait.) Le Génie empêché par la Convention ! Oh, il y a là-dedans tout un boisseau d'allégories !

— Donnez-lui le temps. Il est en train de peser le pour et le contre, dit Lord Lundie.

Tous trois se refermèrent autour du singe, suspendus à chacun de ses mouvements avec une attention presque égale à la

nôtre. La tête du grand juge — front vertical coupé d'un pli, bouche de fer, mâchoire inférieure en pointe, tout cela campé sur ce gros cou émergeant du col de flanelle blanche — se découpait sur la soie verte froncée du devant de l'orgue à l'instar d'un camée de Titus. Jimmy, les yeux en l'air et les lèvres entr'ouvertes, se passait les doigts dans sa barbe châtain grisonnante, et je me trouvais assez près pour remarquer la beauté signalée de ses mains. Sir Christopher se tenait un peu à part, les bras croisés derrière le dos, un lourd soulier jauni jeté en avant, le menton rentré et comme gourmé, et ses noirs sourcils baissés pour abriter les yeux attentifs.

Le visage sombre de Giuseppe entre les anneaux d'oreille étincelants, un chiffon de soie rouge et jaune tordu autour de la gorge, allait du singe, tout tendu par l'effort et le désir, aux biscuits rose et blanc piqués sur le feuillage d'airain. Et sur le tout dardait le soleil grave et utilitaire d'un après-midi d'été anglais.

— *Fils de saint Louis, montez au ciel !* dit tout à coup Lord Lundie d'une voix qui me fit songer au prononcé d'un arrêt de mort.

Je ne sais ce à quoi le singe songea, attendu qu'en cet instant il sauta de l'orgue et disparut.

On entendit un fracas de verre brisé derrière l'arbre.

La face du singe, tordue de colère, apparut à une fenêtre haute de la maison, et le trou étoilé de la fenêtre en verre de couleur, à gauche de la porte d'entrée, montrait les premiers pas de son chemin ascensionnel.

— Nous n'avons plus qu'à courir après, cria Sir Christopher. Venez !

Ils assaillirent la porte, qui n'était pas fermée à clef.

— Oui. Mais examinez le côté moral de l'affaire, dit Jimmy. N'est-ce pas de l'effraction ou quelque chose d'approchant, Bubbles ?

— Vous résoudrez la question une fois qu'on l'aura pris, déclara Sir Christopher. Nous sommes responsables de l'animal.

Un carillon endiablé de sonnettes jaillit de la maison vide, suivi de gargouillements et de coups de trompette assourdis.

— Que diable se passe-t-il ? demandai-je presque à haute voix.

— Les robinets, cela va sans dire, répondit Penfentenyou.

Quel malheur ! Je crois qu'il aurait grimpé, si Lord Lundie ne l'avait fait détaler !

— Attendez un moment, Christopher, cria Jimmy l'interprète. Il se peut, déclara Giuseppe, qu'il réponde à la musique de son enfance. Giuseppe va donc entrer avec l'orgue. Orphée avec son luth, vous comprenez. *Avante*, Orphée ! Il n'y a pas de napolitain pour salle de bain, mais c'est là, j'imagine, qu'est votre ami.

— Je n'entre pas dans la maison d'autrui, orgue de Barbarie en tête, dit Lord Lundie, en battant en retraite, tandis que Giuseppe débarquait de ses roues le mécanisme de l'orgue (celui-ci déploya une jambe pendante), se glissait une courroie autour des épaules, et imprimait un tour à la manivelle.

— Ne faites pas l'imbécile, Bubbles, répondit Jimmy. Vous ne pourriez pas nous laisser maintenant, même si vous étiez sur le Sac de Laine (1). Joue, Orphée !

. . . .

Huée, rumeur, et fracas de l'orgue, qui surgit à la vie sous la main de Giuseppe ; et le cortège passa par la porte d'entrée peinte genre noyer. Un moment plus tard, nous voyions le singe s'ébattre sur le toit.

— Il va être sur tout le territoire d'ici une minute, si nous ne le dirigeons pas, dit Penfentenyou, en sautant sur pied, et en faisant irruption dans le jardin.

Nous le dirigeâmes en lui jetant des cailloux jusqu'à ce qu'il battît en retraite par une fenêtre, au rappel harmonieux qu'il avait laissé tout un lot de petites choses derrière lui. Comme nous passions devant la porte d'entrée, elle s'ouvrit toute grande, montrant Jimmy, l'artiste, assis au pied d'un escalier fraîchement ciré. Il agita les mains vers nous, et lorsque nous entrâmes, nous nous aperçûmes que l'homme avait perdu la parole. Ses yeux se firent rouges — rouges comme ceux d'un furet — et le peu de souffle qui lui restait siffla d'un ton perçant. Nous prîmes d'abord cela pour une attaque ; puis nous nous aperçûmes que c'était de la gaîté — l'inopportune gaîté du Tempérament Artistique.

Toute la maison palpitait d'une infâme mélodie que ponctuait de son clopinement le cylindre de l'orgue unijambé, au

(1) Siège du Lord Chancelier.

fur et à mesure que Giuseppe, au-dessus, passait de chambre en chambre à la poursuite de son esclave rebelle. De temps à autre, quelque plancher branlait un peu sous les efforts combinés de Lord Lundie et de Sir Christopher Tomling, lesquels se répandaient en ordres aussi nombreux que contradictoires, et, dès qu'ils le pouvaient, maudissaient Jimmy de la plus splendide façon.

— Avez-vous quelque chose à faire avec la maison? finit par dire Jimmy d'une voix entrecoupée. Parce que, pour le moment, nous nous en servons. Il hoqueta. Et c'est moi — ah — qui suis chargé de monter la garde.

— Très bien, repartit Penfentenyou, lequel referma la porte du vestibule.

— Jimmy, espèce de bandit! Jimmy, vilain roquet! Vilain lâche! (La voix de Lord Lundie domina le flot de musique.) Montez ici! Giuseppe dit quelque chose que nous ne comprenons pas.

Jimmy écouta, et interpréta tant bien que mal entre les hoquets.

— Il dit que vous feriez mieux de faire marcher l'orgue, Bubbles, et de le laisser faire la chasse, attendu que le singe le connaît, lui.

— Ma parole, il a raison, déclara Sir Christopher, du haut du palier. Prenez l'orgue, Bubbles, tout de suite.

— Mon Dieu ! s'écria Lord Lundie terrifié.

La poursuite se répercuta au-dessus de nos têtes, des mansardes au premier étage, et vice versa. Corps et voix entrèrent en collision et discussion. L'orgue, par deux ou trois fois, heurta murs et portes. Puis il partit sur un rythme nouveau.

— C'est lui qui joue, dit Jimmy. Je reconnais sa fin oreille *justinienne*. Aimez-vous la musique?

— Il me semble que Lord Lundie joue fort bien pour un débutant, hasardai-je.

— Ah! Affaire d'entraînement chez un esprit juridique. Comme de venir à bout d'un dossier. J'en serais bien incapable. Il s'essuya les yeux et resta secoué par le rire.

— Hé! dit Penfentenyou, en regardant par la fenêtre en verre de couleur au fond du jardin. Qu'est-ce qui se passe!

. . . .

Une voiture de déménagement, sous la conduite de quatre

hommes, avait fait halte à la grille. Un mari et sa femme — les maîtres de la maison, cela ne faisait aucun doute — montèrent d'un pas tremblant et indécis le sentier. Lui paraissait fatigué. Elle était certainement de mauvaise humeur. En tout cet ici-bas de pur hasard, le dernier couple à comprendre une expérience scientifique.

J'empoignai Jimmy — le vacarme, au-dessus, couvrant la parole — et, avec l'aide de Penfentenyou, l'étayai comme un parapluie contre la fenêtre, afin de lui faire voir.

Il vit, hocha la tête, tomba comme peut un parapluie tomber, et, s'agenouillant, battit du front contre la porte fermée. Penfentenyou poussa le verrou.

Les déménageurs vinrent renforcer les deux personnages du sentier, et avancèrent en large déploiement.

— N'aurait-il pas mieux valu les prévenir, là-haut ? suggérai-je.

— Non. Plutôt mourir ! dit Jimmy. Je n'en suis guère loin pour le quart d'heure. D'ailleurs, ils m'ont insulté.

Je me tournai de l'artiste vers l'administrateur.

— Si cela vous est égal, je crois que le mieux serait de nous en aller, dit Penfentenyou, fournisseur de crises.

— Em — emmenez-moi, dit Jimmy. Je n'ai pas de réputation à perdre, mais je voudrais les regarder de — heu — l'extérieur du tableau.

— Il y a toujours un modus vivendi, murmura Penfentenyou, lequel s'en alla sur la pointe du pied le long du vestibule jusqu'à une porte de derrière, qu'il ouvrit sans le moindre bruit. Nous passâmes dans un labyrinthe de buissons de groseilliers à maquereau, où, à son exemple d'homme d'Etat, nous rampâmes à quatre pattes et regagnâmes la haie.

Là, nous reprîmes haleine, sûrs de notre alibi.

— Mais, votre patron (la femme se lamentait auprès des déménageurs), votre patron m'avait *promis* que tout serait emménagé hier. Et nous sommes à aujourd'hui! C'est hier que vous auriez dû être ici !

— Les derniers occupants ne sont pas encore partis, maâme, répondit l'un d'eux.

Lord Lundie faisait de rapides progrès dans son art, quoique l'orgue de Barbarie, différent de la jurisprudence, soit plutôt affaire de vocation que de métier, et il lui arrivait de rester

parfois là, sur un point mort. Giuseppe, je crois, chantait, mais je n'arrivais pas à comprendre le sens des remarques de Sir Christopher. C'était de l'espagnol sud-américain.

La femme dit quelque chose que nous ne saisîmes pas.

— Il se pourrait que vous l'ayez sous-louée, insista l'homme. Ou bien votre mari qu'est ici.

— Mais ce n'est pas le cas. Envoyez immédiatement chercher la police.

— A votre place, je ne le ferais pas, maâme. Ce ne sont que des cueilleurs de fruits pour les marchés. Ça ne regarde pas où ça couche.

— Prétendez-vous dire qu'ils y ont couché? Moi qui l'ai fait nettoyer la semaine passée ! Faites-les sortir.

— Oh, si vous le dites, ça ne va être long. Alfred, va me chercher le palonnier de réserve.

— Ah, non ! Vous allez abîmer la peinture de la porte. Faites-les sortir !

— Et qu'est-ce que, Dieu me pardonne ! je suis donc en train de faire pour vous, maâme ? repartit l'homme d'un ton irrité.

Mais la femme fit demi-tour vers son époux.

— Edward ! Ils sont tous ivres, ici, et là, ils sont tous fous. Faites quelque chose ! dit-elle.

Edward opéra un demi-pas en avant, et soupira « Eh là ! » dans la direction de la maison en rumeur. La femme se mit à marcher de long en large, véritable image de la Tragédie Domestique. Les déménageurs évoluèrent un peu sur leur talons, et —

— Je le tiens !

Le cri retentit par toutes les fenêtres à la fois, suivi de l'aboiement de limier que poussa Sir Christopher, d'un enragé prestissimo sur l'orgue de Barbarie, et de cris à tue-tête pour appeler Jimmy. Mais Jimmy, à côté de moi, roula ses prunelles congestionnées, à la façon d'un hibou.

— Je n'ai jamais connu ces gens-là, dit-il. Je ne suis qu'un pauvre petit orphelin.

. . . .

La porte d'entrée s'ouvrit, et tous trois s'avancèrent audevant d'un triomphe de courte durée. C'était la première fois que je voyais un « Law Lord » vêtu comme pour jouer au

tennis, avec, en bandoulière, un cylindre d'orgue de Barbarie à béquille. A vrai dire,sous ce plumage,c'est un oiseau timide. Lord Lundie tâcha de se débarrasser de son équipement, un peu comme un chien savant mal dressé essaie d'échapper en arrière à son affublement. Sir Christopher, tout blanc de plâtre, soignait un pouce rouge de sang, et le singe presque en démence piochait à même la tignasse de Giuseppe.

Les hommes, de part et d'autre, chancelèrent. Mais la femme se tenait sur son terrain.

— Imbéciles! dit-elle.

Et une fois encore : Imbéciles!

J'eusse fait le bonheur de plus d'un forçat de ma connaissance avec une photographie de Lord Lundie prise en cet instant.

— Madame, commença-t-il, tout en conservant à miracle l'emphase de sa voix. C'était un singe!

Sir Christopher suça son pouce et opina de la tête.

— Emportez-le et vous avec, répliqua-t-elle. Et vous avec!

Moi, je serais parti, et avec joie, sur telle permission. Mais il faut que ces hommes forts malgré tout soient toujours à se justifier. Lord Lundie se tourna vers le mari, qui pour la première fois parla :

— J'ai pris cette maison à bail. J'emménage, dit-il.

— Nous aurions dû y être hier, interrompit la femme.

— Oui. Nous aurions dû y être hier. Y avez-vous couché cette nuit? demanda le mari d'un ton maussade.

— Non, je vous affirme que non, répondit Lord Lundie.

— Alors, allez-vous-en. Allez-vous-en tout à fait, cria la femme.

Ils s'en allèrent — en file indienne le long du sentier. Ils s'en allèrent silencieusement, en rattachant l'orgue de Barbarie sur ses roues et renchaînant le singe à l'orgue de Barbarie.

— Que le diable m'emporte! dit Penfentenyou. Ils savent affronter la *musique*, et ne pas se lâcher — dans la vie privée!

— Les Liens de la Frousse Commune, — répartis-je. Giuseppe courut à la grille et réintégra le monde des possibilités. Lord Lundie et Sir Christopher, esclaves de la tradition, se retirèrent lentement.

Or, il arriva que la femme, qui marchait sur leurs talons, levant les yeux, aperçut l'arbre dont ils avaient fait la toilette.

— Arrêtez! cria-t-elle.

Et ils s'arrêtèrent.

— Qui est-ce qui a fait cela?

La question resta sans réponse. L'Eternel Mauvais Garnement qui réside en tout homme baissa la tête devant l'Eternelle Mère qui réside en toute femme.

— Qui est-ce qui a mis là toutes ces horreurs? répéta-t-elle.

Soudain, Penfentenyou, Premier de sa Colonie en tout sauf de nom, nous quitta, Jimmy et moi, et apparut à la grille (s'il n'est pas congédié d'office, c'est de cette façon-là qu'il apparaîtra au Jour d'Armageddon).

— Bravo! cria-t-il avec feu.

Après quoi, se découvrant devant la femme :

— Avez-vous des enfants, Madame? demanda-t-il.

— Oui, deux. Ils devraient être ici aujourd'hui. Le déménageur avait promis.

— Alors, il n'était que temps. Ce singe... s'était échappé. C'était un animal fort dangereux. Il aurait pu faire tourner les sens à vos enfants. Tout cela, la faute du joueur d'orgue! C'est fort heureux que ces messieurs l'aient rattrapé comme ils ont fait. J'espère que vous n'avez pas été par trop malmené, Sir Christopher?

Tout prêt que je fusse à rendre l'âme (il me fallut m'éloigner pour rire), je ne pus qu'admirer l'adresse consommée avec laquelle le gredin joua ce second et très gros atout. Un âne eût présenté Lord Lundie, et on ne l'eût pas cru.

Cela fit la levée. Le couple sourit, et se répandit en respectueux remerciements pour avoir été, par de semblables mains, délivrés d'un semblable péril.

— Pas le moins du monde, repartit Lord Lundie. N'importe qui — n'importe quel père de famille — en eût fait tout autant, et—je vous en prie, trêve d'excuses — votre méprise était toute naturelle.

Un des déménageurs, ici, se mit à rire sous cape; sur quoi Lord Lundie foudroya leurs lignes du regard.

— A propos, si ces personnages-là vous causaient quelque ennui — ils semblent ne s'être privés de rien, je vous en prie, avertissez-moi. Heu... *Bonjour!*

Ils tournèrent dans le chemin.

— Cieux! dit Jimmy, en s'essuyant du haut en bas. Pardieu, voilà un gaillard !

Et nous nous précipitâmes sur leurs traces, car ils couraient tant bien que mal, et, tout en courant, s'esclaffaient de rire. Nous les rejoignîmes à un demi-mille sur la route, dans un petit bois de noyers où ils déambulaient. Sur quoi nous déambulâmes avec eux, pour ne nous arrêter que lorsque nous fûmes arrivés aux extrêmes limites de l'épuisement.

— Vous — vous avez tout vu, alors? demanda Lord Lundie, en reboutonnant son col de dix-neuf pouces de tour.

— J'ai vu, de prime abord, qu'il s'agissait d'une question capitale, répondit Penfentenyou, lequel se moucha.

— C'en était une. A propos, vous serait-il égal de me dire votre nom ?

Epilogue. La Grande Idée de Penfentenyou a vu enfin le jour, un peu ébréchée aux bords, mais sous une forme on ne peut plus belle et d'on ne peut plus belle portée. L'Alter Ego y a travaillé comme une mule — une mule effarée, battue par derrière, caressée par devant, et étayée de chaque côté par Lord Lundie, Lord Lundie à la bouche comprimée et à la langue de fer rouge.

On a enlevé Sir Christopher Tomling à l'Argentine, où il ne faisait, après tout, que préparer des routes commerciales pour des peuples hostiles, et il fait aujourd'hui le plus bel ornement du Conseil de Contrôle de Penfentenyou. Ceci fut un extra imprévu, de même que la grandeur nature qu'a fait gratis Jimmy (et destiné au salon de cette année) de Penfentenyou, lequel est retourné dans sa sphère d'action.

De temps à autre, de tout là-bas, parmi le glissement et le heurt de ses changements de décor, ses effets de projecteurs et le roulement savant de son tonnerre de fer blanc, je saisis sa voix qui s'élève en forme d'encouragement et de conseil à ses compatriotes. Il est tout ce qu'il y a de mieux éclairé sur les Liens du sentiment, et — seul parmi les Hommes d'Etat Coloniaux — se hasarde à parler des Liens de la Frousse Commune.

C'est en cela que je tiens ma récompense...

RUDYARD KIPLING.

Traduit par LOUIS FABULET et ARTHUR AUSTIN-JACKSON.

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

La Question du latin. — J'ai lu récemment je ne sais combien de beaux articles qui démontraient facilement qu'on ne savait plus écrire le français et que la cause en était la décadence des études latines. De cette décadence découlaient bien d'autres conséquences déplorables, notamment une diminution de ce l'on appelait jadis l'urbanité, qui est, comme on le sait, la caractéristique de l'esprit français. Avec les nouvelles divisions des humanités appelées cycles, ces humanités elles-mêmes tendent à tomber à un niveau très bas, si bas qu'il n'est pas loin de se confondre avec celui de l'enseignement primaire. Tout cela serait très grave si c'était bien vrai, mais est-ce bien vrai ? D'abord qu'est-ce que cette crise du français qui est le pivot de cette augmentation ? Est-ce que les jeunes gens d'aujourd'hui écrivent plus mal que ceux d'hier ou n'est-ce pas qu'ils écrivent différemment, avec moins de pompe, moins de périphrases, en un mot avec moins de rhétorique ? Et quels sont les juges ? Je vois qu'on s'appuie beaucoup sur l'opinion de M. Faguet, mais vaudrait-elle donc d'une façon absolue ? M. Faguet a une sorte de style qui oscille entre celui de M. Brunetière, son premier maître, et celui de tout le monde. Serait-ce à ce parangon qu'il mesure tous les styles ? Je reçois et je parcours maintes petites revues rédigées par des jeunes gens, et je ne vois aucunement que la qualité de l'écriture ait diminué en ces dernières années. Il y a même, aujourd'hui, et depuis peu, une sorte d'amélioration dans la rédaction des journaux. On y écrit moins mal, précisément parce qu'on ne cherche plus à y écrire trop bien. Il y a plus de naturel, plus de simplicité, moins d'imitation. Les femmes qui écrivent ne s'en tirent pas moins bien que leurs devancières et il semble, chez quelques-unes du moins, qu'il y ait, dans leur style, moins de tours de tête, moins de regards en coulisse, moins de coquetterie et plus de charme. Mais laissons-les en dehors du débat, puisqu'elles ne savaient pas généralement le latin hier plus qu'aujourd'hui et que leur éducation de maintenant est plus soignée, leur instruction plus étendue. Les femmes sont une grande cause de trouble dans cette question, comme dans toutes les autres d'ailleurs; elles s'insinuent comme une réfutation vivante entre M. Faguet et ses opinions.

Maintenant, que l'on apprenne moins et avec moins d'entrain le latin dans les lycées, je ne le contesterai pas, n'en sachant rien. Je me bornerai à noter que la façon dont on l'apprenait de mon temps ne pouvait pas avoir une bien forte influence sur la mentalité des générations, mais je ne nierai pas non plus qu'il n'y eût une différence presque radicale entre les deux éducations, l'une basée sur les langues anciennes, l'autre appuyée seulement sur le français. Les langues étrangères ne jouaient encore dans l'éducation qu'un rôle des plus effacés. Je ne crois pas, dis-je, que le latin, du moins seul, eût suffi à différencier les deux enseignements. Il y avait autre chose, peut-être le ton de l'enseignement donné ici comme une chose directement utile, là comme une frivolité. C'est la différence du métier manuel à un art, et tout ce que la connaissance d'un art, pour être reçue avec fruit, nécessite de délicatesse dans l'esprit. Ce n'est point parce qu'ils ont appris un peu de latin et un peu de grec que les jeunes gens sont plus distingués, c'est parce qu'ils ont conscience d'apprendre les bribes d'une connaissance qui leur sera absolument inutile dans la vie, d'être au-dessus de ce qu'on leur enseigne, tandis que les autres se sentent au-dessous et dominés.

L'enseignement classique ne devient un bienfait réel que pour ceux qui persévèrent et s'en servent avec désintéressement, sans même y penser, comme d'un moyen naturel de perfectionnement. Mais combien ceux-là sont-ils rares qui trouvent un plaisir à la lecture des anciens, dont on ne leur a guère appris, au lycée, que l'existence ! La plupart des professeurs n'y voient que des devoirs et leur esprit n'en profite pas, comme il le ferait d'un plaisir.

Et puis que vaut cette influence du latin sur une sensibilité et une intelligence également médiocres, sur les styles abstraits et sur les styles concrets et imagés ? Je crois que ce n'est qu'une illusion. Un style français dont la marche serait purement latine n'aurait pas beaucoup d'agrément. Il suffit, pour en juger, de se reporter à celui de M. Brunetière qui peut servir de type et de point de comparaison. Les Latins n'écrivirent jamais très bien qu'au prix d'une obscurité effroyable. Cette manière d'écrire très bien est ce qu'on appelle le style classique cicéronien. Il est singulièrement empâté avec beaucoup de cailloux dans la pâte. Le latin a gâté bien des beaux esprits du dix-septième siècle et il a soutenu bien des esprits médiocres qui peuvent faire croire que l'embarras de leurs périodes venait de l'abondance de leurs idées.

Cependant il ne faut pas confondre la linguistique avec la rhétorique, la connaissance des mots latins avec l'usage architectural qu'en ont fait les constructeurs de la phrase latine. Le vocabulaire latin est riche et le nôtre en dépend si étroitement que Gaston Paris a pu dire que le français n'était que du latin modifié dans sa prononcia-

tion et dans le groupement de ses éléments syntaxiques. A ce point de vue, sans la connaissance du latin nous nous trouvons devant notre propre langue comme devant un vitrail sans lumière ; le latin lui donne sa transparence, ses couleurs et ses valeurs. C'est l'introduction nécessaire à toute psychologie un peu générale. Mais on ne s'occupe pas de cela dans les lycées. Cela donne pourtant bien à réfléchir d'apprendre que le mot *tuer* représente le latin *tutari*, protéger. Suivez le chemin qui mène de l'un à l'autre en vous arrêtant à toutes les nuances de la pensée. Mais là n'est point la question. Il ne s'agit pas de penser à nouveau, mais d'exprimer en beau langage les pensées éternelles. Eh bien, même pour cette opération élémentaire le latin, qui est la langue la plus obscure du monde, n'est pas un très bon guide. Avec le latin on apprend merveilleusement à parler pour ne rien dire. Au fait, c'est peut-être là le but.

Toutefois, si la connaissance du latin littéraire ne semble pas d'une utilité primordiale, il ne faut pas oublier que la civilisation latine est la source la plus pure de notre civilisation, comme de notre langue, et que sans le latin nous ne comprendrions pas plus l'une que l'autre. Il faut continuer à l'étudier, c'est évident, mais en donnant à cette étude le caractère historique dont elle a été privée jusqu'ici. Le français étant du latin modifié par la prononciation et le droit français étant le droit romain modifié par la coutume, il faut connaître langue et droit dans leurs origines. Ce n'est que par l'influence latine que la France s'est différenciée des peuples barbares du nord et de l'est de l'Europe. C'est par l'influence latine seulement qu'elle continuera dans son état. Nous ne sommes pas des Latins de race, il n'y a pas de races latines, pas plus qu'il n'y a de races aryennes, mais il y a une civilisation latine. Nous en jouissons : conservons-la.

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Victor Barrucand : *D'un pays plus beau* ; Edition de « l'Akhbar », Alger et H. Floury, Paris, 5 fr. — Gaston de Vulpillières : *Les Exils éperdus ;* H. Léon, Alger, 3 fr. 50. — Sidi Kassim : *Les Chants du Nadir ;* H.Daragon, 1 fr. 50 — Lucien Leluc : *Les Heures de soleil* ; B. Grasset, 3 fr. 50. — Désiré Corbier : *Le Roman du Renard ;* A. Messein, 2 fr. 50. — Stanislas Vignial : *Les Voix contradictoires ;* Edition de « Vers et Proses » ; 3 fr.

Il n'y a pas très longtemps une enquête fut instituée touchant la littérature coloniale ; à ne parler que des poètes, il ne serait pas malaisé de réunir une anthologie où chaque pays d'outre-mer serait représenté. Toutes terres lointaines n'ont point donné des égaux de Leconte de Lisle et de Léon Dierx ; mais à l'Ile Maurice, qui fut française, M. Léoville Lhomme composa de très nobles vers ; en Indochine, M. Jean Ricquebourg poursuit une œuvre déjà abondante et devant

qu'il redevînt continental, M. Maurice Olivain connut la douceur des nuits et des aubes tahitiennes. Entre l'Algérie et la métropole, c'est un perpétuel échange de rimes et de rimeurs ; les uns, comme M. Robert Randau et M. Louis Lecoq, en enluminures violentes, ont peint les villes blanches, la mer, les sables, les vastes fleuves de l'Afrique plus méridionale ; d'autres comme M. Gaston de Vulpillières, ont aimé cette terre parce que nulle ne fut plus fortement marquée de l'empreinte romaine et que

Les pays sans passé ne peuvent pas leur plaire.

C'est en Algérie que furent écrits trois recueils récents de valeur fort inégale : **D'un pays plus beau, les Exils éperdus** et **les Chants du Nadir**. M. Victor Barrucand et M. Gaston de Vulpillières sont des Algériens d'adoption ; quant à M. Sidi Kassim, je ne sais si son pseudonyme arabe suffit à le désigner comme un authentique autochtone ; et d'ailleurs bien que ses poèmes soient datés d'Alger, d'Oran et d'Aïn Temouchent, il ne paraît pas avoir eu la vision directe des paysages et des personnes ; il a regardé autour de lui avec les yeux d'un homme qui avait beaucoup lu *les Orientales ;* les rythmes les plus obsédants de Hugo assiègent sa mémoire ; il n'en peut écarter *les Djinns* et *la Captive ;* et comme il n'ignore pas non plus Flaubert, il versifie au besoin quelques pages de *Salammbo ;* mais la splendeur verbale lui fut refusée et on pourrait assez bien apprécier son talent en lui appliquant l'un de ses alexandrins :

Et l'enfant demeura sans couleur et sans voix.

Il faut ajouter que *la Nuit orientale* et *les Juives pleurant Jérusalem* obtinrent en 1905 le premier prix aux concours littéraires de Nérac et de Montpellier ; *la Nuit orientale* conte les amours de Mansour et de Choumissa et la mort lamentable du vieil époux tué par le jeune amant ; l'autre pièce est une honorable cantate pour prix de Rome.

Depuis huit ans, M. Victor Barrucand a publié *l'Akhbar*, « journal de l'Algérie » ; mais il n'a pas renoncé à d'autres ambitions ; il collabora avec cette extraordinaire Isabelle Eberhardt qui s'était fait une âme presque arabe ; il mit en ordre ses notes de route ; comme elle, il a été pris d'un grand amour pour la terre où l'avait conduit le hasard des destinées ; et un soir d'avril, à Figuig, il eut aussi la volonté de changer d'âme :

Je veux aller dormir ce soir sur la terrasse :
L'extase de la lune en mon cœur tombera ;
J'écouterai s'éteindre en moi toute ma race
Et chanter le silence au fond du Sahara.

Il ne put cependant abolir, avec la souffrance du passé, tant de souvenirs et de hantises d'autrefois ; ainsi qu'au temps où il mettait à la scène *le Chariot de terre cuite*, il se retrouve captif du rêve bouddhiste et aussi des thèmes d'Ibsen et de Verlaine s'éveillent en lui au bord de la mer barbaresque et, par un étrange contraste, il y chante à son tour les plus mélancoliques ballades du bon Souabe Ludwig Uhland et pendant les heures de France le charme un peu languide des campagnes poitevines le ressaisit et lui ferait peut-être renier les jasmins et les palmes et le cruel soleil et les mirages sahariens ; mais dans le harem où *Sur les coussins du Sopha* se sont étendues diverses formes de femmes, c'est pour toujours la Numide, la Rose Noire, qu'il désirerait auprès de lui, étrangère à la vertu, à la beauté, à tout ce qui n'est pas le sombre amour :

Ton esprit est noyé sous les chaudes ténèbres
De l'ignorance et de l'orgueil,
Tes paroles d'amour ont des échos funèbres,
Ton grand lit est comme un cercueil ;
Au fronton je pourrais écrire : « Ici repose. »
Dormir avec toi, c'est mourir,
O cher néant fardé de la nacre des roses,
Gouffre sans fond de mon désir.

L'art de M. Gaston de Vulpillières est moins traditionnel que celui de M. Victor Barrucand ; il s'apparenterait volontiers à la fougue de M. Emile Verhaeren et aux éclatantes fantasmagories de M. John Antoine Nau ; l'obscène Karaghouz surgit sans qu'il s'en offusque à tous les détours des rues étroites ; mais par une transfiguration assez facile, à la place des hommes d'aujourd'hui, M. de Vulpillières revoit leurs ancêtres puniques :

Les mêmes voiles qu'autrefois m'exalteront,
Assyriennes, phéniciennes, barbaresques,
Et les rameurs aux yeux d'audace, aux baisers prompts,
Ranimeront pour moi les stèles et les fresques !

Pirates, vos liens ne me font pas de mal,
J'ai rivé tout mon être à la plastique pure,
Car ta chair d'ambre clair, adorable Annibal,
Malgré les siècles et les siècles reste pure.

Ainsi que ces deux strophes, les poèmes de M. Gaston de Vulpillières ne sont pas d'une beauté sans mélange ; ils paraissent plus improvisés que médités ; mais ils ne manquent ni d'accent ni de couleur et il ne faudrait qu'un peu plus de respect du vocabulaire et de la syntaxe pour qu'ils devinssent parfois excellents.

Les Heures de Soleil. Selon le mouvement d'un vers racinien, M. Louis Leluc exhale son nostalgique amour du Soleil :

Ah ! que ne suis-je né sur les rives brûlantes.

Il ne veut pas entendre la pluie douce « comme des vers de Lamartine » ; René, Werther, Marceline Desbordes-Valmore, il chasse vos fantômes dolents et désolés ; mais n'ayant pas eu l'heur d'être le contemporain de Sophocle ni même de Lucien de Samosate, il se glorifie plus particulièrement d'être Français ; il expulse de la littérature, sans distinguer, aussi bien Ibsen que le regrettable Sienkiewicz et M. d'Annunzio que Tolstoï ; fantaisiste et narquois, il ne goûte guère non plus le roman psychologique et se gausse de M. Paul Bourget et des amants qui ratiocinent.

Lorsque, rentrés dans leur chambre,
Ils s'enferment à verrous
Et quand les nuits de septembre,
Tièdes, font aux arbres roux

Un décor plein de magie,
Loin de s'armer tout de go,
C'est de la psychologie,
Horreur, qu'ils font, les nigauds.

M. Lucien Leluc n'est pas plus que les autres hommes affranchi de la contradiction ; bien qu'il en ait, il s'abandonne lui aussi quelquefois à des pensers moins allègres et le meilleur de ses poèmes pourrait bien être un chant d'automne, *Adieu, paniers, vendanges sont faites*, d'un sentiment aucunement hellénique :

Enlacés très tendrement, tenons-nous,
Crainte du froid, aussi crainte des loups.
Crainte des loups qui grattent à nos seuils,
Crainte des loups, aussi crainte des deuils.
Comme des vieux tenons-nous par la main
En songeant aux tout-pareils lendemains.
Comme des vieux tenons-nous sans rien dire
Les yeux au feu où les branches s'étirent.
Le front courbé sous le faix déjà lourd
Comme des vieux que nous serons un jour.

Pour ces simples distiques, je donnerais volontiers tous les sonnets païens et toutes les apostrophes aux déesses d'Ionie.

Le Roman du Renard.— Aucune loi n'interdisait à M. Désiré Corbier de transcrire en langue de ce siècle le roman de Renart et il n'est pas autrement déplaisant de relire sous cette forme les mésaventures et les méchefs d'Isengrin, de Chantecler et de ses autres victimes ; M. Désiré Corbier a employé l'octosyllabe de l'original, mais sans s'astreindre aux rimes plates, ce qui malheureusement ne corrige pas l'inévitable monotonie ; et, pour nous en divertir, il ne fut de remède que prendre les histoires de bêtes de M. Louis Pergaud, *De*

Goupil à Margot ; ce sont là, malgré une si ingénieuse psychologie, de grands poèmes en prose; et l'âcre odeur des fauves s'y mêle au parfum frais des sèves forestières.

Les Voix contradictoires. — Elles sont en effet étrangement contradictoires les voix qu'entendit M. Stanislas Vignial; il a besoin de certitude et au moment même qu'il évoque César et s'incline

> Vers le jeune vengeur qui ne peut se défendre
> De pleurer en voyant l'image d'Alexandre
> Dressée au seuil obscur de ton propre avenir,

il a déjà abdiqué toute énergie et c'est une phrase de l'Imitation de Jésus-Christ qu'il inscrit en épigraphe de son poème éloquent et pathétique. Tout le livre n'est que la longue plainte d'une âme inquiète et indécise et le même discord se manifeste jusque dans l'expression verbale : tantôt M. Stanislas Vignial emploie le parler technique :

> Dans le recueillement des sources subjectives.

tantôt il ne se refuse pas au jeu des images et des impressions immédiates :

> Gazons frêles frôlés par les enfants qui jouent,
> Murs que le soleil tache en filtrant dans les feuilles,
> Echarpes que les doigts des rêveuses dénouent
> Dans l'allée où ma peur s'isole et se recueille.

Mais il n'est pas d'effort qui le puisse sauver de la perpétuelle irrésolution : il invoquait César et se résignait au renoncement ; et quand il se tourne vers le Dieu de résignation, c'est pour lui demander en somme de devenir autant que possible semblable au galant chauve que redoutaient les maris romains :

> Mon Dieu, mon pauvre cœur déçu doit vous paraître,
> Malgré tout son chagrin, bien futile et bien bas
> Et, vous penchant sur lui, vous prévoyez peut-être
> Que si j'étais heureux, je ne reviendrais pas
>
> Chercher dans le silence émouvant des églises
> L'impossible douceur de ne penser qu'à vous.
> Qu'un soir voluptueux me surprenne et me grise,
> J'abandonne le seuil qu'essuyaient mes genoux,
>
> Et je porte au-devant des brèves jouissances
> Mes pas insoucieux des chemins reniés,
> Jusqu'à l'heure où, vêtu de nouvelles souffrances,
> Je vous demande encor de quoi vous oublier.
>
> Laissez mourir le bruit des voix contradictoires
> Qu'éveillent dans ma nuit secrète tour à tour
> Quelque désir obscur de tendresse et de gloire
> Et l'écho merveilleux de votre immense amour.

Afin qu'un long effort pour toujours me délivre
Des soucis puérils et des vœux sans beauté,
Seigneur, accordez-moi le courage de vivre
Avec plus de ferveur et de virilité

Et faites que mon âme, évitant de se plaindre,
S'arrache au souvenir des songes superflus
Avant que ma jeunesse ait fini de s'éteindre
Dans l'ombre que l'espoir n'illuminera plus.

M. Stanislas Vignial ne saurait mieux faire, pour se guérir de la maladie du doute douloureux, que de feuilleter d'une main nocturne et diurne *les Promenades philosophiques* de M. Remy de Gourmont.

PIERRE QUILLARD.

LITTÉRATURE

L'Œuvre de Rabelais (*Sources, Invention et Composition*), par Jean Plattard, 1 vol. in-8°, 8 fr., Champion. — *Une Lettre inédite de La Fontaine, du 26 octobre 1693*, publiée par H. de Terrebasse, 1. plaq. in-4° de 40 pag., « Société des Bibliophiles lyonnais ». — François Maury : *Figures et Aspects de Paris*, 1 vol. in-18, 3. 50, Perrin. — Pierre Sormiou : *L'Athena mélancolique*, 1 vol. in-18, 3. 50. Sansot. — Memento.

Dans l'avant-propos de cet ouvrage sur **l'Œuvre de Rabelais**, M. Jean Plattard nous avertit qu'il ne s'occupera pas de l'énigme philosophique ou politique qu'on a voulu découvrir dans le *Gargantua*, et cela nous rassure. Non, les livres de Rabelais ne contiennent, dit-il, ni un système de morale ou de philosophie, ni une satire sociale déguisée ; on peut seulement déduire de cette œuvre un ensemble d'idées générales sur la vie. Ce serait le naturalisme, et pourtant on trouverait dans son œuvre des arguments contraires à une philosophie naturaliste. Mais M. Plattard écarte ces questions et se propose de rechercher la part de l'invention et de la composition dans les ouvrages de Rabelais. Et d'abord, quels sont les rapports de cette œuvre avec les romans de chevalerie, en est-elle seulement la caricature ? Les descriptions minutieuses des coups et blessures qui abondent dans Gargantua semblent bien être, en effet, la caricature des mêmes descriptions dans les romans de chevalerie. Les inventions merveilleuses de Gargantua et de Pantagruel enfants ne sont-elles pas une parodie des aventures racontées dans les « Enfances » des héros ? Cependant, Rabelais voit surtout dans cette parodie, dans ce jeu, une façon d'amuser le lecteur, et son livre n'eut pas pour but de discréditer les romans de chevalerie, qui firent, longtemps après lui les délices de la jeunesse. Loin de critiquer l'engouement du public pour ces romans, Rabelais « n'a pas dédaigné de l'exploiter au profit de son propre livre ».

M. Plattard a recherché encore ce que Rabelais a emprunté aux

Grandes Chroniques, mais surtout ce qu'il y a ajouté d'imaginations et d'observations personnelles. Ses romans nous laissent une image de la société contemporaine; il importait donc d'étudier le milieu, les divers milieux dans lesquels vécut Rabelais, de spécifier son degré de culture, l'influence qu'exerça l'humanisme sur son cerveau, et « les contributions qu'ont apportées à son roman son expérience et sa culture de moine, de clerc, d'humaniste, de juriste et de médecin ». C'est le sujet des divers chapitres de cet ouvrage, dont il résulte que la réalité intéressa davantage Rabelais que les idées générales. Tout le travail de la critique rabelaisienne depuis dix ans, conclut M. Plattard, aboutit aux mêmes constatations : « la découverte d'éléments réels, même dans les fantaisies les plus extravagantes. » Et c'est la raison de l'éternelle vitalité de l'œuvre de Rabelais, dont les racines sont profondément plantées dans la réalité.

§

Voici, éditée en une plaquette de luxe, d'un goût excellent, et tirée à un petit nombre d'exemplaires : **Une Lettre inédite de La Fontaine**, du 26 octobre 1693. Cette plaquette, lit-on en tête du volume, « a été imprimée aux frais et par les soins de la Société des Bibliophiles lyonnais, à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de sa fondation». Cette société a déjà publié, entre autres ouvrages curieux : *Histoire du Beaujolais*. Manuscrits inédits des XVIIe et XVIIIe siècles : *Mémoires de Louvet*, ornés des portraits de Louvet et de Mlle de Montpensier, souveraine de Dombes. — *Le Livre des juges; les cinq textes de la version française faite au XIIe siècle pour les chevaliers du Temple*, publiés d'après les manuscrits par le marquis d'Albon, etc., etc.

M. H. de Terrebasse nous dit ici l'historique de cette lettre de La Fontaine adressée à Maucroix : cette pièce, conservée dans la bibliothèque du château de Terrebasse, et acquise, vers 1840, par A. de Terrebasse, était comprise dans un lot comportant une correspondance de Brossette avec le président Bouhier, La Monnoie, Huet, l'abbé d'Olivet, etc. L'éditeur, après avoir étudié les pérégrinations probables de cette pièce, conclut que cette lettre, écrite de Paris, par La Fontaine, à Fr. de Maucroix, « semble avoir été victime d'une fuite ou, tout au moins, d'un enlisement dans les cartons du traducteur d'Astérius ». Maucroix, dans ses œuvres posthumes, cite des passages de cettre lettre, mais en les amalgamant à des fragments d'une autre lettre postérieure à celle-ci. La publication de cette épître du fabuliste mettra d'accord, au sujet des dates, les divers éditeurs des œuvres de La Fontaine.

Suit la reproduction autographique, en phototypie, de ces six pages du fabuliste et le texte imprimé qui en facilite la lecture.

La Fontaine, au moment où il écrivit cette lettre, s'était converti, à la suite d'une grave maladie, et, après avoir fait une réparation publique en présence d'une délégation de l'Académie, s'était engagé « à n'employer le talent de la poésie qu'à la composition d'ouvrages de piété ». Il écrit donc à Maucroix : « Je t'envoye dies iræ, dies illa, ne perds pas cette copie, elle est un peu raturée, mais tu la déchiffreras bien. » Il ajoute : « Mais n'aurais-tu point, parmi tes papiers, une copie de la prose Lauda, Sion, Salvatorem, car tu m'as autrefois donné tes avis sur cet ouvrage que je ne retrouve point... » lignes qui semblent indiquer une paraphrase comprise dans la collection égarée des hymnes traduites par La Fontaine. Il continue : « Je t'envoyray aussi toutes mes hymnes quand je les auray mises un peu plus au net, tu les compareras à celles de Messieurs de Port-Royal, qui sont dans les heures imprimées, sous le nom de M. du Mont... »

Hier, écrit encore La Fontaine, un des aumosniers de Monsieur l'Archevesque de Reims me rencontra ; c'est un blond, homme de musique et qui a ce me semble la voix fort belle, il me dit que tu te plaignois de ma paresse, je pense pourtant t'avoir écrit depuis le voyage de Chasteau-Thierry ; il me dit aussi que tu te portes à merveille, j'en suis ravi, j'espère que nous attraperons tous deux les quatre-vingts ans. J'avais peur que ce ne fust à moy de répondre à monsieur du Bois, nostre nouvel Académicien, et cela m'eust embarrassé, car il eust fallu le louer sur ses ouvrages, je ne les tiens pas si bons qu'on s'imagine que je le dois. Cet homme est froid et n'a pas la vivacité qui est dans tes écrits. C'est pour cela que je t'exhorte à traduire les Offices de Cicéron. Le mal est que je trouve peu de gens de fort bon goust, je n'en trouve presque point ; monsieur et madame Dacier sont de mon sentiment sur les qualités du style de monsieur du Bois. Quand un homme a une fois la vogue en ce pays-cy, tout le monde court à l'appuy de la boule, et les gens comme nous ne sont nullement écoutez. Je m'en console à merveille. Propria virtute me involvo. Suum cuique decus posteritas rependet. C'est une inscription que le vieux Mansart a fait mettre à Maison ; je crois cela de Tacite, l'involvo est d'Horace. M. Colbert estoit homme de si bon goust qu'il luy préféra le Vau. Je crois qu'il y avoit aussi en cela du mesnage. J'ay veu M. Le Brun et un nommé Getart, architecte, estimer si peu ce Le Vau là qu'ils le censuroient en tout. M. Chanut avoit conseillé M. Foucquet de l'employer, parce qu'il servoit gratuitement M. Chanut, voilà comment le Roy et les grands seigneurs sont servis. Prends tes lunettes pour lire ces dernières lignes.

Je ne puis donner ici qu'un fragment de cette lettre : on la retrouvera un jour, en entier, dans une prochaine édition des œuvres de La Fontaine.

§

Figures et Aspects de Paris, par François Maury. Figures : petits portraits de philosophes, d'écrivains et d'historiens, que M. Maury juge à sa manière, qui n'est pas tout à fait la mienne. Des

poètes comme M. Jean Aicard sont pour lui de très grands poètes, qui ne sont pour moi que de tout petits poètes ; cependant on est heureux de rencontrer Heredia et Léon Dierx dans sa galerie. Des philosophes qu'il félicite de renouveler enfin « les antiques thèses spiritualistes » ne me sont pas aussi sympathiques qu'à lui : cependant, M. Maury reconnaît à M. Ribot le droit de ne s'aventurer jamais dans la métaphysique, qui est, pour le philosophe, du domaine de l'inconnaissable. A ces jugements de M. Maury, je préfère les pages ironiques qu'il a consacrées au démontage de cette idée : le succès littéraire, dû à toutes sortes de causes, sauf au mérite de l'écrivain. Mais comment le public honnête pourrait-il se faire une opinion sur les livres et les auteurs nouveaux, comment découvrir, dans l'amas des productions nouvelles, les ouvrages d'élection, à quel jugement se fier : la critique est contradictoire. D'ailleurs, conclut M. Maury : la carrière littéraire est médiocre, le succès qu'elle promet non moins médiocre : « Décidément que sert d'écrire? »

§

Ce livre : l'**Athena mélancolique**, de M. Pierre Sormiou, vaut mieux que son titre énigmatique. Il est dédié aux artistes honnêtes et désintéressés qui ont, en outre de diverses autres qualités, le souci de la perfection. Voici la liste de ces élus : Rodin, Degas, Henri de Régnier, et, parmi les « auteurs inconnus », Paul Claudel et Luc Durtain. M. Sormiou est sévère, et même, au cours de son ouvrage, il restreindra encore cette liste d'artistes qui respectent leur art, jusqu'à n'y conserver que Rodin. Et croyez bien qu'il lui en coûte de ne pas citer Henri de Régnier...

L'Athena mélancolique est le livre d'un homme, jeune encore et même très jeune, blessé par la vie, selon les meilleures méthodes, et qui eut jadis, sans doute, « l'illusion d'être compris par quelque femme ». Voici des pages sur l'isolement, le regret des joies abolies, la solitude volontaire, qui sont très bien. M. Sormiou analyse aussi très lucidement toutes les manifestations de l'égoïsme humain, sans révolte, mais non sans amertume. Mais cet essai dépasse l'expérience personnelle de l'auteur et s'élève à une généralisation psychologique qui est belle et d'un style très digne, sans ironie ni sourire.

M. Sormiou réfute avec hardiesse la théorie de Spinoza, qui veut que la tristesse soit un signe d'infériorité : elle est un signe de profondeur de la sensibilité. La plupart des hommes « méprisent les pensées tristes pour l'unique raison qu'ils n'ont pas la vigueur de les concevoir, ni la force de les supporter ». Et, au fait, est-ce vraiment un signe de force de ne pas s'attacher aux êtres avec ténacité, et de ne pas sentir le regret? Certes, il est nécessaire de savoir dominer sa sensibilité, mais comment transmuer en joie, en volupté, ce

qui vous ôte toute joie et toute volupté? La joie orgueilleuse d'avoir vaincu une peine n'est qu'une satisfaction d'amour-propre.

Thèse curieuse encore sur l'inutilité de l'action sur la pensée triste : un travail « peut exciter en nous le plus vif intérêt sans absorber notre attention totale », et les travaux intellectuels, en particulier, dirigent notre attention sur des sujets troublants, et nous font réfléchir sur nous-mêmes : ils nous obligent à nous analyser et ne nous éloignent pas de nous-mêmes. Mais les théories de M. Sormiou ne veulent pas être pessimistes : il a voulu prouver seulement que la pensée, reflet de la vie, implique la tristesse, comme la joie. Le développement de cette dernière maxime : la pensée implique le bonheur, fera le sujet d'une prochaine étude.... peut-être, car M. Sormiou nous menace de réintégrer le silence.

Memento. — *Paroles livrées au vent qui passe*, par Blanche Sari-Flégier (1 vol. in-18, 3 fr. 50, Gustave Ficker) avec notes biographiques sur l'auteur par Pablo Talmer. Mme Sari-Flégier, qui fut un enfant précoce, a écrit des vers émus, mais d'une forme très peu originale : ses œuvres prêchent le spiritisme et la théosophie. — *Fragments, Songes et Frissons*, par E. Combaz (1 vol. in-18, Daragon). Je copie ce fragment de la « prière d'insérer » : « Nous recommandons à nos lecteurs, friands d'une saine littérature et de pensées bien françaises, le tout écrit en un style ronflant et pur, le gentil recueil de E. Combaz. Comme le titre l'indique, c'est un recueil de frissons éclos de partout. » — *Au seuil du Rêve*, par Maurice Halloche. Etudes sur des peintres : Chéret, Grasset, Willette, Helleu, Léandre; sur des poètes, A. Silvestre, Paul Harel. Pages sincères et souvent émues. — *Ce que doit la France à l'Italie dans la Littérature*, par Umberto Maspes (Paris, 1909). Petit catalogue bien fait des divers auteurs italiens qui ont inspiré des écrivains français. M. Maspes nous promet, en compensation, un autre essai : « Ce que la littérature italienne a reçu de la littérature française. » — *Léon Dierx*, conférence faite par François Zakanec, au Cercle Français des étudiants de l'Université tchèque de Prague. Excellente étude, admirative de l'œuvre de Léon Dierx, que M. Zakanec a su analyser et situer dans notre littérature. Il voit en lui un précurseur du symbolisme.

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Emile Magne : *Madame de Châtillon* (*Isabelle-Angélique de Montmorency*); « Mercure de France, » 3 fr. 50. — Jean de Jaurgain : *Troisvilles, D'Artagnan et les Trois Mousquetaires*; A. Champion, 5 fr. — Dr Ph. Maréchal : *Une cause célèbre au XVIIe siècle*; H. Champion, ill., s. p.

Madame de Châtillon, par Emile Magne. — Parmi les héroïnes de la Fronde, Mme de Châtillon n'avait pas, malgré le rôle actif qui fut le sien, et bien qu'on ait d'ailleurs fort parlé d'elle dans les Mémoires du temps et dans diverses œuvres historiques modernes,

inspiré d'ouvrage aussi important que l'avaient fait, par exemple, Mme de Longueville et Mme de Chevreuse. D'ouvrages expressément écrits sur la célèbre Frondeuse, il n'y en avait guère, avant celui de M. Emile Magne, que deux, dont le plus récent, assez oublié, parut en 1878 (1). On peut donc dire que le sujet traité par M. Magne était neuf. Et neuf aussi, pour M. Magne, en un autre sens. Cet historien qui, dans la première moitié du XVIIe siècle, s'était jusqu'ici surtout occupé, dans ses livres sur Scarron, Mme de Villedieu, Mme de la Suze, Boisrobert, de l'histoire des mœurs (pour user d'une appellation un peu générale), aborde cette fois l'histoire politique. Nous verrons plus loin comment, selon nous, il s'est acquitté de cette nouvelle tâche.

Par son mariage, vers l'âge de 18 ans, avec Gaspard de Coligny, duc de Châtillon, Isabelle-Angélique de Montmorency devint la belle-sœur de cette Mme de la Suze, qui naguère trouva aussi en M. Magne son biographe; et il nous a dit alors l'édifiante émulation qu'avait suscitée, chez cette dernière, la conduite fort libre de sa parente devenue veuve. Libres, en effet, furent la plupart des faits et gestes de cette belle Frondeuse. Elevée à l'écart, au château de Pécy-sur-Oise, avec sa sœur aînée, qui devint Mme de Valençay, et un jeune frère bossu (le futur Maréchal de Luxembourg), après la mort tragique de son père, ce François de Montmorency, comte de Bouteville, qui fut décapité pour avoir contrevenu aux édits sur les duels, — Isabelle de Montmorency fit ses débuts mondains dans le fameux hôtel de Condé, fastueux, galant et plein d'intrigues, dont elle devait toujours garder l'influence. C'est là qu'elle connut le beau Gaspard IV de Coligny, qui l'épousa moyennant un enlèvement, à vrai dire nécessité par la résistance des deux familles ; union qui n'eut pas la suite qu'eussent pu faire augurer ces débuts passionnés. La faute paraît en avoir été à Gaspard, qui, fort occupé à l'armée, oublia sa femme, laquelle semble avoir toutefois, d'une âme encore relativement vertueuse, supporté les affronts, dont elle devait, d'ailleurs, amplement se venger, après la mort prématurée du duc au combat de Charenton.

Mais ce veuvage fut occupé moins encore par la galanterie, quoiqu'il l'ait été beaucoup de la sorte, entre autres, par la liaison de Mme de Châtillon avec le duc de Nemours, liaison seulement ébauchée du vivant du mari, — que par l'intrigue. La jeune et belle veuve se jeta dans la Fronde, où elle eut constamment « le plaisir pour guide et l'intérêt pour but ». Son biographe, — qui, contrairement à trop de biographes, n'est pas enclin à trouver nécessaire-

(1) *Isabelle-Angélique de Montmorency, duchesse de Châtillon*, par B. Filleu (Paris, Didot, 1878). Cité par M. P. Fromageot dans un travail de la *Revue des Etudes historiques* (juillet-août 1910) sur Isabelle de Montmorency.

ment toutes les vertus à ses personnages (il n'a pas besoin de cela pour s'intéresser à eux) uniquement parce qu'il s'occupe d'eux, — montre, en Mme de Châtillon, à côté de la femme galante, une raisonneuse et une cupide. La Fronde l'aida beaucoup à faire sa propre fortune. Son principal exploit, sous ce rapport, fut le testament qu'elle extorqua (c'est, du moins, l'opinion de M. Magne) à la Princesse de Condé (mère du grand Condé), sa bienfaitrice dès les jours de l'hôtel de Condé, qu'elle sut chambrer en son château de Châtillon-sur-Loing, lorsque, les princes étant à Vincennes et le séjour de Chantilly étant interdit par Mazarin, la princesse douairière dut accepter l'hospitalité intéressée de sa protégée, qui, durant tout ce laps, donna ses soins beaucoup plus à l'auguste testatrice qu'à la cause de la Fronde. Si nous exagérons ici l'égoïsme de Mme de Châtillon, c'est que nous avons mal lu M. Magne. Mais nous ne le pensons pas. Peut-être lui-même a-t-il accepté trop facilement les témoignages malveillants des contemporains (1)? On peut dire, d'ailleurs, que Mme de Châtillon ne rappelle que de loin, pour le désintéressement, Mme de Longueville, sa rivale ; et l'on sent bien, dans les écrits du temps, que c'est à celle-ci que va la sympathie.

Quoi qu'il en soit, le rôle de Mme de Châtillon resta jusqu'au bout très actif. Elle est un des meilleurs types de Frondeuse. Elle est, par excellence, la politicienne, belle, avide d'éclat, de pouvoir. Elle exerce une grande influence sur Condé, — influence néfaste. Les négociations qu'elle mène entre le prince rebelle et la Cour ne tournent qu'à l'avantage d'elle-même, qui s'y ménage une apothéose et apprend à ses ennemis mêmes à sentir le charme de son audace heureuse. Un moment elle est la reine de la Fronde. Son geste y est décisif. Au fameux combat du faubourg Saint-Antoine, entre Turenne et Condé, c'est sur son initiative que Condé se présente devant Mademoiselle de Montpensier, qui fait tirer sur les troupes royales le canon de la Bastille, et sauve ainsi les débris de l'armée des Frondeurs. Après la mort du duc de Nemours, son amant de cœur, « elle n'est plus qu'une coquette, et sa beauté sert aux réussites de ses entreprises politiques et financières ». Elle essaye de se faire épouser par Charles II, roi in partibus d'Angleterre. Elle garde des intelligences avec Condé, passé aux Espagnols après sa défaite du faubourg Saint-Antoine. Retirée un moment à la campagne, elle complote l'assassinat de Mazarin, qui ne lui en veut pas, qui subit

(1) On dirait que M. Magne n'est pas trop arrivé à se fixer lui-même sur cette question. Une note de la page 86 montre qu'il partage, à l'occasion, la façon de voir malveillante exprimée dans beaucoup d'écrits du temps : il préfère nettement, par exemple, Bussy-Rabutin et ses libelles de l'*Histoire amoureuse des Gaules* à l'apologiste de l'*Histoire véritable de la Duchesse de Châtillon* (Cologne, 1699). Mais là-dessus, page 214, une autre note déclare « souvent gratuites » les méchancetés de l'*Histoire amoureuse des Gaules*.

sa séduction (et pourtant l'affaire fut sérieuse, d'après ce qu'en dit M. Magne), tout en envoyant à l'échafaud les comparses. Finalement elle va trouver en Picardie le maréchal d'Hocquincourt, qui y commande pour le Roi, et, l'ajoutant à la liste de ses amants, le détermine à trahir au profit de Condé.

Après la Fronde, la duchesse de Châtillon devint duchesse de Mecklembourg, état où elle continua de faire, comme dit Saint-Simon, « beaucoup de bruit dans le monde ». Cet avatar, par lequel la Frondeuse enfin rangée fut désormais princesse souveraine en Allemagne, n'alla pas sans difficulté; et le double récit des efforts et intrigues nécessités, d'une part, pour l'obtention de la sanction royale, et, d'autre part, pour faire figurer le Mecklembourg, — malgré la bizarrerie de Christian-Louis, le plus falot des princes allemands, — en place honorable parmi les alliances de Louis XIV, est un curieux chapitre de l'histoire diplomatique du grand règne. Il y aurait même eu plus d'instruction à retirer de ces dernières pages et des suivantes, en ce qui concerne la politique de Louis XIV avec l'Allemagne à l'époque de la guerre de Hollande, de la coalition qui s'ensuivit et du Traité de Nimègue, si l'exposé des relations du monarque avec le duc et surtout la duchesse de Mecklembourg avait été rattaché çà et là à quelques aperçus généraux, si brefs eussent-ils été. Néanmoins, à travers les détails piquants de la chronique particulière, — Mme de Mecklembourg a gardé de la fringante frondeuse d'hier certain désordre des sentiments ; elle trompe le pauvre Christian-Louis, qui ne l'a pas volé, avec un jeune gentilhomme de la chambre ; elle se brouille avec son époux ; est renvoyée à Paris ; y est raccommodée avec le fantasque Mecklembourgeois, qui, badaud en tout, apparaît un peu comme le badaud de son propre ménage ; repart en Allemagne, non sans avoir su persuader Louis XIV de ses aptitudes diplomatiques et se faire donner carte blanche quant à leur emploi, — M. Magne, en érudit patient, a pu faire l'histoire de cette influence efficace dont disposa, en la très dévouée, très française et toujours très séduisante duchesse, au centre même de l'obscure et assez épineuse broussaille héraldique des innombrables princes et principicules d'Allemagne, la politique du grand roi. Cette politique dut notamment à la diplomatie de Mme de Mecklembourg la neutralité des princes de la maison de Brunswick ; service non médiocre, grâce auquel cette puissante Maison souveraine resta détachée des Impériaux durant les négociations de la paix de Nimègue. Il était ainsi réservé à l'ancienne Frondeuse d'être l'un des agents de cette paix, et ce fut là assurément une fort belle seconde carrière, si la première, tout en étant aussi brillante, fut beaucoup moins édifiante.

Ce nouvel ouvrage de M. Emile Magne, en tous points semblable aux précédents pour les qualités montrées et les procédés employés

— impressionnisme fondé sur une documentation laborieuse, — diffère d'eux cependant en ceci qu'il est un ouvrage d'histoire politique. Sous ce dernier rapport, la critique, semble-t-il, pourrait trouver quelque prise. Nous ne savons, en effet, si l'emploi exclusif du procédé impressionniste, qui *détache*, à chaque instant, le tableau, le portrait, la scène curieuse, le trait de mœurs, de caractère, et qui développe surtout ce que nous appellerons l'intérêt de chronique, garde ici une convenance parfaite. Nous lui ferons, en tout cas, ce reproche général : trop exclusivement employé (comme ici), ce procédé nuit à la clarté d'ensemble, à la clarté en étendue, dirons-nous, qui est une des conditions indispensables de l'histoire politique. Je vois Mme de Châtillon, ses débuts mondains à l'hôtel de Condé, les influences profondes qu'elle en reçut, sa rivalité avec Mme de Longueville, son rôle auprès du grand Condé (et encore ceci même, en traits brisés), etc., etc. : je ne vois pas la Fronde. C'est beaucoup, sans doute, que je voie les premières choses ; oui, mais quand un critique qui, par métier, sait par cœur l'histoire de la Fronde, est cependant contraint, comme ici, à un fréquent effort de mémoire pour retrouver, sous la discontinuité incessante du morceau détaché, le tracé et le sens général des événements, c'est que l'auteur a tout de même un peu trop supposé déjà connus et jugés ces événements. De même pour la deuxième partie du livre, la plus curieuse cependant sous le rapport de l'érudition. Je vois Mme de Mecklembourg, ex-frondeuse rangée qui a trouvé enfin dans la diplomatie régulière l'emploi patenté de son aptitude pour l'intrigue ; je vois aussi les petites cours allemandes (et comme je les vois bien, celles-ci ! car il y a ici des pages absolument remarquables) : je ne vois pas, je n'entrevois même pas l'Europe du Traité de Nimègue. J'ai déjà dit que cet ouvrage d'histoire politique manquait d'aperçus généraux, si brefs fussent-ils (1). Nous n'avons garde de donner des conseils à M. Magne : mais si nous étions à sa place, si nous avions ses moyens, nous savons bien ce que nous ferions : nous poursuivrions la combinaison des aperçus généraux (l'histoire politique en vit parce qu'ils sont des résumés de faits) avec cette jolie façon, familière à M. Magne, de dessiner les spécialités d'un temps. Que M. Magne, tout en la gardant soigneusement parmi ses qualités, porte un peu ses yeux au delà de l'expression curieuse. Sans se départir de son talent propre, il achèvera ainsi d'entrer dans la grande histoire. Son regard aura non pas plus d'acuité, mais plus de portée. Voilà notre critique à propos du premier livre d'histoire proprement dite donné par

(1) Il y en a un, mais dans l'ordre des mœurs, sur les familles au XVIIe siècle (page 72). J'en ai vainement cherché sur la Fronde (des qualificatifs ne sont pas des aperçus) et sur la politique de Louis XIV à l'époque de la guerre de Hollande et du traité de Nimègue.

M. Magne. Tout de même, il y a bien des qualités, et des plus précieuses, chez cet écrivain d'histoire. La *Revue des Etudes historiques* publie en ce moment un autre travail sur Mme de Châtillon. M. Emile Magne n'a pas à craindre la comparaison. Ses œuvres commandent l'attention ; c'est notre conviction : la preuve en est dans les longs comptes-rendus que nous leur consacrons toujours.

§

Grâce à une documentation abondante sur les hobereaux du Béarn, M. Jean de Jaurgain a pu opérer l'identification la plus complète des héros du célèbre roman d'Alexandre Dumas, **Troisvilles, D'Artagnan et les Trois Mousquetaires**. Troisvilles, le capitaine de la compagnie des Mousquetaires du Roi sous Louis XIII, parvenu fameux en son temps, dont la position était « le point de mire » de tous les cadets de Gascogne, ces « arrivistes » alors aussi insupportables que ceux d'à présent, mais de tout autre allure, Troisvilles, blasonné sur toutes les coutures par le bon Dumas, était simplement fils d'un honorable bourgeois et marchand d'Oloron. Charles de Batz, de même, qui est l'illustre d'Artagnan, « descendait d'une modeste famille bourgeoise enrichie par le commerce et agrégée à la noblesse dans la deuxième moitié du XVIe siècle ». Aramis fut, dans la réalité, « Henry d'Aramitz, écuyer, abbé laïque d'Aramitz, en la vallée de Baretons, sénéchaussée d'Oloron, et appartenait à l'ancienne noblesse militaire de Béarn ». Armand de Sillègue d'Athos, créé comte de la Fère par le bon plaisir de Dumas, descendait également de hobereaux béarnais. Il tenait son nom du tout petit village d'Athos, « situé aux portes de Sauveterre de Béarn ». Enfin « Porthos était de Pau et s'appelait, de son vrai nom, Isaac de Portau ».

Tout ainsi que les origines réelles des délicieux guignols du père Dumas, M. de Jaurgain a reconstitué leur véritable carrière militaire en des biographies plus ou moins longues, bourrées de documents extrêmements précis. Au surplus il résulte de cette lecture que Dumas n'a pas brodé autant qu'on pourrait croire.

Divers renseignements sur les Compagnies de Mousquetaires, deux appendices donnant, l'un la liste des capitaines de chacune des Compagnies de Mousquetaires, l'autre les noms de gentilshommes basques et béarnais qui y servirent de 1624 à 1776 complètent ces curieuses biographies.

Achevons cette revue de certains des ouvrages récents sur le XVIIe siècle en mentionnant le livre de M. Ph. Maréchal, **Une Cause célèbre au XVIIe siècle**. Ce livre évoque deux singulières figures de ce temps, le duc Charles IV de Lorraine, ce condottiere « pillard et paillard », fort triste sire, et Béatrix de Cusance,

dont on comprend, à vrai dire, en voyant son admirable portrait par Van Dyck, qu'elle ait affolé le duc. Elle en profita pour essayer de mettre sur sa tête la couronne de Lorraine, et, afin d'y mieux parvenir, elle attribua au Duc un fils posthume de son premier mari, le prince de Cantecroy-Granvelle, descendant du célèbre ministre de Charles-Quint. Charles se laissa convaincre de cette paternité et épousa, secrètement, la jolie veuve, bien que déjà marié lui-même. « Bigamie, enlèvement et substitution d'enfant, tout cela provoqua dans l'Europe entière un scandale d'autant plus retentissant que les papes, les rois et les empereurs intervinrent dans l'affaire. » Le pape refusa de sanctionner le mariage secret. Tout cela mêlé d'intérêts pécuniaires et autres qui eurent dans le procès une place, à vrai dire, beaucoup plus large que l'amour. Cette cause célèbre fut un des grands scandales du XVIIe siècle ; elle demeure une des pages les moins flatteuses — mais les plus curieuses — de l'histoire de la maison de Lorraine. L'ouvrage, édité luxueusement, avec de riches illustrations, donne une précieuse collection de lettres écrites par Charles IV à Béatrix de Cusance, et, en appendice, une série de pièces justificatives.

EDMOND BARTHÈLEMY.

QUESTIONS COLONIALES

A. Messimy : *Notre œuvre coloniale*, **Emile Larose, Paris, 1910.**

M. A. Messimy, député de la Seine, rapporteur du budget du ministère des colonies en 1909 et 1910, vient de faire paraître une importante étude intitulée **Notre œuvre coloniale**. Les documents et les faits contenus dans cette étude ne constituent pas, à vrai dire, une œuvre absolument inédite pour quiconque suit d'un peu près ce qui s'écrit en matière coloniale. Les uns et les autres, en effet, figuraient déjà, en grande partie, dans les deux rapports de M. Messimy sur le budget des colonies en 1909 et en 1910, rapports dont ici même j'ai rendu compte lors de leur parution (1). Leur auteur n'a pas eu tort cependant d'extraire de ces rapports parlementaires, ouvrages spéciaux, un peu rébarbatifs d'aspect, et à publicité fort restreinte, les chapitres qui pouvaient intéresser le plus le grand public.

M. Messimy dit quelque part dans son livre qu'il faut faire à notre pays « une conscience coloniale ». Il a évidemment l'intention par ses travaux de contribuer à l'installation et à l'enseignement de cette conscience coloniale. A son avis,

Lorsqu'il sera possible de juger les événements avec le recul de l'his-

(1) *Mercure de France*, n°s 277 et 305.

toire, il apparaîtra certainement que le plus grand fait social du siècle dernier fut l'expansion coloniale... le XIXe siècle demeurera dans la mémoire des peuples celui où, grâce à l'expansion coloniale, l'histoire de la civilisation s'est confondue avec l'histoire de l'humanité.

Dans cette grande œuvre, la France a eu la part qui convenait à ses raditions et à son génie : non la plus avantageuse, peut-être, mais assurément la plus belle, parce que la plus considérable et la plus difficile, celle qui devait exiger la plus sûre intelligence du but et comporter les plus grands devoirs.

Le rôle de la France, dans le mouvement d'expansion coloniale contemporain, M. Messimy le caractérise ainsi :

La mission qui incombe à notre pays dans cette action d'ensemble est particulièrement digne de toute son attention et de tout son esprit. Le domaine sur lequel s'étend son influence est immense ; il comprend les territoires les plus difficilement accessibles et les plus ingrats ; il est habité par des peuples très divers au nombre desquels figurent les races les plus proches de la nôtre et celles qui en sont les plus éloignées. De ces solitudes il faut faire des pays, de ces agglomérations disparates de demi-civilisés ou de barbares, il faut faire des nations ; il faut organiser des états nouveaux, leur donner des traditions, des mœurs, une organisation politique et sociale et y créer la vie, la richesse, l'activité économique, y susciter le vouloir et la pensée : œuvre prodigieuse qui exige de la part du peuple colonisateur la puissance matérielle et la puissance morale, la force des armes, les ressources financières, la haute conscience des devoirs d'humanité, l'énergie et la souplesse, l'intelligence expérimentale alliée à la méthode.

Notre mission coloniale contemporaine ainsi définie n'est d'ailleurs pas une vaine entreprise d'expansion comme l'histoire en a enregistré à d'autres époques ; c'est une des conditions vitales de développement de la pensée et de l'activité françaises agissant sur l'évolution politique et sociale des temps futurs :

Ce que vaut notre conception de la liberté dirigée par la raison, ce n'est pas dans la limite étroite de nos frontières européennes que nous l'apprendrons ; c'est sur le vaste champ d'expériences de nos colonies que nous en ferons l'épreuve. Tandis que le monde s'organise de toutes parts, que des puissances nouvelles se créent, nous ne continuerons à faire figure que si notre esprit vivifie l'empire, dont nous avons tracé à grands traits les larges divisions, en proportion avec celles de l'Univers de demain. C'est là que sont les conditions de notre prospérité, de notre force, de notre sécurité même. Et comment espérerions-nous faire pénétrer dans la conscience de l'humanité nos aspirations vers la justice sociale, notre conception même de la vérité et de la beauté, si nous nous révélions incapables de les faire prévaloir dans l'éducation des peuples directement soumis à notre discipline ? C'est parce que la colonisation pose ces graves problèmes qu'elle est si importante et que nous devons lui consacrer une attention sérieuse et enthousiaste.

La France, en dépit de difficultés sans nombre, est aujourd'hui devenue une puissance coloniale ayant déjà fait *œuvre coloniale*. Que vaut cette œuvre ?

C'est à cette question que M. Messimy s'efforce de répondre en examinant, à la lumière du fait et des documents les plus précis, l'état présent de toutes les grandes questions qui sollicitent aujourd'hui l'attention sur tous les points de notre empire d'outre-mer. Notre action est minutieusement étudiée dans chaque colonie et les conclusions de M. Messimy ne sont pas uniformément optimistes, loin de là. Des critiques, très vives parfois, sont formulées. L'auteur dévoile, sans phrases, les fautes commises, estimant avec raison qu'on doit les dénoncer sans hésitation, parce que la peur de la vérité est toujours plus désastreuse que l'erreur même.

Sans doute, certains tableaux, comme celui que trace M. Messimy de la situation politique de l'Indochine, sont peut-être un peu noirs. Notre position en Extrême-Orient, quoique assez compromise, n'est point aussi menacée — du moins si notre action s'améliore, — qu'on veut bien la dépeindre. On sent, d'ailleurs, dans ces chapitres vivants et pleins d'intérêt, que le pessimisme de l'auteur est surtout un pessimisme de polémiste qui a la volonté d'agir sur les pouvoirs publics pour leur dénoncer le péril qui n'est peut-être que le péril de demain et pour les amener à réagir contre les fâcheux entraînements qu'il stigmatise et condamne sans merci.

Pour l'ensemble, notre œuvre coloniale apparaît d'ailleurs singulièrement belle déjà et féconde en heureux résultats. Pour s'en convaincre, il suffit de jeter les yeux sur la curieuse série de tableaux et de graphiques que M. Messimy a placés sous les yeux du lecteur et qui permettent de suivre pas à pas, pour ainsi dire, et depuis vingt-cinq ans, la croissance ininterrompue et progressive de notre empire colonial. Superficie, population, commerce, navigation, industrie minière, exploitation de l'or, recettes et dépenses des budgets locaux, budget du ministère des Colonies, emprunts, M. Messimy a fait porter son enquête sur tous ces points, et le résultat de ses recherches permet de suggestifs et très remarquables rapprochements.

Si l'auteur s'attache, — et il a raison de le faire, — à mettre en valeur les progrès énormes de notre expansion coloniale depuis vingt-cinq ans, tout ne lui semble pas parfait cependant dans ce processus. Par exemple, le commerce colonial, au cours des trente dernières années, s'est accru de plus d'un milliard : de 826.985.000 francs en 1877, il est passé, en 1907, à 2.095.773.000 francs (Algérie et Tunisie comprises). Pendant le même temps, le commerce total de la France a augmenté de deux milliards environ. Le commerce particulier des colonies avec la métropole représentant plus de la moitié de l'ensemble de leurs échanges, on doit en conclure que plus d'un

cinquième de l'accroissement de notre propre mouvement commercial est dû à ces pays nés d'hier à la vie économique. On doit, sans doute, se féliciter du résultat obtenu. Mais M. Messimy, dont l'esprit ne se laisse pas aisément éblouir par la magie des chiffres et des statistiques, estime que ce résultat eût pu être encore bien supérieur si la métropole avait doté les colonies d'un régime douanier moins étroit et mieux adapté aux besoins économiques de nos diverses possessions.

J'admets volontiers, dit M. Messimy, que, dans la fixation du régime spécial à chaque grand groupe de colonies, la préoccupation de l'intérêt métropolitain doit être prépondérante, encore faut-il être certain de bien comprendre cet intérêt. Or, il n'est assurément pas désirable que nos colonies soient pauvres. A quoi servirait-il de nous réserver une clientèle dont les facultés d'achat ne se développeraient pas ? Quel intérêt y a-t-il à demeurer fournisseur unique si l'on vend moins qu'on ne vendrait si le monopole n'existait pas ? Ce n'est pas par désintéressement humanitaire, c'est par un égoïsme avisé que nous devons désirer, avant tout, que nos colonies soient prospères. Or, elles ne le seront que si nous avons le souci de leurs intérêts propres, qui sont toujours, au fond, d'accord avec les nôtres quand bien même ils paraissent contraires à première vue.

N'oublions pas que les échanges économiques ne sont qu'un cas particulier du grand fait social qui est l'échange de services où chacun des deux associés trouve avantage, l'un, immédiatement, l'autre, le plus souvent, à plus longue échéance. Entre la métropole et les colonies, c'est un échange de services qui doit être le lien essentiel ; c'est parce que nous avons aidé un pays à sortir de sa torpeur, que nous lui avons donné la paix, l'ordre et la civilisation, que nous avons avancé ses premiers capitaux. Son développement ultérieur sera nécessairement utile à notre influence, à notre prospérité. Les mille liens qu'on ne voit pas, liens d'individu à individu, sont infiniment plus importants que le lien brutal et grossier d'un pacte qui asservit économiquement un pays au profit d'un autre. En établissant les tarifs douaniers de nos colonies, évitons donc ce qui pourrait gêner leur développement, sachons, comme en matière politique, avoir le libéralisme, qui est la suprême habileté.

M. Messimy insiste sur le fait que l'œuvre matérielle, — commerciale, industrielle, économique, — que nous accomplissons aux colonies serait peu de chose si elle n'était complétée par une œuvre morale, sociale, politique. Le capital naturel, dit-il, ne peut être rendu productif que par le capital humain. Après avoir aménagé le sol, il faut éduquer la population, l'élever, l'organiser. Pour y parvenir, M. Messimy trace les principes qui lui paraissent les meilleurs à adopter. S'agit-il d'enseignement ?

Sans doute, la France rationaliste, dont le seul culte national est désormais celui du savoir, se doit à elle-même d'élever l'idéal des humanités inférieures dont elle a assumé la conduite et la protection. Mais, cet élan

généreux ne doit pas nous faire oublier les réalités. Sachons proportionner la culture aux capacités de nos élèves. Chez les uns, sachons respecter une mentalité orientale, orgueilleuse de ses traditions, rigoureusement close à tout ce qui ne tient pas compte du long passé d'un peuple d'ailleurs digne d'estime et d'amitié... : chez les autres, comme les Malgaches, sachons utiliser le plan sommaire de perfectionnement dont ils nous offrent les linéaments, afin qu'ils reportent instinctivement sur la France protectrice la reconnaissance de se sentir plus conscients et plus sûrs d'eux-mêmes. Chez les noirs d'Afrique, arrêtés au premier stade de développement humain, essayons de discerner nous-mêmes les éléments de cette culture personnelle qu'ils n'ont pas eu la spontanéité de concevoir. Efforçons-nous de pénétrer leur mentalité fruste par notre esprit plus souple ; ne leur demandons pas d'essayer à penser en blancs inférieurs ; tâchons, au contraire, de penser pour eux comme pourrait le faire une aristocratie noire, si elle existait.

M. Messimy a étudié également la question de la participation des indigènes à la conduite des affaires et à émis à cet égard des vues intéressantes.

En somme, encore qu'alourdi d'un peu de rhétorique et de psychologie facile, encore que « très théorique», l'ouvrage de M. Messimy, bien composé, bien écrit, admirablement documenté, constitue un ouvrage de premier ordre. Il est, à la fois, le résultat d'une enquête minutieuse, étayée d'un grand nombre d'observations et par là même singulièrement instructive, et aussi le meilleur programme colonial qui puisse, à l'heure actuelle, être formulé.

Il est à remarquer qu'au moment même où M. Messimy, en publiant son livre, établissait nettement sa compétence et sa qualification spéciale à s'occuper des affaires coloniales, d'obscures combinaisons de couloirs l'ont écarté de la commission du budget et l'empêchent, par conséquent, de poursuivre comme rapporteur du budget des colonies en 1911 les recherches intéressantes si bien commencées. C'est regrettable, mais c'est aussi une petite leçon pour l'homme politique qui a conservé assez de naïveté pour croire que le législateur, en modifiant les systèmes électoraux, pourra également modifier la mentalité et la tempérament des électeurs. « Habillez-les en vert, en jaune ou en rouge, ils foutront toujours le camp ! » disait, en parlant des soldats napolitains, je ne sais plus quel Bourbon spirituel. De même, quelles que soient les modalités du scrutin, il y aura toujours des gens assez peu scrupuleux et assez bons psychologues pour savoir « maquignonner » les suffrages.

CARL SIGER.

ÉSOTÉRISME ET SCIENCES PSYCHIQUES

Paul Flambart : *La Chaine des Harmonies*, in-8, Chacornac. — H. C. Agrippa : *La Philosophie occulte*, tome Ier, in-8, Chacornac. — Id. : *La Magie d'Arbatel*, traduite par le Dr Marc Haven, p. in-18, Henri Durville fils. — Sédir : *Histoire des*

Rose-Croix, in-12, Librairie du XXe siècle.— Albert de Rochetal: *La Graphologie mise à la portée de tous*, in-18, E. Flammarion. — Jules Lermina : *Magie pratique*, nouv. édit. in-18, Henri Durville fils.— *Hermès Trismégiste*, trad. complète par Louis Ménard, nouv. édit., in-18, Perrin et Cie. — Ph.Pagnat : *L'Occultisme et la Conscience moderne*, broch. in-18. Libr. Molière. — Memento.

M. Paul Flambart est un des rares occultistes qui aient fait œuvre d'innovateur.Il ne s'est pas contenté, comme font la plupart, de répéter et de ressasser les enseignements des anciens, sans y rien ajouter d'original et de fécond. Il a appliqué à l'astrologie la méthode expérimentale et il en a tiré d'heureux résultats, qu'il a exposés dans ses ouvrages, notamment dans *Etude nouvelle sur l'Hérédité*.

Dans **La Chaîne des Harmonies**, qu'il vient de publier, il n'est pas question d'astrologie. C'est un essai de figuration et d'interprétation générales des phénomènes physiques et biologiques, basé sur les propriétés mathématiques de la spirale.

« Le seul *mode de rayonnement de l'énergie transmuable* convergent vers un foyer, écrit M. Flambart, est une spirale représentant sa transposition vers les modes de plus en plus élevés, — cette *marche en spirale* étant nécessaire à la *conservation des lois d'harmonie*, sans quoi l'énergie transmuée serait à l'énergie reçue ce que le bruit est à la musique. — La spirale, avec ses rayons, figure une sorte de *clavier de résonnance théorique*, où toutes les modalités représentées par des cordes vibrantes peuvent trouver leur place ; elle donne, en outre, l'image très nette de la *chaîne illimitée des harmonies*.

« De la spirale on peut passer à la *conque*, sorte de cornet acoustique illimité, ayant comme définition générale : *un cône élastique déformé, dont l'axe serait enroulé en spirale.* On démontre que la conque est le processus normal de tout flux d'énergie transmuable à travers la matière : c'est, par conséquent, aussi le processus de l'involution et de l'évolution de *l'énergie vitale*, — celle-ci, étant envisagée comme énergie unitaire, se transmuant à travers toutes les modalités en conservant ses harmonies ».

M. Flambart montre, par de nombreux exemples, que la forme en effet de la Conque se retrouve, « plus ou moins morcelée dans tous les aspects sans exception de la *substance vivante* » et que « tout *organe de substance vivante* est composé de *fragments de conques* ». Il fait voir, en outre, que « la spirale peut servir de *courbe figurative aux lois fondamentales de la physique* », et il conclut que « la nature, dans les lois qui la régissent, *travaille en spirale ;* autrement dit, que tout être animé apparaît comme une machine plus ou moins complexe destinée à *transmuer l'énergie unitaire, en tendant à lui conserver ses lois d'harmonie*. Le travail de la nature est comme un perpétuel *essai de transposition musicale* vers les modes les plus variés et les plus élevés ».

M. Flambart rejoint peut-être ici Pythagore. Il semble d'accord, en tout cas, avec les occultistes. D'ailleurs, quoi qu'il en soit, son livre, par les nouveaux horizons qu'il ouvre, fait penser. Et c'est là l'essentiel.

§

Henri-Corneille Agrippa est un des maîtres les plus considérés de l'occultisme. Sa **Philosophie occulte** est très recherchée. La traduction française, attribuée à Levasseur et publiée à la Haye en 1727, est introuvable. Elle est cotée à des prix très élevés dans les catalogues.

M. Chacornac a eu l'heureuse idée d'en publier une nouvelle édition. Il a confié à M. F. Gaboriau le soin de revoir, corriger et compléter le travail de Levasseur. M. Gaboriau s'est servi, à cet effet, de l'édition latine de 1533, faite sous la surveillance d'Agrippa lui-même.

Le premier volume seulement est paru. Il contient les deux premiers livres de *la Philosophie occulte* et un beau portrait d'Agrippa. Les tableaux et les gravures sont soigneusement reproduits et l'exécution typographique ne laisse rien à désirer.

Il fait honneur à l'éditeur.

Dans les éditions latines des œuvres complètes d'Agrippa, *la Philosophie occulte* est suivie de quelques opuscules qu'on attribue, à tort ou à raison, à ce célèbre philosophe kabbaliste. De ce nombre est **La Magie d'Arbatel**, qui n'avait pas encore été traduite en français. Le Dr Marc Haven a comblé cette lacune. Il a ajouté à sa traduction une préface et des notes explicatives très intéressantes.

Ce petit traité de magie est excellent, mais il est malheureusement incomplet.

§

Il n'est pas d'histoire plus difficile à écrire que celle des *Rose-Croix*. Ces célèbres philosophes mystiques ont pris tant de précautions pour rester ignorés qu'on ne sait rien de précis sur leur origine et les premiers temps de leur existence. Sont-ils des continuateurs des gnostiques, des thérapeutes, des Vaudois, des Cathares, des Templiers, des Kabbalistes ou des hermétistes et philosophes arabes ? Peut-être dérivent-ils à la fois des uns et des autres ? Peut-être aussi se rattachent-ils, par quelque côté, à la tradition druidique, qui n'a dû jamais se perdre entièrement ? Quant à l'histoire de Rosenkreutz, elle n'est très probablement qu'une légende. Valentin Andréas ne paraît pas être davantage le fondateur de la société des Rose-Croix.

Au commencement du XVIIe siècle, elle se désocculte, mais pas entièrement. Elle demeurera d'ailleurs, par la suite, toujours plus ou moins enveloppée de mystère. Elle préférera rester dans la coulisse

plutôt que d'apparaître sur la scène, à la lumière du lustre et de la rampe. Son influence sur les hommes, les gouvernements et les sociétés n'en sera que plus sûre et plus profonde, mais elle ne pourra être ni prouvée ni niée.

M. Sédir a entrepris d'écrire son histoire. Son travail n'est pas définitif et il ne pouvait l'être, pour les raisons que je viens de dire. Il a du moins le mérite d'avoir, le premier en France, tenté de retracer, aussi exactement et fidèlement que possible, l'**Histoire des Rose-Croix**. Il l'a complétée par des notices biographiques et par un exposé, bien documenté, de l'initiation rosi-crucienne.

§

Ainsi que l'indique le titre, **la Graphologie mise à la portée de tous** est un ouvrage de vulgarisation. Il contient une analyse très détaillée des signes graphologiques, éclairée par 800 modèles d'écriture, une étude des résultantes ou combinaisons de signes, qui en est la contre-partie synthétique et un chapitre remarquable sur l'intelligence. Il traite en outre des influences diverses qui dénaturent l'écriture ou la modifient, de la graphologie médicale, des écritures nationales, de la manière d'analyser les écritures et de l'amélioration du caractère des enfants. L'auteur recommande à cet effet de leur faire contracter l'habitude de tracer toujours en écrivant les signes correspondants aux qualités qu'on désire leur faire acquérir. L'ouvrage est écrit dans une langue simple et claire qui en facilite la lecture.

§

L'éditeur Perrin vient de faire réimprimer la traduction **d'Hermès Trismégiste**, par Louis Ménard. On sait que cet ouvrage, qui est très recherché des occultistes, est précédé d'une importante et remarquable étude du même auteur sur *l'Origine des livres hermétiques.*

M. Jules Lermina publie également une nouvelle édition, remaniée et augmentée de chapitres nouveaux, de sa **Magie pratique**. Contrairement à ce que semble indiquer le titre, ce livre n'est pas un traité de magie, mais un exposé des théories occultistes et théosophiques sur les phénomènes psychiques et spirites, la constitution de l'homme et de l'univers et leur évolution, l'incarnation et la réincarnation, la vie *post-mortem*, le nirvana, etc. M. Lermina fut, par ce livre, l'un des initiateurs du mouvement occultiste contemporain.

L'Occultisme et la conscience moderne est un recueil d'*Opinions* de MM. Gabriel Séailles, Han Ryner, abbé J. Pacheu, M Privat, Fonsegrive, M.-E. Michelet, Edouard Schuré, Dr Foveau de Courmelles, H. Poincaré, Le Dantec, Jacques Brieu, Simon-Savigny, Jollivet-Castelot, H. Durville, Papus, etc., réunies par M. Ph.

Pagnat, qui a écrit, pour cette *Enquête*, une importante introduction sur l'occultisme dans ses rapports avec la science et la religion, son avenir et sur l'insuffisance de la métapsychique.

§

Memento. — MM. Gaston et Henri Durville viennent de fonder la *Revue du Psychisme expérimental* (30, boulevard de Strasbourg). C'est une publication mensuelle, illustrée, de 48 pages gr. in-8. Le premier n° contient des articles de Gaston Durville (*les Efflaves humains existent-ils ? — La Suggestion, son rôle dans la vie sociale. Traitement de la dipsomanie par la suggestion hypnotique*), du Dr Michaud (*l'Hypnose en thérapeutique*), de B. Bonnet (*les Radiations des métaux et Radiations induites*), de H. Durville fils (*les Trucs de la Prestidigitation dévoilés*), des documents historiques, etc.

Je dois signaler, par contre, la disparition des *Libres Etudes*. Ce périodique, édité et rédigé par M. Edmond Bailly, avait plus de valeur que maints organes qui subsistent encore. Il reproduisait des textes rares sur des sujets mystiques, religieux et philosophiques et contenait des articles originaux sur la musique ésotérique.

La Gnose (n° 10) publie des Conseils à un néophyte fort judicieux dus à la plume de F.-Ch. Barlet, une étude sur l'Archéomètre de Saint-Yves d'Alveydre, sur laquelle il y aurait quelques réserves à faire et des articles sur la Religion et les religions, les Vaudois, la Crosse et son origine, la théorie kabbalistique de la musique et le gnosticisme, signés Palingénius, Synésius, Henry, Rouxel et Mercuranus.

Les Annales théosophiques (3e trimestre) contiennent des études intéressantes de Chevrier (*Monade et Jivatma, Ego réincarnateur*, etc.), A. de Noircarme (*l'Esotérisme dans l'Enseignement chrétien*), d'Elmès (*le Matérialisme devant la raison*).

Les Annales des Sciences psychiques renferment des travaux importants du Dr Ochorowicz sur les Rayons rigides et les rayons X, de Bozzano sur des cas d'identification spirite, et du colonel Joseph Peter sur la psychométrie.

Lire, dans *l'Acacia* (nos 5-6), les articles de O. Wirth (*le Rôle de Ramsay*), de Lahy sur la morale de Jésus et de Cochius sur la Franc-Maçonnerie, son but et son caractère, — dans *la Lumière maçonnique*, ceux de O. Wirth, Quillet, etc.

JACQUES BRIEU.

LES REVUES

La Revue de Paris : l'agonie de Napoléon, surveillée et notée par Hudson Lowe. — *L'Ile sonnante* : un poème de M. Jean Bruant. — *Revue hebdomadaire* : un exemple de mauvaise foi chez un fermier, par M. E. Guillaumin. — *La Revue du mois* : M. Gustave Lanson expose une Méthode de l'Histoire littéraire. — Memento.

M. Paul Frémeaux a consulté, au *British Museum* de Londres, la « quantité considérable de papiers laissés par Hudson Lowe. Il a traduit pour la **Revue de Paris** (15 octobre) des fragments d' « un

journal inédit du gouverneur de Sainte-Hèlène sur les trente-cinq derniers jours de Napoléon ». Ce journal sera publié *in extenso*, prochainement. Son éditeur remarque :

On s'étonnera sans doute qu'il soit resté si longtemps inédit. Mais ni sa matière ni la forme dans laquelle il est écrit ne sont, à première vue, pour en encourager la publication. Des pages qui relatent les six dernières semaines de Napoléon, qui enregistrent une agonie, abondent nécessairement en circonstances médicales, et le retour de ces circonstances ne va pas sans une monotonie qu'aggravent encore, par malheur, l'indigence littéraire, la syntaxe primitive et le pauvre vocabulaire du gouverneur de Sainte-Hélène.

Hudson Lowe était, en vérité, le fonctionnaire le plus craintif que le gouvernement anglais pût mettre en sentinelle auprès de Napoléon. On ne saurait l'accuser d'insensibilité. C'est trop pour un tel homme. Il n'a été qu'un bureaucrate faiblissant sous une tâche disproportionnée à sa résistance. Napoléon paraît n'avoir jamais été, pour lui, qu'un homme à garder, un homme dont il méconnaissait, par oblitération professionnelle, la valeur propre, l'emploi qu'il en avait fait, la situation antérieure à son état de prisonnier de l'Angleterre.

On s'habitue à lire « le général Bonaparte », au lieu de Napoléon, ou de l'empereur. C'est une formule administrative, tout simplement. Mais qu'on s'habitue mal à l'inquiétude tracassière de Lowe, à sa règle de ne voir, dans Napoléon, qu'un homme, pareil à n'importe lequel, dont il est comptable envers le cabinet de Londres.

... Aujourd'hui, 1er avril, au soir, le docteur Arnott a été demandé chez le général Bonaparte. Le docteur se trouvait chez l'officier d'ordonnance attaché à Longwood, dont il avait partagé le dîner, quand, vers dix heures et demie, le docteur Antommarchi est venu le chercher et l'a mené, à travers deux ou trois pièces, dans une chambre sans lumière, où le comte de Montholon l'a fait entrer. Le général Bonaparte était au lit dans cette chambre. « Je n'ai pu le voir, tellement il faisait noir, a raconté aussitôt après le docteur Arnott au gouverneur, mais je l'ai palpé, lui ou un autre. Le pouls et l'état de la peau indiquaient une grande faiblesse, sans toutefois aucun signe de danger immédiat...

A la date du 9 avril, le docteur Antommarchi déclare à Lowe :

... Les forces de Napoléon sont épuisées ; il a beaucoup maigri. Il vomit souvent. Les organes sont tous dérangés, n'accomplissent plus leurs fonctions ; les intestins sont dans le pire état, ont besoin d'être stimulés par des lavements fréquents. Enfin, le mal n'est pas confiné à un endroit spécial, comme le foie, par exemple, mais c'est un mal général...

Deux jours plus tard, le journal porte :

Le gouverneur a profité de l'occasion pour interroger longuement le docteur Arnott sur l'aspect du général. Ses réponses ne confirment pas ce que disent le comte de Montholon et le docteur Antommarchi. La personne

du général Bonaparte ne paraît pas émaciée au docteur Arnott : « Il a le poignet et le bras aussi vigoureux que les miens », a-t-il affirmé, en mettant à nu son propre poignet et une partie de son bras, qui est fort. Le général aurait pareillement la poitrine, les épaules et le ventre pleins et ronds. Le docteur Arnott ne peut rien découvrir non plus d'anormal à ses jambes. Peut-être les mollets étaient-ils autrefois très gros ; dans ce cas, ils doivent avoir maigri, et ce serait la raison pour laquelle le général aurait fait cette réflexion, traduite par le comte de Montholon, qui en a ri, « que le diable a mangé ses jambes »...

En résumé, le docteur Arnott trouve difficile de concilier, avec l'apparence grasse qu'il a constatée, les vomissements du général Bonaparte et le peu de nourriture qu'il prend, d'après son entourage. Cependant, il est très frappé de la pâleur extraordinaire, cadavéreuse, de son teint. Il a vu ce matin le général traverser sa chambre avec l'aide des comtes Bertrand et de Montholon ; il avait, raconte-t-il, avec sa barbe vieille de plusieurs jours, une figure spectrale, horrible.

A peine une ligne garde-t-elle l'empreinte de Napoléon. Hudson Lowe consigne sur ses notes :

Il s'est plaint de nouveau de son foie, en mettant la main à son côté... Il a dit qu'il n'y avait chez lui aucun signe de mort prochaine, il le savait bien, mais qu'il se sentait dans un état tel que le vent d'un boulet suffirait pour l'emporter.

Un peu plus loin, il écrira, en employé correct :

Le docteur Arnott croit de plus en plus à un cas d'hypocondrie.

Si l'on a pu sourire, ce qui suit est terrifiant :

L'esprit du général Bonaparte semble particulièrement affecté. Le docteur a remarqué ce matin une singularité dans sa manière : il se trouvait assis dans un fauteuil ; tout à coup, il s'est mis à siffler, s'est arrêté brusquement, a ouvert la bouche toute grande, avancé les lèvres et, pendant un moment, a regardé fixement le médecin en plein visage, avec des yeux fous.

Fidèlement, Hudson Lowe transcrit les opinions du médecin :

23 avril. — Le docteur Arnott s'affermit dans la conviction que le mal du général Bonaparte est de l'hypocondrie, avec des symptômes nombreux de dyspepsie. La guérison, a-t-il expliqué, sera probablement lente et difficile, parce que lui, médecin, *ne peut donner au malade ce qui le rétablirait.* Le gouverneur a désiré savoir quel était ce remède efficace, mais impossible : « La liberté », a dit le docteur Arnott.

Le 1er mai, Napoléon refuse d'admettre auprès de lui de nouveaux médecins, disant : « Non, je sais que je suis mourant. » Je ne veux prendre « aucun remède ». Hudson Lowe note en outre :

Le général a même arraché un cataplasme qu'on lui a mis sur l'estomac.

Le 3 mai, désaccord entre les médecins : Arnott veut administrer un lavement, Antommarchi s'y oppose. Le premier se plaint à Bertrand et à Montholon. Le gouverneur court au galop à Longwood pour trancher ce différend. Il rapporte de sa galopade des paroles de Montholon qui montrent que le malade perd « totalement le jugement et la mémoire ». Hudson Lowe devait être impressionné : il écrit *Napoléon*, au lieu de : *le général*.

Aux deux docteurs se sont joints deux autres, en consultation. Ils s'entendent pour donner à Napoléon « une dose de calomel, dans un biscuit, à son insu ». Le 4 mai, le patient passe « assez bien » la journée. Enfin, à la date du lendemain, Hudson Lowe termine son journal par ces lignes :

A sept heures du matin, un signal a instruit le gouverneur que le général Bonaparte était en péril imminent de mort. Il venait, un instant auparavant, de prononcer deux ou trois paroles adressées au comte de Montholon et qui furent, semble-t-il, les dernières.

Sur le chemin de Plantation à Longwood, on remettait au gouverneur ce billet du docteur Arnott :

« Il se meurt ; Montholon me prie de ne pas quitter son chevet ; il désire que je lui voie rendre le dernier soupir. »

Cependant, l'état du moribond ne s'aggrava guère qu'après trois heures. A ce moment, le docteur Arnott envoyait ces lignes écrites au crayon :

« Le pouls est devenu insensible au poignet, la chaleur quitte la surface, mais il peut durer encore quelques heures. »

A cinq heures et demie, le docteur mandait de nouveau :

« Il est plus mal ; sa respiration est plus précipitée et plus difficile. »

Et peu de minutes avant six heures — juste comme le soleil se couchait — le mot suivant était reçu : « Il vient d'expirer. »

Il ne s'agit, pour Hudson Lowe, que du général Bonaparte. Cependant, si neutre qu'il veuille demeurer, il associe le coucher du soleil à la disparition de Napoléon : « Juste comme le soleil se couchait. » Peut-être redevenait-il un homme, son ingrate mission étant accomplie?

§

L'Ile sonnante (novembre) contient un poème de M. Jean Bruant : *Aux sources humaines* ou *la Désillusion d'une Elégie*, où l'on pressent, dessous quelque obscurité volontaire, les meilleurs dons qui constituent un poète.

Le double titre de la pièce affirme le goût actuel de son auteur pour l'imprécision. On voit ensuite que, s'il construit des vers harmonieux et pleins, il s'affranchit de la rime une fois sur deux, fort régulièrement.

Cette exactitude dans les licences qu'il s'accorde, est déjà une originalité. Elle ne suffirait point, si M. Jean Bruant n'avait celle d'op-

poser des images nouvelles à d'autres qu'il tient d'une bonne culture classique. Il a encore cette rare coquetterie d'écrire en français, au lieu d'user de ce jargon qui, pour beaucoup, est la langue des dieux... qu'ils se croient devenus.

Ondes mortes, mes sœurs, ondes des mers défuntes,
Que l'injure du sec et du vent a navrées,
Laissez-moi lamenter nos communes détresses,
A l'heure où monte en vain la lune des marées.

Laissez-moi déplorer, naïades des fontaines,
Vos lits abandonnés, vos guirlandes flétries,
Laissez, fleuves divins, s'abreuver ma tristesse
Au contact enivrant de vos urnes taries.

. . . .

Nymphes, j'évoquerai ceux qui vous ont connues,
Ceux qui burent votre onde et ceux qu'elle a baignés,
Ceux qui la chérissaient comme une sœur germaine,
Ceux qui l'aimaient d'amour et qu'elle a dédaignés.

Je dirai les pasteurs, les guerriers et les rois
Dont le sang a rougi les lavoirs du Scamandre
Et le geste sacré de la douleur lucide
Qu'aux bords du Simoïs éternisa Cassandre.

Un abreuvoir à sec sur le chemin de Thèbes
Me parlera d'Œdipe y lavant ses yeux morts ;
Au Stymphale enlevé je reverrai l'Alcide,
Aux torrents de Mycène, Oreste et ses remords.

Je chanterai les fils de la Louve romaine
Qui portaient l'eau lustrale au creux de leurs tuniques
Pour célébrer le soir où les blancs Dioscures
Sont venus galoper dans leurs lacs volcaniques.

Aux ruisseaux du désert ensablés par les dunes
Je conduirai le Mède habile à chevaucher,
Le Perse qui n'a point de paroles obscures,
Le Sémite dévot qui n'a point de péché.

Mon rythme épousera les soupirs des fontaines,
Soit que des pleurs du jour je prive Gelboé
Ou fasse au ciel monter, des bains du sacrifice,
L'hymne de Corésus et de Callirhoé.

. . . .

Ondes mortes, mes sœurs, ondes des mers défuntes,
Lamentez-vous sans moi dedans vos mausolées :
Je ne mêlerai plus à vos voix qui soupirent
La clameur de mon âme exacte et désolée.

§

M. Emile Guillaumin donne son « opinion de campagnard et de

paysan sur le problème redoutable de la désertion des campagnes » (**Revue hebdomadaire**, 8 octobre). En vérité, le sujet est un peu ardu. M. E. Guillaumin l'illustre d'exemples très savoureux :

Un fermier interdisait par bail à ses métayers de vendre soit du lait, soit du beurre. La chose est fréquente et s'explique ainsi : le lait, le beurre et les œufs demeurent en général le bénéfice du seul métayer, sauf une quantité fixe de ces deux derniers produits à fournir comme redevance ; mais chaque vache élevant son veau, le lait est en principe toujours rare et suffisant seulement pour la consommation de la maisonnée. L'interdiction de la vente a donc pour but d'empêcher les femmes de prélever une trop grosse part sur la tétée des veaux, ce qui nuirait à la croissance de ceux-ci. Le fermier en question avait stipulé que tout métayer convaincu d'avoir passé outre la défense serait passible d'une amende de cinquante francs.

Or, par un jour de grande chaleur, en septembre, il chassait dans la propriété en compagnie de son beau-frère, son hôte du moment. Voici que ce dernier se plaint d'avoir soif et dit avoir grande envie d'un bol de lait. Les bâtiments d'une des fermes sont en vue, il s'y rend, *sur les conseils précis de son parent*, qui l'attend à l'ombre d'un arbre, non loin.

La métayère se fait tirer l'oreille : « Pas le droit... si le *maître* apprenait ça... » Mais l'autre, alors, de s'exclamer : « Ah ! bien, elle est bonne ! Je suis son beau-frère de votre maître et c'est lui-même qui m'envoie... »

Bref, il insista tant que la bonne femme se laissa convaincre et fournit le bol de lait demandé, *mais elle refusa de le faire payer*. Il y avait là un bambin, fils ou petit-fils de la métayère ; l'homme, reconnaissant, lui donna deux sous, remercia et s'en fut.

Or, trois mois après, au règlement des comptes, le maître déclara au métayer qu'il lui infligeait une retenue de cinquante francs, parce que sa femme avait vendu du lait. Et il lui rappela ironiquement dans quelles circonstances.

§

La Revue du mois (10 octobre) contient un remarquable travail de M. Gustave Lanson : *la Méthode de l'Histoire littéraire*. Maint critique de profession y apprendrait que son métier est une science et qu'il ne suffit pas, pour juger l'œuvre d'autrui, dans le présent ou le passé, d'avoir renoncé à extraire quelque chose de soi.

Après avoir réuni et justifié, par un lumineux commentaire, les éléments de sa méthode, M. Gustave Lanson en prévoit les plus larges résultats, dans cette conclusion :

Enfin, l'esprit historique et la méthode critique sont apaisants. C'est un des points encore où nous revendiquons pour nos études un des bénéfices de l'activité scientifique. Elle contient, on le sait, un principe d'unité intellectuelle. Il n'y a pas de science nationale : la science est humaine. Mais comme elle tend à faire l'unité intellectuelle de l'humanité, la science aussi concourt à maintenir ou à restaurer l'unité intellectuelle des nations. Car, s'il n'y a pas une science allemande ni une science française, mais la science, la même et commune pour toutes les nations, encore moins y a-t-il une

science de parti, une science monarchiste et républicaine, catholique ou socialiste. Tous les hommes d'un même pays qui participent à l'esprit scientifique, affermissent par là l'unité intellectuelle de leur patrie. Car l'acceptation d'une même discipline établit une communion entre des hommes de tout parti et de toute croyance. L'acceptation des résultats où conduit la loyale obéissance à cette discipline, forme un terrain solide de vérités acquises sur lequel ces hommes venus de tous les points de l'horizon se rencontrent. L'acceptation de l'arbitrage souverain des règles de méthode ôte l'aigreur aux disputes et fournit le moyen de les terminer. Sans renoncer à aucun idéal personnel, on se comprend, on s'entend, on coopère : cela mène à l'estime et à la sympathie réciproques. La critique, dogmatique, fantaisiste, ou passionnée, divise : l'histoire littéraire réunit, comme la science, dont l'esprit l'inspire. Elle devient ainsi un moyen de rapprochement entre des patriotes que tout le reste sépare et oppose, et c'est pourquoi j'oserais dire que nous ne travaillons pas seulement pour la vérité ni pour l'humanité : nous travaillons pour la patrie.

Memento. — *La Grande Revue* (10 octobre).— « Les Maladies professionnelles », par M. J.-L. Breton. — « Au bon soleil », par M. F. de Miomandre. — Enquête sur le monopole de l'Enseignement. — M. Yves Scantrel : Tolstoï, la violence et les Eglises.

La Revue critique des idées et des livres (10 octobre).— « La Réforme et la critique positive », par M. Ed. Berth. — « Verhaeren, Vielé-Griffin », par M. Clouard, qui place ces deux poètes dans sa série des « mauvais maîtres ». — « L'enseignement du pacifisme », par M. F. Renié.

La Revue (15 octobre), suite des inédits de Gustave Flaubert, sur les Pyrénées et la Corse. — De M. Frantz Jourdain : « La Faillite de l'art religieux. »

L'Ile sonnante (novembre). — « Le Magot brisé », de M. Serge Evans.

La Nouvelle Revue (15 octobre). — « L'arrestation de Victor Cousin en Allemagne », par M. Ch. Bréville.

Les Pages modernes (octobre). — « Le Théâtre d'Henry Becque », par M. Gaston Picard. — Des ballades, de M. Paul Fort. — Un poème de M. Toucas Massillon : « Andante ».

Revue bleue (15 octobre).— « La compagne de la vie », par M. E. Faguet. — « Le Diable et M. Anatole France », par M. H. Potez.

La Revue hebdomadaire (15 octobre). — « La Vengeance des forces asservies », par M. Paul Adam.

Les Rubriques nouvelles (1er octobre). — « L'œuvre d'Elémir Bourges », par M. N. Bauduin. — « De l'intellectualité », par M. J. Florence. — « Les Unions catholiques », très curieuse lettre de M. Emile Bernard.

Le Spectateur (novembre). — « Une définition de la raison donnée par M. Boutroux », par M. R. Martin-Guelliot. — « La Reconnaissance d'une bonne qualité chez l'auteur d'un acte mauvais », par M. V. Muselli.

Le Pays lorrain et le pays messin (20 octobre).— « Le Patois lorrain », par M. l'abbé S. Remy.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Octave Uzanne (*La Dépêche*, 21 octobre).— Remy de Gourmont (*Ibid.*, 24 octobre). — *La petite Gazette Aptésienne.* — Un dossier de canonisation : Pie IX (*Le Matin*, 1er novembre).

M. Remy de Gourmont a profité de la publication en une édition nouvelle des *Parisiennes de ce temps*, d'Octave Uzanne, pour faire de l'auteur, dans **la Dépêche**, une légère esquisse ou, comme on a dit autrefois, un petit crayon. En voici la plus grande partie :

Jusqu'ici, M. Octave Uzanne n'avait guère publié ses livres qu'en des tirages de luxe, sur des papiers de choix et à petit nombre. Il aimait à associer à sa prose pittoresqne les caprices de l'eau-forte ou de la lithographie et il est peu de ses ouvrages où l'on ne voie près de son nom celui de Rops, de Lynch ou de Paul Avril. De tels livres coûtent cher et se vendent cher et, en dehors des amateurs, ils étaient peu connus, surtout depuis la disparition des maisons Rouveyre et Quantin, ses éditeurs ordinaires. Autant le moindre écrivain recherche le succès, autant Uzanne semble l'avoir fui, moins par dédain peut-être que par haine des compromissions qu'il entraîne. Je ne connais pas d'esprit plus libre, plus jaloux de son indépendance aussi bien dans ses écrits dans ses relations. Il n'a jamais suivi, comme écrivain, qu'une discipline, celle de Barbey d'Aurevilly, sur que lequel il prépare un livre de souvenirs et qui voulut écrire la préface d'un de ses premiers écrits, faveur que le vieux connétable ne prodiguait pas. Barbey était né en 1811. Par lui, Uzanne se rattache directement aux grandes générations romantiques qui lui ont transmis, avec un goût marqué pour le style, un amour effréné de l'art. Uzanne s'intéresse à tout, mais, à bien le pénétrer, on s'aperçoit que c'est à l'art que tendent ses préoccupations les plus diverses. Il l'a cherché jusque dans l'agencement matériel des livres, jusqué dans la toilette féminine. Le livre et la femme, telles furent les premières amours d'Uzanne, et je ne crois pas qu'il les ait reniées, car sa bibliothèque est toujours riche en livres précieux et rares, et le premier ouvrage qu'il ait voulu retoucher et rééditer pour le grand public, c'est précisément une monographie de la Parisienne.

Est-ce au romantisme qu'il faut attribuer encore son goût de l'exotisme, sa curiosité des nations étrangères ? Je ne le pense pas. Il n'est pas besoin d'être romantique pour aimer à voyager ; la passion des romantiques pour l'orientalisme, pour le pittoresque et l'étrange fut d'ailleurs assez casanière. Victor Hugo se garda bien d'aller voir l'Orient, même après l'avoir chanté. Lamartine n'y fit qu'une apparition ; seuls, Théophile Gautier et surtout Gérard de Nerval voulurent connaître vraiment ces terres du soleil dont leur jeunesse avait rêvé. Ce n'est pas à la manière de Gérard de Nerval, non plus qu'à, celle de Flaubert, qu'Uzanne aime l'Orient. Ils y cherchaient des paysages inconnus, de vieilles traditions sacrées ; Octave Uzanne y est surtout attiré par l'observation du conflit de la civilisation musulmane et de la civilisation européenne. L'Egypte anglaise ne l'intéresse pas moins que l'Egypte des Arabes et il serait fâché, peut-être, de ne pas trouver au Caire un de ces confortables hôtels dont seuls les Anglais ont le secret.

C'est qu'avant tout Octave Uzanne est un esprit moderne. Il aime son

temps et il ne professe aucun regret des siècles passés, encore qu'il sache, autant et mieux qu'un autre, apprécier la délicatesse de l'art et de la beauté qu'ils ont créés. Sa curiosité des mœurs étudiées sur place, des mœurs auxquelles on participe, qu'elles soient bonnes ou mauvaises, agréables ou fâcheuses, l'a poussé jusqu'en Amérique, jusqu'au Japon et il s'apprête, paraît-il, à aller revoir Ceylan, dont il a la nostalgie depuis un premier voyage. Romantique veut dire surtout rêveur ; un voyageur, et surtout des pays lointains, est, en somme, un homme d'action, un homme de mouvement tout au moins. Les deux tendances se retrouvent chez Uzanne. Il regrette ses livres et sa table de travail quand il est réduit à l'incommodité d'une cabine de navire ou d'une installation plus précaire encore ; mais, rentré chez lui, il tient mal en place et à peine le croit-on réinstallé, qu'il est parti pour Bruxelles ou pour Londres. Cette instabilité, qui semble s'être accrue avec les années, l'a un peu détourné des longs travaux ; mais elle a, au contraire, avivé sa verve de chroniqueur, renouvelée et comme aiguisée par le frottement de l'homme aux civilisations les plus diverses. Parmi les tâches de l'homme de lettres, la chronique ,qui semble, au premier abord la plus facile de toutes, est l'une des plus ardues pour ceux qui, comme Uzanne, visent toujours à la perfection du genre. Il faut, pour ainsi dire, porter son attention sur tous les sujets à la fois, sur toutes les manifestations de la vie et de l'intelligence, choisir avec promptitude la matière qu'il importe le plus de mettre en œuvre, et quand on est décidé à traiter complètement et légèrement à la fois son thème en quelque deux cents lignes et cela dans un style improvisé, mais qui doit avoir cependant des qualités certaines de clarté, de précision, de souplesse et d'esprit. Les chroniques d'Uzanne ont presque toujours assez de valeur pour former naturellement des recueils d'essais, de souvenirs, de visions, comme il le dit lui-même, plus durables que bien des livres moins improvisés.

L'ouvrage qu'il réédite aujourd'hui est, au contraire, du genre suivi, de ceux qui ont un commencement et une fin et forment un tout parfaitement complet. Il date évidemment d'une période de la vie de l'auteur, où il jouissait d'une grande stabilité d'esprit, car c'est faire preuve d'une singulière persévérance que d'étudier, un à un, tous les types de cet être multicolore que l'on nomme la Parisienne. La voilà selon tous ses états, selon tous ses contrastes; depuis la grande dame jusqu'à la balayeuse des rues. Vouloir donner une juste idée de ce livre en quelques lignes serait fort présomptueux. C'est un tableau du Paris d'aujourd'hui, et presque complet, quoiqu'il n'étudie que la femme, car on ne peut parler d'un sexe sans laisser entrevoir l'autre. Quels que soient son métier ou sa profession, la femme est femme avant tout et c'est ce qui donne de l'unité à cette enquête nécessairement fragmentée. Un professeur et un employé de commerce forment deux types sociaux parfaitement distincts ; entre la jolie institutrice et la jolie vendeuse, Don Juan ne fait pas de différence, et le point de vue de Don Juan sera toujours un peu celui de l'observateur le plus désintéressé. Tout livre de ce genre sera donc moins une étude sur les métiers exercés par les femmes que sur les femmes qui exercent des métiers, et c'est ce qui en fait, en dehors de tout autre point de vue, l'agrément.

Après une courte digression sur la Parisienne, ce qui n'est pas sor-

tir du sujet, M. de Gourmont conclut, et cela ne vise qu'un des côtés du complexe Uzanne :

On pense à Sébastien Mercier et à Restif de la Bretonne, et on n'a pas tort. C'est entre ces deux grands observateurs des mœurs françaises et du cœur humain que se place naturellement Octave Uzanne.

Il faudrait un second article pour étudier plus particulièrement l'écrivain et le critique d'un jugement si sûr et si indépendant. Tel qu'il est, ce petit portrait aura du moins le mérite de fixer l'attention sur un des hommes les plus divers et les plus attachants de notre époque, en même temps que l'un des plus difficiles à laisser prendre sa ressemblance.

§

Dans la même **Dépêche**, qui continue, au milieu de sa politique active, de se montrer le journal le plus littéraire de ce moment, nous trouvons un admiracle article de M. Camille Mauclair sur Remy de Gourmont, un article qui ne fait pas moins d'honneur au portraitiste qu'à son modèle.

§

La **Petite Gazette Aptésienne**, c'est-à-dire d'Apt, charmante ville du Vaucluse, mais de quelque six mille habitants, sans doute peu curieux de littérature, continue à faire notre étonnement. Quel est le Mécène ou le fantaisiste, ou par quelle miraculeuse combinaison ?...

Enfin voici un numéro qui contient :

1° Une étude sur *le Centaure* de Maurice de Guérin ;
2° Une variété sur la mort de la chanson ;
3° Un article anecdotique sur Baudelaire ;
4° Une abondante chronique littéraire ;
5° Une fantaisie sur l'automne ;
6° Des Pensées de Diogène ;
7° Un extrait des dernières *Ballades* de Paul Fort ;
8° Gazette de jadis : *l'Orateur du peuple ;*
9° Une ample chronique politique ;
10 Des menus propos ;
11° Une chronique locale.

Tous les curieux de littérature doivent lire ce journal extraordinaire.

§

M. Louis Dumur nous apprend, dans **le Matin**, que l'on va canoniser Pie IX et analyse bien spirituellement le dossier de canonisation. C'est amusant au possible :

On sait quelle peine on a eue à trouver pour Jeanne d'Arc les trois mi-

racles réglementaires. On n'aura pas le même mal pour Pie IX. Chez lui, on les voit naître sous ses pas, ils florissent, ils foisonnent. Plus prodigue encore que son divin maître Jésus, il guérit les malades, fait parler les muets, restaure les paralytiques, ressuscite les moribonds. Cet homme est Lourdes en personne, et c'est par centaines que se nombrent ses hauts faits. La mort même n'interrompt pas le cours de ses exploits ; ils continuent de plus belle après son décès. C'est une aveugle qui s'applique sur les yeux un morceau de son linge de corps et recouvre instantanément la vue. C'est une mère qui fait boire à son enfant en passe de trépasser une infusion de filaments du matelas papal et lui sauve ainsi la vie... Mais je n'en finirais pas : mieux vaut ne pas commencer.

Il faut dire, à l'éloge de l'esprit de Pie IX, ou du moins de son humilité, qu'il paraissait le premier étonné des prodiges qu'il accomplissait. Une dame lui disant un jour que, souffrant d'une douleur de jambe, elle s'était procuré un de ses bas et qu'à peine elle l'avait passé tout mal avait disparu, le Saint-Père lui répondit en souriant : « Voilà qui est merveilleux, ma fille ; en passant un seul de mes bas, vous vous trouvez guérie ; et moi qui en porte deux depuis tant d'années, je ne trouve pas le moyen de me débarrasser de mes rhumatismes ! »

On le voit, le neuvième Pie avait tout pour faire un saint, y compris la pudeur de ses propres miracles. Ses autres vertus ne furent pas moins « héroïques », selon le terme consacré, et l'infatigable Cani en énumère avec onction les mérites. Nous avons ainsi une suite de chapitres d'une haute édification sur l' « héroïcité » de sa foi, l' « héroïcité » de son espérance, l' « héroïcité » de sa charité, celle de sa prudence, de sa justice, de sa tempérance et autres vertus tant théologales que cardinales. Et nous avons également le chapitre de son « héroïque » chasteté. Il est court, mais éloquent. Comme on pouvait l'attendre du pape du *Non possumus*, sa vie, sous ce rapport surtout, fut exemplaire. Aussi devons-nous pieusement en croire son docte postulateur, lorsqu'il affirme et se fait fort de prouver (art. 351) que « Dieu lui conserva intacte, depuis sa première jeunesse, la fleur de l'innocence baptismale ».

Innocence, innocence !

R. DE BURY.

LES THÉATRES

Odéon : *Un Soir*, comédie en 3 actes, de M. Gabriel Trarieux ; *les Plus Beaux Jours*, comédie en 3 actes, de M. Giannino Traversi, traduction de Mlle Darsenne (18 octobre). — Comédie-Française : *Les Marionnettes*, comédie en 4 actes, de M. Pierre Wolff (26 octobre). — Nouveautés : *Chou-Blanc*, vaudeville en 3 actes, de MM. Grenet-Dancourt et Robert Dieudonné (29 octobre). — Memento.

De vieux amateurs de théâtre, des connaisseurs chenus s'abordaient à l'Odéon, durant l'entr'acte qui sépare les deux pièces nouvellement montées par les soins de M. Antoine, avec un air entendu de stupéfaction et de contentement, et, hochant avec gravité la tête, roulant de gros yeux, se disaient dans les couloirs : « Voilà qui est

fortement construit ; auriez-vous cru capable de si bien construire une pièce M. Gabriel Trarieux ? »

Ces connaisseurs, épars dans la salle, à la répétition générale, étaient tous du même avis ; ils ne s'étaient pas donné le mot ; leur opinion doit donc être tenue pour sincère, motivée, indiscutable : **Un Soir**, de M. Gabriel Trarieux, est une pièce fortement construite. Avouerai-je que, sans doute peu sensible à ce genre de beauté, pour ma part j'y attache une importance très mince. C'est, au théâtre, une religion qu'une pièce doit être fortement charpentée et construite ; je me garderai de tout blasphème, nous vivons en des temps de tolérance : admettons, avec simplicité, qu'il n'est pas mauvais qu'une pièce soit fortement construite, et qu'*Un soir* soit une pièce fortement construite.

Je ne suis pas très convaincu que, par exemple, *le Misanthrope* soit une pièce fortement construite, non plus que *le Songe d'une Nuit d'Eté*, ou que l'*Hécube* d'Euripide ; mais j'y discerne sans difficulté des mérites différents. Le théâtre de Scribe contient des chefs-d'œuvre de construction, m'a-t-on fréquemment assuré. J'en suis fort aise, et je ne vois pas d'inconvénient qu'en cela ses traditions se poursuivent.

Evidemment M. Trarieux respire sans gêne l'atmosphère des coulisses. Une fois posée la thèse de sa comédie, elle se développe par les ressources qui y sont contenues ou latentes, sans faire appel au concours d'éléments étrangers ; les péripéties se tirent logiquement les unes des autres par un enchaînement régulier, et elles se produisent avec une grande rapidité, ménageant, comme il le faut, des moments de surprise, des effets de contraste : tout cela demeure sans conteste d'une habileté professionnelle à tous les points de vue fort louable.

Par malheur cette constance si logique de l'habileté professionnelle n'a-t-elle pas pour effet de travestir les personnages de l'action en une sorte de pantins dont l'auteur meut, trop à son gré, les ficelles? Dans un balancement calculé d'avance des effets en apparence passionnés ou de retours à la raison pratique, la flamme de vie est étouffée. Des êtres de chair, voilà ce que nous sommes tous, presque toujours, uniquement, à coup sûr dans les instants de crise ou de trouble où nous pouvons intéresser l'artiste ou le psychologue. Le cerveau peut nous comprendre ; mais il faut que l'on sente, pour vibrer d'accord ou pour créer. Les personnages de M. Trarieux agissent selon des vues préconçues ; un homme intelligent les dirige, les conseille, détermine leurs actes et leurs pensées ; ils ne sont pas eux-mêmes ; ils figurent des abstractions de son cerveau ; c'est pourquoi, si bien que soit construite la comédie dans laquelle il nous les présente, nous ne pouvons être touchés par eux, qui évoluent dans le vide. Madame

Vera Sergine, MM. Desjardins et Grétillat attribuent à ces fantoches des apparences de vérité expressive et d'humanité, on ne saurait trop les en remercier.

Sans doute, la comédie de M. Giannino-Antona Traversi, traduite par Mlle Darsenne, **les Plus Beaux Jours**, recèle quelques-uns des mêmes défauts auxquels se complaisent avec insistance maints auteurs dramatiques. Du moins, n'a-t-elle pour but que de nous faire rire de quelques travers humains, de quelques imperfections sociales, et, si elle nous présente des types de convention, la présentation en vise à nous amuser plutôt qu'à nous moraliser. On en peut prendre son parti. Et puis MM. Cooper et Duquesne sont de merveilleux acteurs fantaisistes, et Mlle Sylvie sait avec grâce, comme il convient, donner l'illusion du pathétique.

§

De son côté, M. Pierre Wolff, ayant entrepris de découvrir dans ce que nous sommes tous **les Marionnettes**, fait sur la scène de la Comédie-Française agir les personnages de sa comédie comme s'ils étaient dépourvus de sensibilité et même de réflexion. Ils en remplacent l'usage par l'emploi incessant de sentences morales d'ordre général, sous leurs tournures de proverbes, et, le plus souvent, dénuées de toute application présente et raisonnable. De plus le langage qu'ils affectent de parler avec un raffinement de bon ton est bien, si l'on veut, un excellent langage de marionnettes, mais c'est un français trop fréquemment contestable.

On peut, durant le premier acte, regarder la toute jeune madame de Monclars comme une petite fille un peu niaise, très timide, poussant le respect de la vertu jusqu'à ne se permettre aucun agrément et jusqu'à se refuser à en donner à ceux qui vivent auprès d'elle (ce qui est bien de la vertu le caractère le plus réel) ; au deuxième acte, sans transition, sans besoin et, de sa part, sans étude comme sans hésitation, c'est une sorte de gourgandine du grand monde, et sa toilette tapageuse, ses allures libres et alliciantes, sa conversation habilement perverse lui attirent tout aussitôt l'attention et les hommages des hommes présents. Aussi M. de Monclars, qui dédaignait la petite pensionnaire à qui il avait consenti à faire don de sa main dans le seul but de n'être pas réduit à vivre avec 250 ou 300 francs par mois, se sent troublé et alléché. Sa femme allume même une cigarette, la porte à ses lèvres ; il n'en peut plus, tout aussitôt il la désire, il l'adore. Petit jeu de deux actes pour prolonger l'incertitude, il se croit trahi, il se croit détesté ; un vieux bonhomme d'oncle se donne bien du mal pour retarder l'instant attendu de la réconciliation finale ; il arrive à la fin, et tout est pour le mieux.

La comédie de M. Wolff se distingue par cette qualité vraiment personnelle, que pas un seul de ses personnages de premier ou de second plan ne semble penser et vivre comme vivraient ou penseraient des hommes et des femmes vivants. Peut-être est-ce la conception que l'auteur se fait de la vie du grand monde, à moins qu'il ait résolu de se conformer à ce qu'il a cru les conventions nécessaires à la scène de la Comédie-Française. Il eût mieux valu n'y être pas joué, et que son œuvre nous intéressât. Elle est artificielle d'un bout à l'autre, et a beau se multiplier en accidents plus ou moins pittoresques, elle manque son but, qui serait, sinon d'émouvoir, de convaincre; elle passe avec toute l'importance d'un article de journal un peu trop long.

Après *Comme ils sont tous, les Marionnettes !* La Comédie-Française ne nous réserve-t-elle, pour cette saison, aucun spectacle plus exaltant ? Dans celui-ci, il est vrai, mesdames Robinne, Jane Faber, Provost et Piérat même, bien qu'elle y ait un rôle véritable, se montrent séduisantes infiniment; MM. Grand et de Féraudy sont parfaits.

§

D'un sujet de fantaisie charmante, MM. Grenet Dancourt et Dieudonné n'ont tiré que l'essentiel, et ils ont omis d'accuser les situations neuves ou comiques de leur pièce par la verve du dialogue, l'éclat d'inventions outrées. **Chou-Blanc** se développe avec un peu trop de placidité, mais lorsque des scènes accrochent le comique par leur propre pittoresque drôlatique, la gaîté jaillit irrésistible. Toute la troupe excellente des Nouveautés donne à merveille : MM. Germain, Landrin, Coquet et Sulbac ; mesdames Marguerite Caron, Templey et Peuget, dont les successifs déshabillages sont infiniment gracieux et plaisants.

Memento. — Cluny : *Le Château des Loufoques*, comédie burlesque en 3 actes, de MM. Benjamin Rabier et Emile Herbel, musique de M. Albert Chantrier (18 octobre).— Déjazet : *Le Grand Ecart*, vaudeville traduit de l'allemand par M. W. Daner et adapté par M. Mouezy-Eon (19 octobre).— Châtelet : *Arsène Lupin contre Herlock Sholmes*, pièce policière à grand spectacle, en 4 actes et 25 tableaux, tirée des romans de M. Maurice Leblanc par MM. Victor Darlay et Henry de Gorsse (28 octobre). — Palais-Royal : *Le Million*, comédie-vaudeville en 5 actes, de MM. Gorges Berr et Marcel Guillemaud (28 octobre).— Théâtre Sarah-Bernhardt : *L'Homme mystérieux*, pièce en 3 actes, de MM. André de Lorde et Alfred Binet (3 novembre). — Porte-Saint-Martin : *L'Aventurier*, pièce en 4 actes, de M. Alfred Capus (4 novembre).

ANDRÉ FONTAINAS.

ART ANCIEN

Louis Réau : *Les Primitifs allemands* (124 p. in-8, H. Laurens, 2 fr. 50). — Pierre Bautier : *Lancelot Blondeel* (64 p. in-4, 15 hors-texte, G. Van Oest). — Gabriel Mourey : *D. G. Rossetti et les préraphaélites anglais* (125 p. in-8, 24 ill., H. Laurens, 2 fr. 50). — Stanislas Lami : *Dictionnaire des sculpteurs de l'école française au XVIII*e *siècle* (2 tomes in-4, 441-401 pages, H. Champion, 30 fr.)

Nulle école n'est moins connue en France que celle des **Primitifs allemands**. Certes, un érudit comme M. Auguste Marguillier avait, il y a déjà une quinzaine d'années, étudié l'œuvre de Michel Pacher, mais il s'agit là d'un travail isolé. Le livre de M. Réau est au contraire un travail d'ensemble dans lequel l'auteur a classé les artistes par écoles, celles de l'Allemagne du Nord, l'école hanséatique, l'école de Westphalie et l'école de Cologne, et celles de l'Allemagne du Sud, c'est-à-dire de Nuremberg, du Haut-Rhin, de la Souabe et du Tyrol. M. Louis Réau montre d'abord l'importance que prit la gravure en Allemagne, et la réaction qu'elle eut sur la peinture.

Ni l'Italie, ni les Pays-Bas n'ont su tirer le même parti de la gouge ou du burin. A partir de Marc-Antoine Raimondi, la gravure italienne se voue à la traduction ou à l'interprétation de la peinture, tandis qu'en Allemagne presque toutes les gravures du XVe et du XVIe siècle sont des œuvres originales, indépendantes de la peinture, expressément conçues pour le bois ou le cuivre. La plupart des peintres allemands ont été des *peintres-graveurs* (*Malerstecher*) et les plus célèbres d'entre eux : Schongauer et Dürer, sont même plus graveurs que peintres. C'est à leurs estampes beaucoup plus qu'à leurs tableaux qu'ils doivent leur renom dans leur pays et à l'étranger. C'est par ce médium que le génie allemand s'est le mieux affirmé et communiqué. En ce sens, on peut dire que la gravure a été *l'art national* de l'Allemagne.

Cette prédominance des arts graphiques a été aussi néfaste à la peinture allemande que son association avec la sculpture sur bois. Les artistes transposent inconsciemment dans la peinture les procédés et le style de la gravure ; de là l'exagération du trait, la sécheresse des contours, le style cassant des draperies ; si les tableaux italiens sont des réductions de fresques, les tableaux allemands sont souvent des gravures coloriées démesurément agrandies.

Dans les gravures comme dans les peintures de retables, les bourgeois allemands du XVe siècle ne s'intéressent guère qu'au sujet. L'art, qui est encore au service de l'Eglise, est conçu comme une prédication par l'image : il illustre les doctrines de la foi ou la légende des saints. Insensibles à la pureté des lignes et à l'harmonie des couleurs, les donateurs ne demandent aux peintres que des contes édifiants. Il en résulte que l'art allemand est essentiellement *narratif*.

Sans nier le charme des œuvres de l'école de Cologne, M. Louis Réau constate pourtant qu'elles n'ont ni l'énergie âpre des franconiennes, ni la vérité des souabes, et que leur lyrisme suave confine

souvent à la fadeur. Attardés dans l'emploi des fonds d'or, les peintres de Cologne demeurent traditionnalistes et retardataires, tandis que ceux de l'Allemagne du Sud se rapprochent de la nature et introduisent le paysage dans leurs tableaux. M. Louis Réau insiste notamment et fort judicieusement sur le délicieux *Maître du Livre de raison.*

On croit pouvoir le localiser, comme le Maître E. S., à Mayence, où il aurait vécu vers 1430. A la différence de Schongaüer, il préfère aux sujets religieux les sujets profanes. Des allégories bizarres et troublantes : un homme sauvage monté sur une licorne, une femme nue sur le dos d'un cerf, le jeune homme et la Mort, la courtisane Phylis chevauchant triomphalement le philosophe Aristote ; — des scènes de genre d'une observation familière : un joueur de cornemuse, un chien qui se gratte, une famille de bohémiens en haillons; des jeux d'enfants, des rixes de paysans, des jouvenceaux amoureux : tels sont ses thèmes favoris. Il est bien du XVe siècle par son goût pour le mièvre, le joli, le coquet : il aime les formes graciles et ténues, les doigts effilés, les jambes en fuseau qu'allongent encore des souliers à la poulaine. Et cependant ces petits tableaux de mœurs sont d'un modernisme aigu. Aucun autre artiste allemand du XVe siècle ne possède cette vision impressionniste, ce don de saisir à la volée et de fixer d'un trait léger les expressions fugitives, les gestes momentanés. Il met au service de son observation et de sa fantaisie une technique extrêmement légère et nuancée. On suppose qu'il travaillait à la pointe sèche sur un métal tendre, plomb ou étain. Ses planches, à peine égratignées, ne pouvaient donner qu'un nombre très restreint d'épreuves et c'est pourquoi elles sont si rares. Ces gravures à fleur de métal, prestes et vives comme des croquetons à la plume, ne se vendaient pas dans les foires; elles étaient réservées à une élite d'amateurs délicats.

Lancelot Blondeel, peintre de Bruges, attiré par l'italianisme, est un de ces hommes universels que connut la Renaissance; il fut tout à la fois « architecte, topographe, graveur sur bois, dessinateur de modèles pour les tapissiers, les verriers et les orfèvres, ingénieur hydraulicien et peut-être, ainsi que Léonard de Vinci, ajoute l'auteur de la récente monographie consacrée à Blondeel, plus fier de ses connaissances hydrographiques que de son talent de peintre. La personnalité de Lancelot Blondeel avait déjà été remise en honneur par M. James Weale ; M. Pierre Bautier, dans la récente étude dont il s'agit ici, résume ce que nous savons de l'artiste depuis sa naissance en 1496 à Poperinghe ; mais surtout il examine les œuvres, et les critique une à une. Travail assez aride, mais nécessaire, et qui ne manquera pas d'intéresser tous ceux qu'occupe le mouvement des italianisants en Flandre et qui veulent bien ne pas tenir pour négligeables des maîtres comme Scorel ou précisément comme Blondeel.

C'est un mouvement singulier que celui créé par **D.G. Rossetti et les Préraphaélites anglais** : et ce retour volontaire à l'ar-

chaïsme se défendrait assez mal si, malgré eux, les préraphaélites n'étaient restés des hommes de leur temps. J'avoue du reste préférer à D. G. Rossetti peintre, le Rossetti poète. Sans doute il demeure poète dans sa peinture même; et l'on peut avoir plus ou moins de sympathie pour le choix de ses sujets; mais il ne semble pas que la réalisation ait toujours été égale à l'inspiration. La traduction des formes est parfois assez faible et cela tient en grande partie sans doute à ce que les péraphaélites se préoccupaient plus du sentiment à exprimer que de la manière de l'exprimer. Ce défaut éclate dans Holman Hunt et les discussions sur le sens symbolique de sa *Lumière du monde* sont vraiment en dehors du domaine de la peinture.

Heureusement pour John Everett Millais, ses dons réels de peintre l'emportent et il se sépare des théoriciens du groupe. M. Gabriel Mourey l'a excellemment noté :

> Millais fut avant tout un réaliste, préoccupé presque uniquement d'exactitude et de précision, plus soucieux de fixer les aspects extérieurs des choses et de la vie dans leurs rapports les plus subtils de formes et de couleurs que chercher à pénétrer leur sens intime, leur expression et à le traduire ; ses facultés d'observation sont bien autrement brillantes que ses facultés d'imagination.

L'ouvrage de M. Gabriel Mourey fixe du reste parfaitement l'histoire du mouvement préraphaélite depuis le poétique Rossetti jusqu'au délicat Burne Jones son élève. Le critique montre comment il a contribué à la renaissance des arts décoratifs en Angleterre et l'on ne peut songer à contester l'influence qu'ont eue les deux admirables artistes que sont William Morris et Walter Crane.

> Ce sont deux maîtres, dit fort justement M. Gabriel Mourey, dont les idées autant que l'œuvre ont donné naissance à la pléiade d'artistes qui, en un quart de siècle, ont totalement transformé les aspects extérieurs de la vie anglaise. Il n'est rien à quoi ils n'avaient touché pour le revêtir d'une parure de lignes harmonieuses et de fraîches couleurs. Les arts du bois, du métal, du cuir, du papier, du verre, de la terre, du tissu, ils les ont régénérés, ils leur ont infusé une vie nouvelle et qui se perpétue à travers les générations qui se sont succédé depuis.

Le **Dictionnaire des sculpteurs de l'école française au XVIIIe siècle**, que vient de publier le statuaire Stanislas Lami, continuant ainsi ses admirables investigations sur notre ancienne école de sculpture, est un des ouvrages les plus utiles qui soient à recommander aux curieux d'art. Il représente une somme de recherches incroyable, et donne les renseignements les plus précis sur la biographie des artistes et sur leurs œuvres. Beaucoup de ces renseignements sont inédits et sont le fruit du dépouillement minutieux de la Correspondance des Beaux-Arts, des Comptes des bâti-

ments du roi, des Comptes particuliers des résidences royales et du département de Paris. Certains articles, ceux consacrés à Boizot, à Houdon, à Clodion, à Pajou entre autres, sont des modèles de précision et de clarté. Chaque notice est suivie d'un catalogue des œuvres aussi complet qu'on le peut souhaiter, et qui indique chaque fois qu'il est possible la collection où ces œuvres sont conservées. Enfin une bibliographie minutieuse permet au lecteur de faire toutes recherches complémentaires. Voici, à titre d'exemple, une assez curieuse lettre de Pierre, le premier peintre du roi, au marquis de Marigny pour se plaindre du sculpteur Pilon, qui devait dans la suite devenir conservateur de la sculpture à Versailles.

Monsieur, — Mon devoir me force de vous instruire des choses avantageuses que j'ai apprises au sujet du nommé Pilon, sculpteur, l'un des deux élèves qui attend son brevet pour se rendre à Rome. J'avois bien sçû qu'il avoit contracté des dettes avant son entrée dans la petite école ; j'avois même fait venir une partie de ses créanciers et leur avois représenté qu'ils perdroient le jeune homme s'ils faisoient assés d'éclat pour que vous fussiés instruit de son dérangement ; que je ne doutois pas qu'à son retour il ne satisfît aux principaux et aux intérests, que l'on pourroit faire une distribution à mesure que l'on recevroit des parties de ce qui luy étoit dû sur sa pension. Plusieurs, contents de mes raisons, se sont retirés ; mais il en est revenu de plus animés. Pilon n'a pas mis de délicatesse dans la liste de ses créanciers que je luy avois demandé ; il m'a présenté des papiers qui ne me plaisent point du tout, et dont le détail ne doit pas vous être fait.
Ce n'est pas tout, Monsieur, ce libertin a mené une vie indécente à l'Ecole malgré les remontrances réittérées de son supérieur et ce que luy a dit une fois M. Cochin ; il a toujours couru, découché ; il est sans cesse avec des *figures*.

Memento. — Dans la *Raccolta vinciana*, M. Corrado Ricci publie une note sur Pietro de Bagnara, qui travailla de 1537 à 1579, fut peintre fort éclectique et est représenté au musée de Padoue par plusieurs toiles dont l'une est une imitation directe de la *Sainte-Anne* de Léonard. Dans la *Revue de l'art ancien et moderne*, M. G. Maspero étudie quatre têtes de Canopes découvertes à Thèbes dans la vallée des rois et s'efforce de démontrer qu'elles représentent le roi Khouniatou, celui-là même dont le superbe buste en pierre est conservé au Louvre. Enfin, dans *l'Art et les artistes*, M. Armand Fourreau commente admirablement le Génie gothique, et la même revue publie une excellente reproduction du *Cavalier polonais* de Rembrandt.

TRISTAN LECLÈRE.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Décret concernant les musées de province. — Au Musée du Louvre : nouvelles installations. — La Statue de Washington par Houdon au Musée de Versailles. — Les « impressionnistes » au Musée de Rouen. — Le Musée de Francfort-sur-le-Mein. — Memento bibliographique. — Erratum.

Le *Journal officiel* du 7 octobre a publié au sujet des **Musées**

de province un décret peu remarqué, et qui cependant mérite de retenir l'attention : c'est, en effet, une législation nouvelle qui, à propos du dépôt dans ces musées d'œuvres d'art acquises par l'Etat, se trouve enfin instituée, et c'est un commencement de satisfaction accordé à tous ceux qui, depuis longtemps, souhaitaient voir mieux sauvegardées et présentées les richesses enfouies dans ces galeries. Ici même, à diverses reprises (1), avant que la direction des Beaux-Arts songeât à mettre à l'étude la réorganisation de ces maheureux musées, et lors de la publication des vœux émis par la Commission réunie par ses soins, nous avons énuméré ces *desiderata*. Le décret rédigé par le Conseil d'Etat apporte enfin une sanction à ces vœux. Désormais, quand un musée de province désirera recevoir quelqu'une des nombreuses œuvres d'art achetées chaque année par l'Etat, il devra fournir, entre autres pièces : 1° un catalogue ou un inventaire de tous les objets d'art qu'il renferme ; 2° le règlement du musée ; 3° la description, avec plans à l'appui, des locaux — dont on sait quel est parfois le délabrement — affectés à l'exposition des œuvres d'art. Sur le vu de ces pièces, le ministre pourra déterminer les modifications à apporter à la construction ou à la disposition des bâtiments, soit pour éviter les détériorations, soit pour donner aux galeries l'étendue, l'aération et l'éclairage suffisants. En outre, dans les musées auxquels plus de vingt œuvres d'art ont été confiées par l'Etat (il est à souhaiter qu'il en soit de même ensuite dans tous les musées sans exception), « les conservateurs et les conservateurs adjoints seront choisis parmi les candidats qui ont justifié, devant une commission nommée par le ministre, de leur aptitude à ces fonctions ». Cette rapide vue d'ensemble suffit à montrer l'importance du décret du 24 juillet dernier. Désormais les pouvoirs publics ont en main les moyens d'assurer le bon fonctionnement des musées de province ; souhaitons qu'ils sachent en user. Mais regrettons, avec M. André Hallays (2) que l'Etat, au lieu d'embarrasser les galeries de province et d'obérer leur maigre budget par l'envoi des toiles ou des statues trop souvent déplorables acquises chaque année dans les expositions publiques, ne se contente pas de leur allouer une légère subvention qui les aiderait à améliorer leurs locaux et à constituer — ce qui devrait être avant tout leur rôle et ce que nous avons bien souvent réclamé ici — des collections purement régionales qui entretiendraient le culte des traditions locales.

§

La chronique des enrichissements de nos musées nationaux est

(1) V. *Mercure de France*, 1er novembre 1905, pp. 137 et suiv. ; 16 janvier 1909 pp. 344 et suiv.
(2) Feuilleton du *Journal des Débats* du 4 novembre 1910.

assez pauvre cette fois. Il n'y a à signaler, au **Musée du Louvre**, que l'exposition, dans la salle des portraits d'artistes où prennent place provisoirement les nouvelles acquisitions, des quatre précieux dessins acquis récemment à la vente Lanna (1) et d'une charmante miniature d'un livre d'Heures français du XVIe siècle, *la Vierge et l'Enfant*, due à la générosité de M. Jules Maciet, — puis l'installation dans un petit cabinet faisant pendant à la salle van Blarenberghe, près de la salle des pastels, du magnifique ensemble d'œuvres de J.-B. Isabey (miniatures, aquarelles et pastels au nombre d'une quarantaine où revivent, avec quelques scènes historiques, nombre des illustres personnages qui aimèrent à se faire portraiturer par l'habile artiste) légué au musée par Mme Rolle, qui les tenait de Mme Wey-Isabey, — et, enfin, l'heureux remaniement dont la collection de dessins de notre école française du XIXe siècle a été l'objet et qui les mettent beaucoup mieux en valeur : l'étroit couloir au bas de l'escalier qui mène aux salles Thomy-Thiéry, où ces dessins étaient à peu près uniquement confinés jusqu'ici, n'est plus maintenant qu'une annexe (où d'ailleurs de nouvelles pièces, aquarelles ou dessins de Granet, Cabat, Cals, Isabey, Dehodencq, du P. Besson, etc., ont été introduites) d'une salle nouvelle au second étage, voisinant avec les salle de peinture moderne dont elle forme comme le complément. Là a pris place un choix des plus beaux dessins de nos maîtres du siècle dernier : comme il était de toute justice, Ingres y occupe la place d'honneur, avec un ensemble important de portraits ou de compositions et la série des cartons de vitraux pour la chapelle Saint-Ferdinand des Ternes et pour la chapelle de Dreux. Près de lui, Delacroix (dont le contingent a été très enrichi ces derniers temps par les acquisitions que nous avons signalées ici) fait non moins belle figure, et Millet, Corot, Ravier, Lami (avec une étonnante aquarelle : *Souper de la reine d'Angleterre dans la salle de spectacle de Versailles*), Henri Regnault, Carpeaux, complètent ce bel ensemble.

Au **Musée de Versailles** a eu lieu, le 18 août dernier, la réception solennelle d'une réplique en bronze, offerte à la France par l'Etat de Virginie, de la belle statue de Washington par Houdon, conservée au Capitole de Richmond. « C'est un des ouvrages auxquels le maître travailla avec le plus de conscience et d'ardeur », écrit M. Henry Roujon dans une chronique (2) où il rappelle quelles circonstances donnèrent naissance à ce chef-d'œuvre. Après la signature de la paix entre les nouveaux Etats d'Amérique et l'Angleterre, les compatriotes de Washington cherchèrent le moyen de

(1) V. *Mercure de France*, 16 juin 1910, p. 737.
(2) *En marge* (*le Temps*, 1er août 1910).

perpétuer la gratitude et la vénération de son pays natal, et le pouvoir exécutif décida de « faire au général une statue qui devra être du plus beau marbre et du meilleur travail ». Franklin et Jefferson, ministres des nouveaux Etats près la cour de Versailles, choisirent, pour réaliser ce projet, le sculpteur Houdon, que son *Voltaire assis* venait de mettre hors de pair. Houdon accepta d'enthousiasme, et en août 1785 il partait pour l'Amérique. Il fut reçu par Washington dans sa retraite de Mount-Vernon, et c'est sous l'aspect de l'agriculteur paisible qu'était devenu l'héroïque général que l'artiste le représenta, ainsi, d'ailleurs, que son modèle l'avait souhaité — il avait eu le bon goût de refuser d'être drapé à l'antique, — et c'est vêtu de l'habit bleu à revers chamois, tel qu'il était apparu aux premiers soldats de la liberté, l'épée au fourreau, une canne dans la main droite comme un promeneur pacifique, un soc de charrue posé sur le sol à côté de lui, que nous le montre l'œuvre pleine de vérité et de vie de notre compatriote.

§

La place nous a fait défaut jusqu'ici pour signaler un don important fait, il y a plusieurs mois, au **Musée de Rouen**, sa ville natale, par M. Depeaux, et nous regrettons d'arriver si tard pour donner à cette généreuse et intelligente initiative les éloges qu'elle mérite. Le musée de Rouen est, on le sait, un des plus beaux de France : les écoles anciennes y sont représentées, entre autres œuvres, par des morceaux comme le superbe Gérard David *la Vierge entourée de saintes*, le *Géographe* de Velazquez, la prédelle du *Baptême du Christ* du Pérugin, le *Saint Barnabé* de Paul Véronèse, le *Bon Samaritain* de Ribera, la *Partie de cartes* de Lampi, etc. ; l'école moderne par des Géricault, la *Justice de Trajan* de Delacroix, la *Belle Zélie* d'Ingres, deux sites d'Italie et deux vues de Ville-d'Avray par Corot, d'autres merveilles encore. Il ne manquait à ce tableau de l'évolution de l'art qu'une réunion des peintres qui, dans le dernier quart du XIXe siècle, apportèrent dans l'interprétation de la nature des formules nouvelles. C'est cette lacune que M. Depeaux a comblée par une sélection de toiles, remplissant trois salles, où Claude Monet, avec une de ses plus subtiles impressions de la *Cathédrale de Rouen* et plusieurs autres peintes, Sisley, Renoir, Fantin-Latour, Raffaëlli, Guillaumin, Albert Lebourg (dont les œuvres, à elles seules, remplissent une des trois salles), d'autres encore, voisinent avec les meilleurs représentants actuels de l'école de Rouen.

§

Nous avons loué, dans notre dernière chronique, l'activité dont fait preuve, entre les divers musées d'Allemagne, le **Musée Stae-**

del, de Francfort-sur-le-Mein. Une brochure récemment publiée sur la « Galerie municipale » qui, grâce à un legs généreux de M. L.-J. Pfungst, de Worms, en 1905, a été adjointe à l'ancien Institut Staedel, nous permet de donner une vue d'ensemble de l'heureux développement apporté de ce fait, depuis quelques années, à ces collections, qu'ont enrichies, en outre, les dons et subventions de la Société des Amis du Musée, fondée en 1899 (on se rappelle l'acquisition sensationnelle, à laquelle ils contribuèrent, en 1905, du *Samson et Dalila* de Rembrandt, (1) et, l'année suivante, celle de l'autel de Torgau, de Cranach, acquis à Paris même, à la vente Molinier.

La nouvelle galerie, destinée à compléter celles de l'Institut Staedel, consacrées à l'art antérieur au XIXe siècle, comprend quatre divisions : l'art contemporain ; l'art francfortois; la collection de sculpture; la collection historique d'art. Dans cet ensemble, il faut signaler principalement d'abord le premier groupe, où ont pris place des œuvres choisies avec une intelligence et une largeur d'esprit remarquables, et notamment des peintures et des dessins de nos maîtres français : un magnifique Daubigny, *le Verger*; une *Vague* de Courbet; un portrait, par Millet, de son beau-frère, et jusqu'à un Sisley, un Gauguin, un Van Gogh (quel est, chez nous, le musée de province qui oserait faire de tels achats ?) ; — puis la collection de sculpture, riche déjà de 350 pièces environ, parmi lesquelles il faut noter nombre d'excellents morceaux de notre école française des XIIIe et XIVe siècles; un magistral *Saint Georges*, sculpture en bois, de Syrlin le jeune; un haut-relief en majolique attribué à Andrea della Robbia, provenant de la chapelle du palais Strozzi à Florence, et, parmi les sculptures antiques, une admirable réplique romaine en marbre, la plus parfaite qui existe, de l'Athena du célèbre groupe disparu de Myron : *Athena et Marsyas*, réplique que M. Salomon Reinach signalait récemment, en en louant la belle exéoution, aux lecteurs de la *Gazette des Beaux-Arts* (2). Tout récemment, le musée acquérait encore las plus grande partie de la collection de petits bronzes, terres cuites, vases et verreries antiques réunie par le regretté archéologue Furtwaengler, dont on sait quelle était la compétence en ces matières. Signalons aussi deux jolies statuettes de *Muses* en marbre (3). Deux salles, enfin, sont consacrées à une partie des produits (le musée d'Alexandrie a gardé le reste) des fouilles que l'expédition dirigée par un archéologue de Francfort, Mgr C.-M. Kaufmann, assisté de M. J.-C. Ewald Falls, entreprit de 1905 à 1907 dans le désert lybien et qui

(1) V. *Mercure de France*, 1er août 1905, p. 491.
(2) Livraison de janvier 1910, pp. 77 et suiv. av. reprod. pp. 79, 80 et 81.
(3) Reprod. dans la *Gazette des Beaux-Arts*, février 1909, p. 198.

remit au jour le sanctuaire national des chrétiens d'Egypte aux premiers siècles de notre ère, sanctuaire le plus important d'Orient après Jérusalem : le temple de Menas, à l'ouest d'Alexandrie. Outre l'église souterraine bâtie par Constantin, l'expédition retrouva la basilique de Théodose, deux baptistères et la piscine sacrée où les malades venaient chercher leur guérison, des couvents, des cimetières et des maisons particulières datant du IVe au VIIIe siècle, avec des poteries et autres objets.

L'ensemble si varié de cette galerie nouvelle forme, on le voit, un musée plein d'intérêt et dont l'avenir, grâce au zèle de son conservateur, M. G. Swarzenski, est plein de promesses.

Memento. — Au lendemain de l'incendie de la Bibliothèque de Turin, en 1904, qui anéantit, entre autres manuscrits précieux, les *Belles Heures* illustrées par Van Eyck pour le duc de Berry (et dont, heureusement, une reproduction intégrale par l'héliogravure avait été faite quelques mois auparavant par les soins de notre érudit compatriote le comte Paul Durrieu), un congrès de blibliothécaires émit le vœu de voir reproduire de même façon, par la photographie, les plus beaux manuscrits des collections publiques, afin d'en éviter au moins la disparition totale. En France et à l'étranger on se mit aussitôt à l'œuvre, et la liste est déjà longue, maintenant, des ouvrages ainsi photographiés ; chez nous, les éditeurs Plon, Berthault, Champion, Rahir, ont donné de magnifiques publications, parmi lesquelles nous citerons surtout les *Très riches Heures du duc de Berry* de Chantilly présentées par le comte Durrieu ; le célèbre *Album* de Villard de Honnecourt, le *Psautier de saint Louis* et les *Grandes Chroniques de France* de Fouquet, à la Bibliothèque Nationale, avec notices par M. Omont ; les *Antiquités judaïques* du même Fouquet à la même bibliothèque, avec étude du comte Durrieu ; le *Térence des Ducs*, de la Bibliothèque de l'Arsenal et la *Légende de saint Denis* de la Bibliothèque Nationale, commentés par M. Henry Martin ; les *Heures* dites de Jean Pucelle, de la collection du baron Maurice de Rothschild, présentées par le regretté Léopold Delisle. En Belgique, les éditeurs Vromant et G. van Oest, avec le concours de l'érudit conservateur des manuscrits à la Bibliothèque royale de Bruxelles, le P. J. van den Gheyn, ont suivi cet exemple : la maison Vromant publiait récemment un des plus anciens recueils de ce dépôt provenant de la « librairie de Bourgogne » : les *Cronicques et Conquestes de Charlemaine*, 105 miniatures exécutées en 1460 par Jean le Tavernier, d'Audenarde (in-8, 105 planches avec 24 p. de préface ; 20 francs). Miniaturiste habile au service de Philippe le Bon, Jean le Tavernier, s'il n'a pas la science et la poésie de notre Jean Fouquet, possède du moins des dons brillants d'imagination et de mise en scène ; il se plaît à la mêlée des batailles et à la représentation des grands coups d'épée, et, ce qui est plus précieux pour nous, il nous fournit un grand nombre de renseignements sur la vie publique et privée à cette époque : l'architecture y est largement représentée, et ce sont des artisans de son temps que l'auteur nous montre bâtissant une ville, élevant des remparts et des tours, construisant des ponts, avec les outils en usage alors ; il nous montre ses contemporains se divertissant au jeu de la quintaine ou

aux échecs, traitant leurs hôtes avec faste, assistant au supplice des traîtres, etc. C'est donc une œuvre intéressante non seulement au point de vue artistique, mais encore sous le rapport documentaire que cette reproduction intégrale, en excellentes phototypies, mise aujourd'hui entre les mains des critiques d'art et des historiens. — Le second ouvrage, édité chez van Oest, provient également de la même « librairie » : le *Bréviaire de Philippe le Bon* (in-4, 61 planches, avec 24 p. de préface; 30 fr.). Il est orné de neuf grandes peintures et de nombreuses petites scènes illustrant des initiales, sans compter des encadrements ornementaux d'une grande richesse. Ouvrage anonyme, c'est, suivant le P. van de Gheyn, un manuscrit copié peut-être par un scribe parisien et enrichi de peintures dans l'atelier brugeois où travailla Guillaume Vrelant ; « ainsi s'expliqueraient et les influences françaises dont il porte la trace, et l'analogie avec le miniaturiste flamand dont il reflète la manière ». Ici encore l'éditeur n'a rien négligé pour que les reproductions en phototypie fussent tout à fait dignes des originaux.

Des documents d'étude d'une autre espèce, — il s'agit cette fois de la sculpture — nous sont fournis par une des plus actives maisons d'édition autrichiennes : la librairie A. Schroll, de Vienne. Récemment elle entreprenait sous la direction de M. Julius Leisching, directeur du Musée des Arts industriels de Brünn, la publication d'un choix de figures en bois sculpté, et le premier album était consacré aux œuvres conservées dans des collections viennoises particulières, connues pour leur richesse et le bon goût de leurs possesseurs : celles de MM. A. Figdor, E. von Miller zu Aichholz, Hans Schwarz, et du comte Wilczeck (*Figurale Holzplastik. I : Wiener Privatbesitz ;* in-folio, 70 planches avec 8 p. de texte). Statues religieuses ou figures profanes, les 149 morceaux groupés sur ces 70 planches représentent par des pièces caractéristiques (dont la parfaite reproduction en phototypie permet d'apprécier pleinement les qualités de caractère et d'exécution) toute l'évolution, du XVe au XVIIIe siècle, de cet art savoureux de la sculpture sur bois qui, surtout en Allemagne, en France et dans les Pays-Bas, donna naissance à tant de chefs-d'œuvre. Ce sont les diverses écoles allemandes, naturellement, qui sont représentées le plus abondamment dans ces collections, et particulièrement l'école tyrolienne ; c'est cette dernière aussi qui, avec l'école d'Ulm, montre les œuvres les plus souples et les plus expressives ; on voit que Pacher et Syrlin ont passé par là et que leurs chefs-d'œuvre ont été pour leurs successeurs une leçon féconde. Il y a là pour les historiens de l'art une mine précieuse de renseignements. — Deux autres albums, tout dernièrement, ont été consacrés aux petites sculptures des collections impériales de Vienne (*Werke der Kleinplastik in der Skulpturen-Sammlung der Allerhöchsten Kaiserhauses ;* 2 vol. in-folio, de 55 et 56 planches, avec 22 et 15 p. de texte ill.; 30 couronnes chacun), et le choix en a été confié à un savant connaisseur. M. J. von Schlosser, qui, en 1901, avait déjà publié un bel album des principaux objets d'art de ces collections. Celles-ci, très importantes, ont été constituées par deux fonds principaux : la célèbre collection du château d'Ambras, réunie par l'archiduc Ferdinand de Tyrol, et la non moins riche collection formée dans les Pays-Bas par l'archiduc Léopold-Guillaume. Les œuvres qu'elles renferment s'étendent du XVe siècle au XIXe. La série des sculptures en métal (bronzes pour la plupart) est, pour la qualité et le nombre des

pièces, une des premières d'Europe; elle se compose surtout d'œuvres italiennes, parmi lesquelles des pièces de Filarète, de Riccio, de l'atelier de Donatello, de Jean de Bologne, de Hans Vischer, Wenczel Jamnitzer, P. Flœtner et autres petits maîtres de Nuremberg, du Viennois Raphaël Donner, etc. Les sculptures en pierre tendre et en bois sont principalement d'origine allemande : on remarque, dans le premier groupe, des bas-reliefs de Hans Daucher d'Augsbourg ; dans le second, un des chefs-d'œuvre de la sculpture allemande du xve siècle : un groupe allégorique des *Trois âges de la vie*, sous forme de trois figures d'une vérité réaliste et d'une vie étonnantes, ouvrage attribué au « Maître du retable de Creglingen », c'est-à-dire Tilmann Riemenschneider, et provenant du monastère de Saint-Florian en Haute-Autriche; un beau bas-relief représentant le miracle de saint Éloi ferrant un cheval, une tête de saint Jean-Baptiste d'une perfection de travail admirable, etc. Enfin, le groupe des sculptures en ivoire se compose d'ouvrages pour la plupart d'origine flamande, du xvie au xviie siècle. Toutes ces reproductions, au nombre de trois cents environ, sont, comme celles du précédent album, de la qualité la plus parfaite et précédées de notices descriptives et historiques offrant les renseignements les plus complets.

Erratum. — Dans notre dernière chronique (1er septembre 1910, p. 157), la note 3 doit être placée une ligne plus bas, après les mots : « bas-relief en marbre »; c'est ce bas-relief récemment acquis par le musée de Boston dont nous voulions signaler la reproduction dans le *Bulletin* du musée.

AUGUSTE MARGUILLIER.

LETTRES ANGLAISES

Mrs Ellis H. Chadwick : *Mrs Gaskell, Haunts, Homes and Stories*, 16 s., Pitman. — Augustin Léger : *La Jeunesse de Wesley*, 10 fr., Hachette. — Aylmer Maude : *The Life of Tolstoy, First fifty years* et *Later years*, deux vol., 10 s. 6 d. ch., Constable. — *The Copyright question, The Edinburgh Review*, 6 s., Longmans, Green and C^{o} — C. Bogue Luffmann : *Quiet Days in Spain*, 8, s., John Murray. — Miss Edith Sichel : *The Household of the Lafayettes*, 5 s., Constable. — Hilaire Belloc : *The Old Road*, 7 s. 6 d., Constable. — Memento.

On a célébré cette année le centenaire de la naissance de Mrs Gaskel, qui publia son premier roman, *Mary Barton*, en 1848, à l'âge de trente-quatre ans, et qui mourut prématurément en 1865. A l'heure actuelle encore, ses romans se lisent avec un très vif plaisir, malgré des longueurs, et bien qu'en général on préfère *Cranford* et *Wives and Daughters*. Pour lui attribuer une place aujourd'hui dans la phalange des grands romanciers du xixe siécle, on éprouve quelque embarras. Elle reste loin derrière Dickens et Thackeray, et elle n'a rien de l'originalité et de la « personnalité » des Brontë. De ces trois fameuses sœurs, elle connut bien Charlotte, dont elle écrivit une biographie qui lui valut d'assez vives attaques ; elle dut même supprimer la première édition. Peut-être est-ce à cause des ennuis que lui causa cet ouvrage qu'elle interdit à ses filles de rédiger sa

biographie, et, jusqu'à présent, en effet, on n'a eu, sur elle, que des travaux critiques où la partie biographique existe à peine. Mais à l'occasion du centenaire, Mrs Ellis H. Chadwick semble avoir voulu contrevenir à cette défense, et elle a donné un gros volume, copieusement illustré, et intitulé **Mrs Gaskell, Haunts, Homes and Stories**. Elle n'a eu pour l'aider aucune communication, par la famille, de documents, correspondances, notes inédites ou souvenirs personnels. Il lui a fallu rassembler, — au prix de grandes peines, sans doute, — toutes les indications, tous les renseignements qu'il n'avait pas été possible de dissimuler ou de détruire. Ce labeur a été récompensé, car ce volumineux travail, malgré de menues erreurs, constitue une précieuse et complète contribution à l'histoire littéraire de l'ère victorienne. Une bibliographie et un index facilitent les recherches du lecteur qui connaît, au moins, grâce au patient labeur de Mrs Chadwick, les faits extérieurs de la vie de Mrs Gaskell, dont l'existence, du reste, fut des plus régulières et des plus calmes.

§

Il n'est pas besoin d'insister sur l'importance du Méthodisme en Angleterre. Mais, comme le remarque M. Augustin Léger dans son remarquable travail sur **La Jeunesse de Wesley**, les histoires générales du Méthodisme qui aient encore paru sont médiocres : « simples annales dénuées d'ordre et de critique, pures enfilades d'anecdotes ou juxtapositions de faits superficiels ; et les monographies compilées avec tant d'industrie, qu'on a justement comparées à de cyclopéens tas de poussière, ressemblent parfois aussi, avec trop de persistance, à des lectures édifiantes. » Cette renaissance religieuse eut de nombreux champions, mais John Wesley en résume, dans sa chétive personne, les caractères distinctifs. Des innombrables études dont il a été l'objet, toutes n'ont pas la même valeur, et très justement, dans son avant-propos, M. Léger leur impute des erreurs qu'on peut reprocher à presque toutes les biographies anglaises. Elles sont un fouillis de détails où le personnage est pétrifié, immobilisé et immuable, à la ressemblance d'une effigie posthume quelque peu légendaire. La première partie de la vie de Wesley est celle précisément qui est le plus mal connue ; aussi, doit-on une reconnaissance particulière à M. Augustin Léger pour l'énorme effort qu'il a tenté de suivre pas à pas, dès son enfance, le grand réformateur. « Le but de ces pages, dit-il, est de retracer aussi fidèlement que possible la carrière spirituelle, la croissance morale et intellectuelle, les étapes caractéristiques de l'humble fellow de Lincoln College, rencontré peut-être par Voltaire, au coin de quelque rue d'Oxford, dans l'été de 1727 ou de 1728, et dont la jeunesse allait servir de base au méthodisme, conquête religieuse de l'Angleterre

par un christianisme renouvelé. » Nous avons donc à présent un ouvrage consciencieux, et définitif, peut-on dire même, sur la première partie de la vie de Wesley, — un ouvrage savant qui demeure d'une lecture facile et agréable. Il est accompagné de copieuses pièces justificatives, d'un index très complet, et de notes qui n'embarrassent jamais le texte ; une ingénieuse disposition permet au lecteur, peu curieux d'aller aux sources, de poursuivre sa lecture sans être gêné par de trop abondants renvois.

§

Mr Aylmer Maude est particulièrement qualifié pour écrire une biographie de Tolstoï : il a vécu vingt-trois ans en Russie, connu intimement Tolstoï à Moscou et l'a fréquemment visité à Yasnaya Polyana; il a, en outre, traduit, en collaboration avec sa femme, un bon nombre des œuvres de l'auteur de *Résurrection*, qui le chargea en 1898 d'organiser l'émigration des Doukhobors au Canada. Il y a deux ans, Mr Maude publia un premier volume : **The Life of Tolstoy, First Fifty years**, qui relatait l'existence du grand écrivain jusqu'en 1878. Avec une seconde édition de ce premier volume, il donne la seconde partie, avec ce sous-titre : **Later Years**. L'exposé des opinions religieuses de Tolstoï a été approuvé par lui-même et l'ensemble de l'ouvrage a été revu par la comtesse S. A. Tolstoï. Mr Maude n'a négligé aucune source d'information; il les cite à la fin de chaque chapitre et il reconnaît ce qu'il doit à la volumineuse biographie de M. P.-J. Biroukof. Avec une admirable impartialité, il explique et commente les doctrines de Tolstoï, ses convictions et ses opinions ; il analyse ses principaux ouvrages, établit une chronologie et un index précieux. Ces deux énormes volumes, — 464 et 688 pages, — contiennent d'intéressants portraits, et, sans discuter de la valeur critique de l'œuvre, — soin que nous devons laisser à d'autres, plus autorisés, — il faut reconnaître qu'on est entraîné à lire chapitre après chapitre, comme en subissant une sorte de charme.

§

Les récentes modifications aux lois internationales sur la propriété littéraire et artistique, proposées par la conférence de Berlin, entraînent en Angleterre certains remaniements des lois intérieures sur les droits d'auteur. On trouve la question très clairement étudiée dans un article : **The Copyright Question**, que publie *The Edinburgh Review* dans son dernier numéro. L'auteur, rappelant que l'Angleterre fut la première nation qui légiféra sur les droits des auteurs, expose le conflit qui s'élève inévitablement entre le commerce et l'art et il essaie de démêler la confusion. Finalement, il conclut en approuvant le plan général des nouvelles propositions et

souhaite que le Parlement leur donne bientôt force de loi. Dans ce même numéro, citons encore des études et articles sur *Philip van Artevelde*, *Academical Oratory*, *The Mind of Cavour*, *The Gothic Contribution to Renaissance Art*, *British Weights and Measurer and the Metric System*, *Eastern and Western Critics*, *The English Clergy in Fiction*, etc.

§

Les relations de voyage constituent une lecture captivante lorsqu'elles sont rédigées par un voyageur intelligent et cultivé : c'est le cas pour les **Quiet Days in Spain**, de Mr C. Bogue Luffmann. Au cours de 1908 et 1909, il a parcouru quarante-deux provinces d'Espagne, et comme il savait déjà sur ce pays tout ce qui concernait sa géographie, son histoire économique et politique, il lui fut facile d'en comprendre les mœurs et de pénétrer le caractère des habitants. Il ne relate que des faits intéressants qui viennent à l'appui des idées qu'il expose et des conclusions auxquelles il aboutit. L'Espagne reste « the great unrevealed store of the South », un anachronisme, assurément, mais il est peut-être excessif de préconiser l'intervention étrangère et l'institution d'une commission internationale pour administrer le pays et exploiter ses richesses.

§

Miss Edith Sichel, depuis une quinzaine d'années, a tiré de l'histoire de France une série de très intéressants ouvrages, traitant tour à tour de la Réforme, de la Renaissance et de Catherine de Médicis. Le volume qui vient d'être réimprimé, **The Household of the Lafayettes**, avait paru en 1897, et c'est une étude très pittoresque des mœurs françaises pendant la période révolutionnaire. Le sujet principal est la famille de Lafayette et Lafayette lui-même dans un cadre élargi où l'on voit se dérouler les événements de cette époque troublée, dont le point de vue social et politique est fort bien indiqué.

§

La première édition de **The Old Road** a paru, en un format in-quarto, en 1904, mais ce luxueux volume n'était pas accessible à tout le monde. La réimpression qu'on nous offre à présent sera bien accueillie par tous ceux qui apprécient le beau talent de Mr Hilaire Belloc. Nul n'exprime mieux que lui la fascination de la route, cette première manifestation de l'activité humaine, par où les idées et la civilisation se sont répandues à travers le monde. La « vieille route » dont il essaya de retrouver le tracé, en explorant lui-même son parcours connu et inconnu, est celle que suivaient les pèlerins qui se rendaient de Winchester à Cantorbery. Sa théorie de la route est infiniment judicieuse et le récit de l'exploration est aussi captivant que celui d'un dangereux voyage à travers une contrée sauvage, et

plus pittoresque assurément à cause des vestiges plus ou moins antiques rencontrés dans l'itinéraire.

Memento. — Aux amateurs d'originalité, il faut signaler le premier numéro d'une nouvelle publication mensuelle qui se nomme *The Open Window* et paraît sous la direction de Vivian Locke Ellis. Des vers et de la prose, excellents, et des illustrations neuves, un format élégant et réduit, une impression parfaite sur simili-japon, et le tout forme un ensemble artistique du meilleur goût.

Le numéro d'octobre du *Bibelot* reproduit *The Two Boyhoods*, extrait du cinquième volume des *Modern Painters*, de Ruskin. Dans le numéro de novembre sont réimprimés les *Lyrics*, de Seumas O'Sullivan, avec une préface par A. E., le poète irlandais.

Au nombre des nouveaux volumes ajoutés récemment à la collection Tauchnitz, nous mentionnerons : *Not Guilty*, par W. E. Norris ; *Extracts from Captain Stormfield's Visit to Heaven and Is Shakespeare Dead, Nouvelles humoristiques*, par Mark Twain, qui se retrouvent dans la récente traduction faite par M. Gabriel de Lautrec ; *At the Villa Rose*, par A. E. W. Mason ; *Harmen Pols Peasant*, par Maarten Maartens ; *Confessions of an English Opium Eater*, par Thomas de Quincey ; *Mirage*, par E. Temple Thurston, *St Mark's Rest*, par John Ruskin, etc. Rappelons, à propos de ce dernier volume, qu'on trouve à présent les principales œuvres de Ruskin dans la Collection Tauchnitz, de même aussi que celles d'Oscar Wilde, et de Lafcadio Hearn, dont il est si souvent question à l'heure actuelle en France.

The Nineteenth Century : A Hint from the trees, par Mr Maurice Hewlett, *The Genius of Gibbon*, par le Rev. A. H. T. Clarke, *The Young Disraeli*, par Mr Walter Sichel, *The Response of the Animals to their Environment*, par Kropotkine, etc. — *The Fortnightly Review ;* un poème de Mr Herbert Trench, *Requiem of Archangels for the World ; Portugal Old and New*, par Mr Mackenzie Bell ; *Paul Bourget*, par John F. Macdonald, etc. — *The English Review :* Une belle étude en français sur *la Musique française depuis Berlioz*, par Camille Mauclair ; des vers de Mr Herbert Trench, de Mr Richard Middleton, de Mr F. S. Flint ; *Paris nights*, des pages où Mr Arnold Bennett juge la vie parisienne avec finesse et malice ; *La Alcaldesa*, par Mr R. B. Cunningham Graham : *Pains and Penalties*, un acte de la pièce de Mr Laurence Housman, interdite par la censure ; *The Pilot Fish*, par Mr H. de Vere Stackpoole, une bonne étude sur Alfred de Musset, par le prof. M. A. Gerothwohl, la fin du roman de Mr H. G. Wells, *The New Machiavelli*, etc. — *The Bookman :* une étude, accompagnée de nombreux portraits, *Charles Dickens and Reform*, par Mr B. W. Matz, et un article sur *Harrison Aisnworth*, par Mr Lewis Melville, etc. — *The World's Work ;* numéro spécial consacré à l'Afrique, avec, en frontispice, une vivante tête de nègre, d'après une sculpture de Mr Herbert Ward. — *The Englishwoman :* toute une série d'articles sur la condition des femmes et *Why we read novels*, par Moyra Humphries. — *The Atlantic Monthly :* un nouveau roman *The Patricians*, par Mr John Galsworthy, *Intellectual Life in Japan*, par Mr Paul S. Reinsch. — *The Times Lite-*

rary Supplement (27 octobre) : *Disraeli*, par Lord Morley. — *The Athenœum* (15 octobre) : *The Copyright Bill.*

M. Albert Schinz, professeur au Bryn Mawr College, publie en brochure son étude sur *Jean-Jacques Rousseau, A Forerunner of Pragmatism.*

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES ESPAGNOLES

M. Alfred Morel-Fatio à l'Institut. — Pere Corominas : *La Vida austera* ; Barcelone, l'Avenç. — J.-M. Lopez Pico : *Torment-Froment* ; Barcelone, typ. de J. Horta. — Joan.-M. Guasch : *Pirinenques;* Barcelone, typ. de Baxarias. — Josep Masso i Ventos : *Portic* ; Barcelone, l'Avenç.

M. Alfred Morel-Fatio, ancien secrétaire de l'Ecole des Chartes, qui occupe depuis plus de vingt ans la chaire de littératures méridionales au Collège de France, vient d'être élu membre de l'Institut. Nous regrettons vivement que la maladie nous ait empêché de nous féliciter ici un peu plus tôt de cette nouvelle si bien accueillie en France, en Allemagne, en Angleterre et aux Etats-Unis par les nombreux admirateurs et disciples du plus illustre des hispanisants contemporains. M. Morel-Fatio est le seul en effet dont l'œuvre aussi considérable que variée puisse se comparer à celle du prodigieux Menéndez y Pelayo. Philologue, éditeur de textes, historien, il est aussi un fin lettré, un psychologue curieux d'étudier les personnalités les plus complexes, celle de sainte Thérèse, par exemple ; il est en un mot un érudit bien français, de la même lignée que le regretté Gaston Paris, dont il fut le collaborateur et l'ami. Je ne puis pour aujourd'hui analyser ni même citer tous les travaux de l'auteur des *Etudes sur l'Espagne;* mais il me plaît, à l'heure où certains Catalans trop naïfs proclament que, hors de l'Allemagne, il n'est point de salut philologique, il me plaît de rappeler simplement qu'on doit à ce savant français la seule grammaire historique catalane, ainsi que le meilleur essai sur l'ancienne littérature catalane, publiés d'ailleurs tous les deux en Allemagne même, dans le *Grundriss der romanischen Philologie*, de Gustave Grober.

M. Pierre Corominas est l'un des hommes en qui s'incarne le mieux la Catalogne moderne luttant pour le respect de son passé et pour l'indépendance de son avenir. Il a fait mieux que de mener pour sa patrie un combat purement idéologique, il a souffert pour elle. Et qui ne connaît, là-bas, cette généreuse histoire dont *les Prisons Imaginaires* narrent le prélude tragique ? A peine sorti de l'adolescence, se sentant déjà travaillé par sa vocation de pêcheur d'hommes, il avait recherché la compagnie des pauvres ; il voulait scruter leur misère, leurs anxiétés de révolte, apprendre d'eux s'ils nourrissaient quelque espoir d'émancipation lointaine. C'était en 1896, l'une des pires années qu'ait connues Barcelone, plus que

jamais troublée par le mystère anarchiste, plus que jamais meurtrie par une répression imbécile. Corominas, lui, avait pitié. C'est pour expier ce crime impardonnable qu'au mois d'août de la même année il gravissait la côte de Montjuich, le château légendaire des épouvantes et des tortures, où il vécut dix mois dans l'attente de la mort. Mais cette captivité, suivie d'un long exil, fut pour lui féconde, puisqu'elle lui révéla la beauté de la douleur et le confirma dans sa vocation d'apôtre. C'est en effet à Montjuich, malgré le souvenir des rancunes humaines, malgré l'obsession de la mort et de la folie aux aguets, dans l'horreur de ces nuits patibulaires et de ces longues journées, plus affreuses encore, de consciente agonie, qu'il nous dit avoir connu « l'immensité de l'amour de l'homme » et senti descendre en lui ce grand désir d'aimer et de propager l'amour contre ceux qui propagent la haine. Le jeune prisonnier de Montjuich est devenu l'une des plus illustres personnalités de son pays : en bon Catalan qui ne saurait séparer la pensée de l'action, il ne s'est pas contenté d'imaginer ce qu'il croit devoir être la cité de demain ; il est intervenu dans toutes les affaires de la cité présente, pour tenter d'y réaliser son idéal ; moraliste et sociologue, il a en même temps entrepris de remettre en ordre les finances embrouillées de Barcelone, et, grâce à un long labeur silencieux, il y est parvenu. Depuis un an, il a pris la direction du *Poble Catala*, ce grand quotidien qui, par sa tenue littéraire, peut rivaliser avec les meilleurs journaux d'Europe. Depuis un an aussi, il représente Barcelone aux Cortès, où il a défendu récemment la cause de l'autonomie catalane avec tout le prestige de son caractère et de son talent. D'autre part, préoccupé de l'avenir spirituel de sa patrie, il a su comprendre la nécessité de sauver le trésor d'art, de pensée, et de traditions compatibles avec la vie moderne, lentement amassé jusqu'ici, et il est avec MM. Rubio, Masso Torrents, Oliver, Pijoan, l'un des fondateurs de cet admirable Institut d'Etudes Catalanes dont nous parlerons longuement quelque jour. On le voit, M. Corominas n'a rien d'un homme de lettres. Comme l'a si bien dit C. Rahola, « son idéalisme est pratique, son futurisme a ses racines dans le présent ». Pour lui, écrire c'est encore agir. Et cela explique, sans doute, en même temps que la rareté de ses écrits, leur très grande portée.

C'est ainsi que **la Vie Austère** est, en quelque sorte, l'essai de synthèse de toute une vie consacrée à l'action et à la pensée ; et comme c'est la vie généreuse et sincère de l'homme dont nous venons d'esquisser le portrait, on ne s'étonnera ni de l'extrême retentissement du livre, ni de l'influence qu'il exerce déjà si peu de temps après sa publication ; on ne s'étonnera pas non plus de sa singulière complexité, et de la difficulté que nous éprouvons à en dégager l'esprit, surtout en si peu de lignes. Alors même, en effet, que l'intro-

duction, si riche de renseignements précieux sur la genèse du livre, ne nous le laisserait pas entendre, on discernerait sans peine dans cette œuvre de tendances souvent adverses, d'inspirations contraires qui n'ont pas bien réussi à se fondre, les étapes successives d'une crise spirituelle encore inachevée. *Les Prisons Imaginaires* en retraçaient le prélude. On retrouve, en puissance, dans ce premier livre, la sensibilité de l'homme que nous connaissons et que nous aimons aujourd'hui : poète de tempérament sensuel et passionné, idéaliste et positif ensemble, qui n'admet pas qu'on traite de sentimentalisme « toute explosion passionnée d'idées intensément vécues », — définition avant la lettre de *la Vie Austère ;* — penseur triste et inquiet qui parle de sérénité et d'une béatitude dès ici-bas réalisable ; apôtre qui prêche, mais de façon étrangement combative, une religion nouvelle de pureté et d'amour, d'austérité conciliable avec la jouissance des délices terrestres. Primitivement, *la Vie Austère* ne devait être qu'une sorte d'autobiographie exemplaire qui suivît l'homme de la naissance jusqu'à la mort et exposât, sans aucune sorte de prétention scientifique ou philosophique, les diverses formes de l'austérité, telle que la conçoit M. Corominas, à tous les âges de la vie : les pages intimes et patriarcales de la première partie du livre répondent à cet idéal. Mais, impuissant à contenir la marche irrésistible de sa pensée, l'auteur élargit bientôt le plan de l'ouvrage, au point de le convertir en un livre de morale consacré à l'étude des problèmes les plus graves de la vie. Dès lors les spéculations deviennent purement objectives, les anecdotes autobiographiques disparaissent pour faire place à un exposé bien ordonné des conditions de la Sainteté Humaine. Je ne sais si l'ouvrage n'y a pas un peu perdu. Il y avait en M. Corominas un moraliste pénétrant doublé d'un sûr poète, un observateur ému et très profond du cœur humain. Cela ne lui a pas suffi. Il a senti naître en lui l'ambition d'universaliser son cas, et de faire à son tour du débat de son être le drame de l'humanité. Il s'est donné mission de régénérateur-philosophe, et pour mieux instaurer cette humanité nouvelle dont il croyait avoir trouvé le type en lui-même, il a tenté de remonter jusqu'à l'absolu. Or, il faut bien avouer qu'à ce jeu il a perdu ses qualités bien méditerranéennes et catalanes de clarté, de sens net de la réalité, pour ne trouver le plus souvent que des nuées. Au reste, était-il donc si nécessaire de vouloir donner un nouveau fondement philosophique et religieux à cette morale qui n'est pourtant, presque toujours, que la morale traditionnelle judicieusement interprétée, élargie, ou plutôt ramenée à sa large et vraie conception primitive ?

Au fond, M. Corominas ressemble à la plupart de ceux qui ont perdu la foi première, mais en gardent à jamais l'empreinte, et veulent se donner le change, soit en exagérant sans aucune nécessité leur hétérodoxie, soit en s'acharnant à retrouver pour leur usage

une foi nouvelle, dussent-ils la forger dans leur propre tête. Il a cru discerner dans l'âge présent une « disposition auguste de forces, spirituelles souterraines qui renferment en puissance tous les éléments de la révélation future ». Mais ce nouveau règne de Dieu, compte-t-il sérieusement l'établir avec des replâtrages mal déguisés de catholicisme — toujours subsistant pour le fond, — de paganisme à la grecque, d'humanisme de renaissant, d'optimisme sentimental et scientifique à la façon des bons apôtres de notre XVIIIe siècle français, confiants dans le progrès indéfini de la condition et de la moralité humaine par le progrès des lumières, et enfin de ce demi-rationalisme protestant dont il serait facile de trouver des infiltrations en Catalogne? Annonciateur du règne futur de la justice et de l'amour, M. Corominas a commençé par beaucoup détruire ; mais, hormis de vagues espérances chaleureusement formulées, je ne réussis pas bien à démêler dans cette œuvre ce qu'il a pu fonder de stable, de positif, de vraiment nouveau ; et je crains que le peuple qu'il prétend convertir, ne se souvenant que de la partie négative de sa philosophie, ne se laisse séduire, bien plus que par la noble générosité de son cœur épris de justice, débordant d'amour, par ce qu'il peut y avoir d'anarchique, à l'origine, dans sa pensée. Je regrette de ne pouvoir rechercher ici si l'austérité d'un genre spécial qu'il nous prêche, apte à donner d'excellents fruits en des natures riches d'intime sensibilité, capables de spontanéité et de fantaisie, n'engendrerait point par contre un puritanisme desséchant chez la plupart des Catalans. Je regrette encore plus de ne pouvoir critiquer cette sainteté humaine, « telle que l'entend au début du XXe siècle un adepte de l'actuelle civilisation », sainteté qui n'exige pas seulement des conditions spirituelles ou morales, mais des fondements physiologiques ou matériels tels que santé, beauté, richesse, et qui, d'après l'auteur, aurait été réalisée par Platon, Alexandre, Jésus-Christ, Mozart, Gœthe, tandis que Socrate, César, saint Paul, Michel-Ange, Beethoven ou Schiller ne seraient que des représentants du « démonisme ». M. Corominas me pardonnera de préférer à ces dissertations étranges, triomphe de l'abstraction nuageuse, les pages émues, simples et profondes à la fois, dignes d'un moraliste grec, de la première partie, par exemple, « les Aubes de la Vie », où il nous parle familièrement de la conduite des parents, des fonctions familiales de la mère, de la dignité suprême de l'enfantement, de la nécessité d'éveiller dans l'enfant le sens de la divinité, de la poésie de la vie, du mystère, puis de *l'amistat*, des méfaits du sensualisme, de la paternité, etc. ; ou encore les admirables pages de la quatrième partie où les Délices de la terre, jusqu'aux plus humbles, sont chantées avec le même amour, la même candeur que, sur nos cathédrales, les imagiers idéalistes et réalistes du XIIIe siècle sculp-

taient les travaux des mois. En résumé, ce livre, unique dans l'histoire de la littérature catalane moderne, représente, malgré quelques tendances contradictoires, un effort de synthèse extrêmement remarquable. La langue de M. Corominas, admirable de simplicité, merveilleusement souple aussi, et capable de suivre les mille sinuosités d'une pensée parfois trop subtile, offre un mélange heureux et tout nouveau de limpidité grecque, et de forte saveur prophétique et biblique.

§

Torment-Froment. — Le premier recueil de vers de M. Lopez-Pico est précédé d'un original prologue de M. Eugeni d'Ors, le subtil Xenius de la *Veu*, et l'un des guides les plus avertis de la jeunesse catalane contemporaine. Ce prologue ne rappelle en rien les ordinaires préfaces de commande, et je n'y vois que la fraternelle accolade d'un écrivain de race heureux de reconnaître un égal qui, dès la première œuvre, a su affirmer sa maîtrise avec tant de vigueur et ne demande ni présentation, ni vaine louange, mais bien quelque encouragement. Le poète en a grand besoin dans une société qui, malgré les apparences et cet annuel feu de paille des Jeux Floraux, est assez réfractaire en somme à la poésie pure. Il y aurait à ce propos une piquante étude à faire sur les rapports de la société catalane et du poète; on y verrait comment l'étroit positivisme, le manque de générosité de la mésocratie catalane paralysent, pour une bonne part, l'essor et surtout l'expansion de la littérature nationale.

Pour le moment contentons-nous de dire qu'il semble bien prématuré, malgré qu'en aient Ors et Alomar, ou plutôt leurs incontinents disciples, de parler de l'avènement d'une poésie « civile ». Le poéte, loin de pouvoir communier avec la collectivité, n'est encore compris que par une élite trop restreinte. Barcelone n'est pas la Florence des Médicis, et il ne faut pas compter que les Carducci abondent de sitôt en Catalogne. Mais à défaut des poètes civils, il peut encore surgir, comme par le bon vieux temps, des poètes, sans plus. Edgar Poe est bien né chez les Yankees, et l'Amérique du Sud nous a donné un Ruben Dario ! Au surplus, les difficultés économiques ou sociales peuvent bien arrêter les ambitions vulgaires, mais elles ne font que fortifier la vocation de ces poètes, qui ne sont de leur temps que pour ne s'y point reconnaître, ne s'occupent que de la cité intérieure, et savent cultiver leur personnalité en dehors de la société où ils vivent, grâce à ces trois vertus providentiellement isolantes dont parle Eugeni d'Ors, dans le beau prologue de *Torment-Froment :* la chasteté de l'homme qui fait la sensualité aiguë et rare de l'artiste — le feu qui ne se consume pas dans les misérables flambées d'un quart d'heure devenant Art pour brûler, peut-être, éternellement ; — la Pauvreté « sous le rigide manteau de laquelle la vie généreuse

cache souvent son four ardent » ; et la Timidité enfin, « cilice pour les plus vigoureuses, les plus pures saintetés sentimentales ». Louons les forts d'avoir su reconnaître en ces vertus, au lieu d'hostiles contraintes, les sûres éducatrices qui ne couvent sous leur neige divine une âme de poète que pour lui mieux permettre de voir s'épanouir, dans la joie généreuse et forte d'un vrai printemps, toutes les promesses en fleurs des fruits à venir.

M. Lopez Pico a su nous dire avec infiniment de pénétration et de discrétion aussi par quel laborieux acheminement, par quelle discipline douloureuse de sa sensibilité — Torment — il parvint à s'assurer d'aussi belles moissons — Froment. Conquise dès le début, l'attention se soutient jusqu'à ce que s'achève, avec les derniers vers, l'enchantement exercé, avec un art parfois souverain, par le poète. Ce n'est point là en effet l'habituel recueil factice de petites pièces de circonstances, mais bien un poème unique, solidement construit, et où se reconnaît, à travers les mètres changeants, une même vision toute personnelle de la vie, une même pensée. Guidé par la Douleur fraternelle et par l'Esprit, le poète nous amène à son tour sur cette vieille route merveilleuse où prennent corps les forces obscures de la vie et où, au heurt sourd des instincts contraires, l'Inconscient s'illumine de lueurs brèves : la voie royale suivie, après Dante, Pétrarque, Ausias March, par tous ceux que l'on pourrait appeler les passionnés volontaires. M. Lopez Pico est de ceux-là, qui surent allier à la fougue d'une passion vraie la sérénité d'une conscience sinon toujours maîtresse d'elle-même, du moins prompte à se ressaisir après les lâchetés de la chair ou les perversions du cœur ; il ne réédite point ces chantres parfois si niais de leurs propres piperies sentimentales que furent trop souvent les romantiques. Non qu'il n'ait eu lui-même sa folie romantique ; toute la première partie du recueil en est l'histoire. D'ailleurs l'anecdote amoureuse qui s'y développe, pour s'apaiser bientôt jusqu'à mourir dans une musique ironique et légère, n'intervient, semble-t-il, que pour mieux se laisser cristalliser autour d'elle, en une parfaite ordonnance, toutes les émotions du poète, durant la crise profonde où il s'est débattu avant d'atteindre à la sérénité qui s'affirme, encore indécise un peu, dans la seconde partie du livre. Les brefs commentaires en prose qui précèdent chaque groupe de poèmes vont m'aider à donner une idée de cette crise dont ils marquent les diverses phases d'un trait mordant et comme avec l'ironie clairvoyante et hautaine d'un chœur de tragédie antique. — Alpha de mon livre, l'Envie, dit la première de ces gloses. Envie nue et douloureuse, d'homme médiocre et timide. — Envie de toutes les joies inaccessibles. — Envie qui me porte à me croire incompris et persécuté. — Envie de feuilleton romantique. Moi-même, je m'y suis lancé, à la folie romantique. — La

glose suivante dit la première rencontre avec la « belle dame » aimée, dans cette fête mondaine où le poète se sentait étranger, et par timidité ne dansait ni ne parlait. Le désir cependant s'enflamme en lui, désir insensé de collégien reclus; les paroles de l'Envie l'incitent à toutes les hontes ; et c'est sur son ordre que le premier souvenir d'amour est chanté, dans les élégies qui suivent, avec toute la volupté hautaine et morose des timides — glose un peu injuste tout de même pour ces élégies qui font si bien oublier quelle a pu être l'origine de leur inspiration, tant elles sont belles d'ampleur et de fermeté, de douleur contenue, de gravité presque liturgique, de langue aussi souple que précise et qui arrive à exprimer jusqu'au mystère. — Puis le poète se sent meilleur. Bien loin des médiocrités. Libre de timidités aussi. Et sans envie. — Bientôt le souvenir de la Belle Dame n'est plus qu'un prétexte ornemental pour ses vers ; et à la stridence exaltée des élégies succède l'apaisement des « Poèmes » qui ne sont plus que d'extatiques paysages intérieurs, où tendrement se fond le souvenir. — Enfin ce souvenir n'est plus que « musique et légende ». — La Dame d'amours et de songes, illusoire et chérie, est passée. Et le poète, délivré de la folie romantique, n'ayant gardé de son voyage que la confirmation sainte de la douleur, peut entonner dans *Froment* l'hymne de retour à la joie printanière qu'il pressentait dès la première élégie. Héroïquement, il a renoncé à la poursuite de ces chimères qui, pour être en partie artificiellement forgées, n'en sont pas moins déprimantes. Et c'est après tous ces égarements sentimentaux, après ces vains efforts pour diviniser notre misère même, d'un mot après la fiction romantique, le retour à la réalité, à l'équilibre nécessaire de l'action et du rêve, à la simplicité de la vie, à la santé spirituelle et morale, à l'unité. Il n'entend plus rester condamné aux éternelles variations complaisamment brodées par les romantiques sur le thème favori de leur ancêtre, ce Rousseau « inquiet, mécontent de tout et de lui, dévoré de désirs dont il ignore l'objet, pleurant sans sujets de larmes, caressant tendrement ses chimères, faute de rien voir autour de lui qui les vaille ». M. Lopez Pico a regardé autour de lui, et il a mieux vu que Jean-Jacques, et il a fait de la vie simple, retrouvée, l'objet de ses méditations nouvelles. Il a vu la Paysanne catalane, l'Homme de mer, la Fille de chez elle, comme on dit à Majorque, la jeune Mère, l'Adolescent, la Veuve, la Mort, les Crépuscules; et il a su extraire de ces spectacles familiers tout l'héroïsme qui y réside et ces profondes correspondances qu'un poète seul sait y saisir. Ainsi animées de sa propre vie ardente, ces *Images*, comme il les appelle, prouvent magnifiquement qu'il convient de ne point rester sans trêve absorbé dans une égoïste contemplation toujours déprimante à la longue ; en s'évadant à temps de son être, le poète ne fait que se préparer à mieux se retrouver lui-

même, mais rajeuni, plus riche encore, armé d'une vision plus aiguë et plus large du monde externe et de l'intérieur.

La langue très neuve de *Torment-Froment*, n'étant point taillée sur les patrons courants, donne tout d'abord une étrange impression de rudesse qui nous reporte presque à ces siècles où, moins bourgeois, les Catalans, brutalement, conquéraient de nouvelles terres et disaient leurs conquêtes dans une langue adéquate, unique de fierté. De fait, on pourrait sans trop d'étonnement passer de la lecture d'une chronique de Muntaner à celle de ce livre où flotte encore un peu de l'héroïsme lointain de la race. Mais malgré cet accent archaïque, sensible surtout dans quelques pièces de la première partie, on a vite fait de s'apercevoir qu'une telle langue est aussi savoureusement moderne: la musique rare de ces vers, la flexibilité de la phrase rythmique font souvent penser aux meilleurs de nos derniers poètes français, auxquels M. Lopez Pico s'apparente beaucoup plus qu'aux Italiens — Carducci et d'Annunzio — ordinairement préférés en Catalogne. Pour conclure, je crois voir dans ce recueil la dernière étape, et l'une des plus belles, dans l'œuvre double d'anoblissement de la langue, rendue chaque jour plus ductile, plus riche, et d'élargissement du lyrisme catalan, sorti enfin des langes de la poésie floraliste, patriotique ou ruraliste, pour devenir, avec le charme encore des belles adolescences et la saveur originelle de la race, plus généreusement humain.

§

Pirenenques. — M. J.-M. Guasch ne s'attaque à rien moins qu'aux Pyrénées, entreprise un peu téméraire pour qui n'est pas Verdaguer ou Maragall. Au reste, je suis assez enclin à me méfier d'un recueil de poèmes dont la couverture arbore un nom géographique, si prestigieux soit-il, car je ne puis comprendre que, de propos délibéré, on cherche à découper en vers des paysages : ils résistent trop bien à ces sortes d'initiatives. Le poète, encore moins que le prosateur et que le peintre même, ne doit pas prétendre à les décrire, mais à s'y transposer, à les prolonger en lui-même, et, si je puis dire, à les dépasser ; nous ne lui demandons pas des vues, mais des visions où s'affirme une personnalité ardente. Ce n'est pas que M. Guasch n'ait tenté d'animer les tableautins qu'il nous présente : il a cru que, pour donner droit de cité à son alpinisme, il suffisait de le rendre sentimental. Mais, à ce compte, il va sans dire que le paysage ne gagne rien. Est-ce bien la peine, en effet, de s'armer de l'alpenstock pour aller transplanter jusque sur le Carlitt ou le Puigmal, avec ses habituelles préoccupations de citadin trop distingué pour être simple, cette tenace petite fleur bleue qu'on aimerait à ne point retrouver à de pareilles altitudes? Cela devient presque une obsession, à laquelle n'échappent ni les pâtres contemplatifs que le poète fait amoureux à

son image, ni les fées qui se peignent nues aux bord des lacs « d'un bleu mystique », ni les cloches de l'ermitage de Nuria, dont « l'hymne d'allégresse est comme une vague immense qui palpite d'amour ». Il n'est pas jusqu'aux arbres qui ne soient appelés à bénéficier du trop plein de ce cœur embrasé. Voyez ces propositions indiscrètes au pommier fleuri : « Donne-moi ta fraîcheur de vierge, qui laisse suinter l'amour que tu recèles ! — Je t'ai vue au milieu des champs te dresser nue. — Et je suis venu ici pour aimer. — Ne crains rien, ô majesté fleurie ! J'ai la clef de la porte de la vie — ouvre-moi bien largement, — N'aie pas peur ! » Je conçois qu'un pommier s'effarouche d'un pareil sonnet. Heureusement, Vernet-les-Bains est proche, et le poète y trouvera de plus sûrs dérivatifs en la personne de Mimi, puis de cette Ninon qui lui vaut « la sainte nuit des offran« des, où il ne reste plus de secret à détisser ». — Cette poésie trop fleurie d'images est le type achevé, pour le fond, de la poésie pastorale — ruraliste, dirait Alomar — et, pour la forme, de la poésie floraliste, naguère pastichée par Santiago Rusiñol dans une comédie d'inoubliable mémoire. Mais le genre une fois admis, je m'empresse de reconnaître que M. J.-M. Guasch y excelle, que certaines pièces même où il a su atteindre la simplicité, comme la Font et quelques autres, sont de belles visions, et qu'il méritait bien l'honneur d'être nommé récemment Maître en gai savoir ès-jeux floraux de Barcelone.

§

Portic. — M. Masso Ventós est le plus jeune, je pense, des poètes catalans, et le fils d'un des hommes qui ont le mieux lutté, et sur les terrains les plus divers, pour le triomphe de la Renaissance nationale : l'illustre auteur de *Désillusion* et de *Croquis Pyrénéens*, le directeur de la *Revue d'Historiographie catalane*, et le fondateur enfin, avec M. Casas Carbo, de cette maison d'édition autour de laquelle il a su rallier toute l'élite intellectuelle du pays, si bien que l'histoire de l' « Avenç » se confond presque avec celle de la littérature catalane en ces vingt dernières années. De ce fait, la vocation littéraire de M. Joseph Masso a été, à coup sûr, singulièrement facilitée, trop même peut-être : car s'il n'est pas impossible que le poète s'enfante dans la joie, n'arrive-t-il pas plus ordinairement que la douleur préside à sa formation? Notre jeune écrivain, heureux de par son éducation même, a encore, si j'en crois la dédicace qui couronne son *Portique*, reçu déjà du sort la faveur d'un amour partagé. Mais c'est peut-être pour n'avoir pas assez connu l'effort que sa culture, pourtant réelle, n'a pas encore reçu la consécration suprême de l'unité. De fait, les poèmes de ce petit livre, élégamment illustré par Bill, sont d'une inspiration quelque peu disparate qui papillonne, juvénile, autour de l'Epouse des Cantiques ou du grand mystique cas-

tillan, saint Jean de la Croix, tout aussi bien que de la Bilitis de Pierre Louys, de la Salomé d'Oscar Wilde, d'ailleurs évoquée en des vers d'une belle ardeur païenne et d'une ferme facture, ou des froids tableaux de Böcklin — ce peintre allemand dont Xenius faisait récemment justice, — paraphrasés en des méditations un peu froides aussi, mais d'une élégance sûre et d'une réelle ampleur. Quoi qu'il en soit de cet éclectisme, l'ensemble est d'une belle tenue littéraire et présage un artiste véritable. Mais je crois voir se dessiner pour l'avenir, derrière ce portique, plutôt qu'une vivante et souple architecture de poèmes, la noble perspective de vigoureuses proses.

MARCEL ROBIN.

LETTRES SCANDINAVES

Autour du Prix Nobel. — Verner von Heidenstam : *Svenskarne och deras höfdingar*, Stockholm, Albert Bonnier. — Gustaf Janson : *I mörkret*, Stockholm, Ljus. — Sven Lidman : *Stensborg*, Stockholm, Bonnier. — Hjalmar Bergman : *Hans nads testamente*, Stockholm, Bonnier. — Sigfrid Siwertz : *De Gamla*. — Ernst Didring : *Högt Spel*, Stockholm, Ljus.

Bien que ce ne soit qu'en décembre qu'on décerne le **prix Nobel** de littérature, on commence déjà à s'en occuper. Des critiques éminents lancent des candidats ; la rumeur publique désigne celui-ci ou celui-là comme devant être l'heureux gagnant. Peut-être espère-t-on ainsi faire pression dans un sens ou dans un autre sur l'Académie distributrice. Espoir vain ! car jamais jusqu'ici — si ce n'est l'année passée, où Selma Lagerlöf fut désignée — l'opinion publique ni suédoise, ni internationale, n'a eu la moindre influence sur les décisions de la docte Assemblée.

Il y a dans ce parlement littéraire — comme dans tous les parlements — une droite et une gauche, et un centre de « sauvages » qui, se joignant aux uns ou aux autres, décide du sort des candidatures. Jusqu'ici la droite l'avait généralement emporté : les noms de Sully-Prudhomme, Mommsen, Eucken sont caractéristiques à cet égard. Cependant, l'année passée, la gauche avait fait triompher la candidature de S. Lagerlöf, à laquelle du reste la presque unanimité des académiciens se rangea. Cette année-ci il paraît que la droite veut sa revanche et l'on parle d'attribuer les 200.000 francs à Gustave Frenssen, pasteur protestant prussien, auteur de Jörn Uhl, Heiligenlei, etc. Evidemment, la prescription du testament concernant « l'idéalisme » des lauréats se trouvera ainsi remplie et il faut avouer que le nom de Frenssen vaut au moins autant que celui de l'autre théologien, le professeur Eucken, de Iéna...

Les candidats de gauche, notamment MM. Anatole France, Verhaeren, Maeterlinck, Verner von Heidenstam, devront donc se résigner à attendre quelque temps encore. Pour ce dernier, il paraît que

le principal obstacle à sa nomination aura été qu'on ne pouvait pas décemment attribuer le prix à des Suédois deux années de suite

Quoi qu'il en soit, **Verner von Heidenstam** est de ceux qui s'imposent à l'attention du monde littéraire. Il serait déjà une célébrité mondiale s'il ne se fût pas — délibérément du reste — attaché à des sujets qui de premier abord rebutent le public non suédois. Il a voulu devenir l'éducateur, le bon guide de son peuple à lui, avant de rechercher la faveur des autres. Mais son nationalisme n'est pas le nationalisme borné, étroit, de ceux qui ne découvrent que les beaux côtés chez la nation à laquelle ils appartiennent. Il ne s'est pas refusé à dire à l'occasion les vérités les plus désagréables à ses compatriotes. A ce point que, durant la crise suédo-norvégienne, un littérateur norvégien a pu recueillir dans les œuvres de Heidenstam tout un arsenal de diatribes contre la nation suédoise ! Pour un écrivain réputé nationaliste à outrance, cela n'est pas banal. Je ne connais pas du reste de symbole plus saisissant de ce qu'est le sentiment patriotique que le chapitre des « Carolins » intitulé : « Parmi les écueils suédois .» Un des compagnons de Charles XII, pris par la nostalgie, brûle les étapes pour regagner la terre suédoise. Il surmonte toute sorte de difficultés, il sacrifie tous ses biens, jusqu'aux vêtements du corps, pour atteindre le but. Enfin, par une nuit de tempête, il fait naufrage sur la côte suédoise si ardemment désirée, mais à peine débarqué il est fusillé par des pirates, ses compatriotes ; il meurt, embrassant désespérément le rocher froid et inhospitalier.

On comprend que des titres de livres tels que « l'Arbre des Folkungs », « le Pèlerinage de Sainte-Brigitte », « les Carolins » ne sont pas faits pour tenter un public étranger ; il se dira inévitablement que c'est là de l'histoire de Suède, dont il se soucie peu. Mais Heidenstam est trop poète, trop écrivain de race, pour se borner à des reconstitutions historiques. S'il est un nom qui vient à l'esprit en lisant ses œuvres, c'est bien celui de Flaubert. C'est la même documentation serrée, c'est la même richesse de couleurs ; tous les deux ont le style très châtié et la passion du mot juste et expressif. Seulement Flaubert, étant latin, est plus sensuel, Heidenstam plus philosophe.

L'écrivain, qui mieux que personne avant lui avait su dépeindre le génie national, qui, dans Sainte-Brigitte et Charles XII, avait saisi les traits caractéristiques de l'âme suédoise, le côté mystique et le côté aventureux, était évidemment tout désigné pour écrire l'histoire de son peuple. C'est ce qu'il vient de faire sous le titre : *les Suédois et leurs chefs*, dont le premier volume est déjà paru et dont le second et dernier va paraître incessamment. Ce livre, bien que destiné à l'usage des écoles, n'est pas un livre de classe ordinaire : il donne l'histoire du pays en tableautins très vivants où l'imagination du

poète se marie heureusement à la documentation de l'historien. L'histoire de tout un peuple traitée en nouvelles — l'entreprise était neuve et hardie ; il faut dire qu'elle a été réalisée avec une rare sûreté de style et avec une abondance d'imagination qui présage bien pour les œuvres à venir, écrites sans intentions pédagogiques.

Dans une chronique précédente, j'ai dit que la littérature suédoise s'oriente de plus en plus vers la critique sociale. Pendant une période de quelque vingt ans — qui a été du reste un véritable âge d'or littéraire — on a pratiqué, sinon l'art pour l'art, du moins l'art pour la beauté, sans beaucoup penser à moraliser le public, de manière directe, s'entend. Mais les grands conflits sociaux de ces dernières années ont eu évidemment leur écho dans les esprits des auteurs ; c'eût été étonnant, en effet, que de tels tremblements de terre ne renversassent pas les tours d'ivoire. On revient donc peu à peu aux méthodes d'antan : on pose des problèmes, on critique l'ordre existant.

Certains y vont carrément, sans ambages, tel Gustaf Janson dans **I mörkret** (Dans l'obscurité), histoire émouvante d'une catastrophe minière. Après avoir donné l'image — du reste saisissante de réalisme — de la catastrophe même et de la lutte terrible contre la mort, l'auteur nous dépeint la rapacité des actionnaires sous des couleurs si crues et si impressionnantes qu'on comprend sans difficulté aucune que ce roman ait eu l'honneur d'être reproduit comme feuilleton dans tous les journaux socialistes, non seulement de la Scandinavie, mais aussi de l'Allemagne, Autriche, etc.

Chez d'autres, cette critique sociale revêt des formes moins brutales ; c'est la peinture qui veut être objective d'un milieu où s'étale la suffisance du noble d'hier et du bourgeois d'aujourd'hui. Dans ce genre, le jeune auteur Sven Lidman vient de gagner une véritable gageure par son beau roman **Stensborg**. Lui, hier lyrique fougueux, qui chantait la volupté dans des strophes enflammées, nous donne aujourd'hui un roman mi-social, mi-psychologique, qui étonne autant par son style sobre que par sa composition solide. Il est vrai que les vers de Lidman avaient toujours été d'une harmonie parfaite. « Stensborg » est l'histoire du pauvre héritier d'un château familial, couvert d'hypothèques. Pour sauver l'honneur de la famille, menacée d'une ruine lente, mais sûre, le héros du roman fabrique une fausse traite, avec l'intention bien arrêtée de gagner la fortune à Monte-Carlo ou de se brûler la cervelle. Il ne fait ni l'un, ni l'autre ; il perd l'argent, se laisse arrêter et expie son crime. Il renonce à ses titres de noblesse, mais le travail honnête et l'amour de la terre paternelle l'anoblissent en revanche. — C'est un hymne au sain labeur du paysan ; on dirait que M. Lidman ait le remords de ses vastes rêves de poète.

Un autre jeune auteur, qui, celui-là, ne cesse pas d'étonner, est

Hjalmar Bergman. Après avoir donné des livres saturés de la sagesse de l'Inde, il nous gratifia, l'année passée, d'un *Savonarola* où revivait dans un style austère tout le mystère du Moyen-Age florentin, et aujourd'hui il nous transporte dans un château suédois auprès d'un vieux gentilhomme en train de faire **Son testament**. C'est un livre qu'on lit avec plaisir de la première page jusqu'à la dernière, tant il fourmille de traits comiques du meilleur aloi. Le vieux baron hargneux et apoplectique, la sœur dévote et intrigante, ne reculant devant rien pour assurer l'héritage à ses fils, viveurs endettés, les domestiques sournois et obséquieux, et dans ce milieu corrompu, deux charmants enfants, naturels dans tous les sens du mot, qui toucheront l'héritage à condition de s'épouser. — Les personnages campés avec un art consommé, la drôlerie des situations, le naturel du dialogue, tout fait présager en H. Bergman un auteur de comédies de tout premier ordre.

§

Celui de la jeune génération littéraire qui éveille le plus d'espérances est sans doute Sigfrid Siwertz. Son dernier livre, un recueil de nouvelles, **De Gamla** (les Vieux), confirme ses succès précédents. Ce n'est pas là de la satire sociale, au contraire. L'auteur a un parti-pris de rendre sympathiques les individus les moins recommandables. C'est le contrepied de la misanthropie d'un Tristan Bernard. Car Siwertz les voit réellement d'un œil attendri, ses tristes héros, et ce n'est pas pour se moquer de la pauvre humanité qu'il fait défiler cette série de personnages décrépits et ratés. Ce n'est qu'exceptionnellement, comme dans la petite nouvelle du « Voleur dévot », qui dans l'église même plonge sa main dans le sac d'une demi-mondaine pour se répandre ensuite en grâces au Très-Haut, que l'auteur laisse percer une douce ironie. En général, sa sympathie est sans mélange, et la nôtre aussi.

Le Théâtre national suédois annonce une comédie de Siwertz pour une date prochaine. Il sera infiniment intéressant de voir sur la scène les héros très *humains* de cet auteur sympathique.

§

La littérature dramatique suédoise, dont le grand nom reste Auguste Strindberg, s'est enrichie, ces temps derniers, d'un nouvel adepte dont le premier coup a été un coup de maître. **Le Gros jeu**, drame en trois actes, de Ernst Didring, fait depuis un an le tour du monde, acclamé dans toutes les grandes ville de l'Europe — excepté en France, naturellement, où le chef-d'œuvre dramatique n'est pas un article d'importation !

L'action du *Gros jeu* se déroule, du soir au matin suivant, dans un vieux château, situé en pleine forêt, et habité par un vieux juge

et le fils aîné de celui-ci, médecin de son métier. La femme de ce dernier est l'héroïne de la pièce, être adorable et adoré par tous ceux qui l'approchent. Nous assistons, dès le début, à une scène où le fils cadet du juge, poète nietzschéen, assaille de ses déclarations passionnées la jeune femme qui aime son mari, mais qui est faible.

Le mari chasse l'élan dans la forêt, avec des amis. Précisément un de ceux-ci, qui nourrit lui-même des sentiments tendres pour la jeune femme, rentre de la chasse avant les autres, et surprend sans être vu la conversation coupable. C'est lui qui jouera « le gros jeu », pour sauver l'honneur et le bonheur de la femme aimée. Le poète lui ayant révélé ses sentiments de jalousie haineuse envers le frère, allant jusqu'à dire qu'il n'ose pas aller à la chasse de peur d'être amené à tirer sur le rival heureux, l'ami, qui vient d'apercevoir sur un rocher lointain un élan superbe, le fait abattre par le poète qui, suggestionné, croit avoir tué son propre frère. L'absence prolongée du médecin qui, en rentrant, a été appelé auprès d'un malade — ce que tous ignorent, sauf l'ami — détermine chez tous un malaise qui va croissant d'heure en heure. Les péripéties de cette nuit d'angoisse sont exposées avec une maîtrise impeccable. La scène finale, où, dans le cabinet de travail du vieux juge, les consciences troublées sont mises à nu, est du plus beau tragique.

C'est de l'Ibsen, moins le problème, moins le symbole.

FRITIOF PALMÉR.

LETTRES TCHÈQUES

Artus Drtil : *Iiri Mahen, narys ideovy a estheticky*. Kralovské Vinohrady : Premysl Placek, de même que Jiri Mahen : *Prvni Deste*, tragicomédie, et *Janosik*, tragédie. — Josef Machac : *Bedrich Smetana a cizina*. Hradec-Kralove : Boh. Melichar.

Le 10 avril passé, mourait inopinément à Prague, du plus stupide empoisonnement du sang, un jeune Morave, d'un esprit droit et aiguisé, d'un cœur épris de féminisme, paraît-il, aussi nourri que passionné de lettres depuis son enfance, travailleur acharné et à qui l'ivresse de pensée tenait lieu de toute richesse. Sur Artus Drtil, la génération montante fondait les plus légitimes espérances. Et cependant il n'avait guère eu l'occasion de manifester son talent autrement que par quelques critiques. Il est vrai que, à Prague comme ailleurs, il est plus facile de placer des jugements sur les autres que de donner aux autres l'occasion de juger vos travaux, et c'est un ridicule de plus de notre temps de constater que l'on débute ordinairement dans la littérature par de la critique. Sinon très avertie et très incisive toujours, celle de Drtif avait fait sensation par sa franchise,et si l'on peut lui reprocher peut-être quelques-uns de ces manques d'égard et d'éducation, que les jeunes gens confondent trop sou-

vent avec le courage, du moins s'efforçait-elle d'être aussi nuancée que tranchante. Or, comme ce n'est pas le cas de ce que produisent ordinairement les milieux souvent plus sectaires qu'esthètes de Prague, c'était déjà une originalité. Le nom de Drtil signifie *broyeur*, *écraseur*. Lorsque ses premiers essais parurent,on crut à un pseudonyme de M. Salda. Un échantillon de sa manière dissolvante nous est donné par l'essai,malheureusement inachevé, sur l'écrivain **Jiri Mahen**, que vient de publier, par piété à l'égard du défunt, l'éditeur Premysl Placek, aux excellentes revues (*Prehled Revue* et *Hrozled*) de qui Drtil avait le plus collaboré. J'avoue queje me méfie un peu des jugements très généraux et très dédaigneux, qui, sous prétexte de situer un écrivain, que l'on juge assez exceptionnel pour s'en occuper, passent condamnation sur une littérature en bloc, avant d'effeuiller l'écrivain en question comme un artichaut, et de telle sorte que c'est à peine s'il en reste sain et sauf le foin de quelques menus détails. Ecoutons Drtil. L'ensemble de la littérature tchèque moderne n'aurait été qu'une illusion très temporaire; elle se serait immédiatement pulvérisée en atomes hétérogènes ; aucune cristallisation très spécifique n'aurait pu se produire ; ses représentants auraient même perdu toute notion de leur point de départ et du chemin où ils s'engageaient, si bien qu'ils auraient abouti aux antipodes de leurs intentions originelles. La nouvelle génération ne serait qu'une recrue d'épigones rabougris. Et Vrchlicky comme Machar, Brezina comme Bezruc, Dyk autant que Zeyer n'auraient fait qu'accoupler tant bien que mal des incompatibilités. Tout ceci, que n'appuient ni une érudition aussi raisonnée, ni des preuves aussi convaincantes que celles de M. Salda, lorsqu'il accomplit de pareils déblaiements de terrain, et qui n'est du reste établi sur un plan ni aussi vigoureux ni aussi monumental, retombe sur cette cadence assez banale que, s'il en va ainsi de la poésie, le roman vaut un peu mieux, et que, parmi les silhouettes qui surgissent du brouillard, M. Jiri Mahen est l'une des plus apparentes : artiste compliqué, d'une physionomie pas encore arrêtée pourtant, et, lui encore, sollicité par diverses influences contre lesquelles il ne sait pas réagir. Après avoir étudié ainsi *l'époque et le milieu*, M. Drtil passe à la *création lyrique* chez son héros, et à l'étude de ses romans. Puis... *pendent opera interrupta*. En sorte que, sur l'auteur dramatique, c'est M. Mahen lui-même que nous interrogerons tantôt et d'autant plus volontiers que le monde tchèque est rempli de son nom, à l'heure présente, à propos de la représentation de son *Janosik* au Théâtre National.

Mais je voudrais auparavant constater une fois de plus combien les manières de penser et de s'exprimer en ce moment à la mode à Prague sont différentes des nôtres. Le vocabulaire actuel de ces jeu-

nes critiques n'aurait plus cours parmi nous, et j'ai l'impression qu'ils se paient un peu trop de mots dont le prestige sera vite complètement épuisé. Dieu me garde de juger un écrivain d'après une seule phrase, mais voyez combien non seulement une tournure d'esprit, mais un mécanisme de la pensée étrangers aux nôtres se témoignent dans celles-ci qui, traduites littéralement avec le plus grand soin, ne nous paraîtront jamais comporter un sens suffisant. Il s'agit donc de M. Mahen :

« La source de toute son œuvre est le lyrisme... La substance de l'action, l'affabulation du roman, l'émotion dramatique, le geste de révolte d'un penseur et d'un réformateur, tout cela n'est plus ou moins qu'un prétexte extérieur, la mise en scène sous laquelle s'agite le propre drame poétique de la beauté, du style et du rythme, d'une âme avide de couleurs, de formes et de spectacles sensuels. Ce qui implique, en outre, un relief pas clair et une structure de pensée pas assez forte, ce qui se démontre surtout dans les petites proses des *Originaux* et de *la Hache*. C'est un impressionnisme poétique», etc. etc.

— J'avoue ne pas découvrir autant de lyrisme que cela, malgré son titre symbolique, dans la très bonne tragi-comédie réaliste de M. Mahen, **Premières pluies**. Cela peut se résumer par la brutale constatation que coûte que coûte il faut laisser les jeunes hommes jeter leurs gourmes, et c'est dédié à « ceux d'entre eux qui réfléchissent un peu sérieusement à ce propos ». Karel Skalak, jeune homme de vingt ans, pur, honnête et poète, aime Hedva, fille d'un riche bonhomme assez burlesque, mais, en même temps, il est pris par les sens et succombe aux attraits de la jolie cantatrice Irma. Hedva, pendant la durée de cette crise, cherche des consolations auprès de la mère de l'amant infidèle, tandis que son père, enchanté de l'équipée, essaie de la consoler en favorisant les prétentions du jeune gommeux Steiner. D'autre part, le vieil acteur Konrad, qui sait ce que vaut Irma, dont il a été l'amant, met en garde Karel. Cependant ce n'est pas la faute de ses bons conseils si celui-ci revient à Hedva. Tous ces personnages « voulus très bons ou très mauvais » ne sont point trop énergiquement caractérisés. Etant données l'indulgence et la mollesse d'Hedva, l'aventure avec Irma était trop tentante pour que Karel hésite à se l'offrir. Celui-ci est, d'autre part, trop brutal pour en éprouver grand remords. Il ne lutte pas avec lui-même et va sans scrupule tout droit à la satisfaction des appétits de sa chair, mais ici se passe quelque chose d'étrange : la désolation de sa fiancée est si discrète que, loin de rendre Karel plus odieux, elle fait qu'il emporte presque la sympathie. Du reste Hedva a sa petite philosophie sur l'amour et l'ami Konrad l'a bien prévenue, elle aussi qu'un homme affligé d'un peu de fantaisie n'arrive pas à n'aimer qu'une seule femme. Et sa future belle-mère ne lui a-t-elle pas rap-

pelé en passant la parole du Christ que « même les innocents peuvent commettre un péché » ?

J'enrage de ne pouvoir à loisir prendre un livre pareil et y démêler de ce qui est humain de partout les menus traits qui différencieraient cet humain tchèque de l'humain français ou allemand. Il y a un charme véritable dans les causeries familiales de la mère Skalak, de Hedva et de Konrad. Langue châtiée et serrée au point que pas un mot n'est à retrancher. C'est de l'excellent théâtre intime, sans violence et sans heurt, recueilli dans une atmosphère bourgeoise, mais d'une jolie tenue littéraire.

Le **Janosik**, du même auteur, est taillé dans la plus magnifique étoffe épique autant du folklore que de l'histoire slovaques. J'ai déjà parlé ici de ce héros brigand et de sa bande. Comme a dit Drtil, « cette idéalisation de personnages qui ne furent pas vraiment héroïques de fait, mais que la nécessité et le malaise nationaux ont élevés à la hauteur de types représentatifs de la bravoure, de la vérité, de la bonté et de tous les positifs moraux » ne se fait pas dans le drame de M. Mahen selon « le vieux module du drame de brigands romantique, dont l'unique but était le pittoresque extérieur et théâtral, mais par quelque chose d'intérieur et de profond, idée et problème, et substance de race, vrai substance slovaque ». Ces cinq actes et six tableaux suivent assez fidèlement la légende et en utilisent l'essentiel. Peut-être a-t-il ajouté de son cru à son héros un certain sentimentalisme. Je savais que celui-ci passe pour avoir été vierge, mais je ne connaissais pas l'épisode de la fiancée aimée et refusée du moment qu'elle a donné, par faiblesse, par lassitude et pour être protégée contre le seigneur Sandor, sa parole à un autre. Celui de ces épisodes qui produit le plus grand effet est celui du tsigane à qui Janosik, avait demandé de venir lui jouer telle mélodie favorite jusque sous la potence, et qui y vient en effet. Janosik d'abord chancelle. Le chanteur s'exalte et finit par un *tempo furioso* de *odzemok*. Janosik qui a d'abord écouté dans un morne silence, et qu'on vient du reste de torturer, peu à peu, se ranime et finit par danser l'*odzemok* autour de la potence. Alors un des tsiganes ému se met à chanter la navrante chanson : « Mes camarades, mes camarades, ne me laissez pas ici. Enterrez-moi sous le petit tilleul vert. » Janosik refuse au prêtre de regretter ses péchés et quand, à la dernière minute, on apporte le message de l'Empereur Charles VI lui promettant la vie, s'il met quatre régiments de soldats à sa disposition pour la guerre contre les Turcs, le fier bandit se tait obstinément. A la fin seulement le mot historique : « Puisque vous m'avez cuit, mangez-moi. » Puis il pousse un hurlement de loup blessé. On l'agenouille. Les tambours battent. Une voix du peuple crie : « Rentrez à la maison, tas de vieilles femmes... C'est un homme qui meurt ici ! »

Un problème difficile était, si je puis ainsi dire, de faire parler slovaque en tchèque. L'auteur paraît avoir échoué. On sent le plaqué. Il arrive que les onze brigands fassent des citations, bien plutôt que la chanson et les expressions slovaques leur viennent naturellement aux lèvres : ils laissent échapper deux vers de telle chanson, là ou un vrai *Kopanitchiar* n'en lâcherait que les deux premiers mots. Du reste seuls les Slovaques éprouvent là quelque malaise. Cela n'empêche en rien l'œuvre d'être forte et viable ; elle mériterait une étude spéciale.

— M. Machac s'occupe de la musique de Smetana à l'étranger en un petit livre très joliment fait. Deux parties : ce qu'il en advint du vivant du maître et jusqu'en l'an 1892, où,à l'exposition de musique et de théâtre de Vienne, la troupe tchèque, présentée par M. F. A. Subert, emporta une victoire complète; puis de cette date mémorable jusqu'à nos jours. Smetana, mort en 1884, connut seulement le très grand succès de ses *Deux veuves* (que, l'autre jour, M. Richard Strauss demanda spécialement à entendre) à Hambourg en 1868 et l'injustice de Saint-Pétersbourg à l'égard de sa *Fiancée Vendue* en 1881. Il sut aussi qu'un ou deux morceaux du cycle *Ma patrie* et que le premier quatuor apparaissaient ici et là au concert. Depuis lors, cette musique a fait un beau chemin. En 1892, *la Fiancée vendue* triomphe aux *deux* opéras de Vienne l'un après l'autre. Et de là elle passe sur presque toutes les scènes d'Allemagne, de Hongrie, d'Amérique et d'Italie. A Anvers, elle plaît, tandis qu'elle tombe à Bruxelles par la faute d'une représentation ridicule. Pour la même raison elle échoue en Angleterre, malgré quelques grandes admirations qu'y provoque la partition. Paris n'est jamais arrivé à avoir une seule représentation d'un des chefs-d'œuvre du Maître, qui en avait marqué un si vif désir, malgré les efforts de la Princesse de Metternich et de quelques amis, au premier rang desquels le maître Saint-Saëns et Mme Juliette Adam. Pour répandre autant qu'elle le mérite cette musique, M. Machac préconise à son tour de grands festivals à Prague, ou bien l'exportation des opéras, tels quels, en tchèque par le *Narodnia Divadlo*. Dans le chapitre *Smetana et les Slaves*,il démontre que les premiers à mordre à cette musique furent les Jougo-Slaves, puis les Polonais, tandis que les Russes restent dans une honteuse réserve. En revanche, les Madyars l'aiment avec une véritable passion. Outre *la Fiancée vendue*, c'est *le Baiser Dalibor* et *le Secret* qu'on joue le plus à Vienne et en Allemagne. A Milan, en 1905, succès fou de *la Fiancée vendue*,dont les Espagnols ne connaissent guère que l'ouverture. En outre, le quatuor. En Roumanie quelques opéras de Smetana sont parvenus par la troupe de Brun, et Nedbal, en 1905, y a apporté *Vltava*. L'intérêt qu'éveille chez les Tchèques un tel petit livre vient aussi de ce qu'il

leur apporte la collection des opinions de la critique étrangère sur les œuvres de leur plus cher maître national. Et que d'observations piquantes on pourrait faire à ce sujet. Rien de plus amusant par exemple que l'arrivée des journalistes anglais, en 1905, au cimetière de Vysehrad (le Panthéon tchèque). On croirait qu'ils vont emporter d'assaut la tombe de Dvorak, et se trouvent tout embarrassés devant celle de Smetana.

WILLIAM RITTER.

VARIÉTÉS

A propos de Germain Nouveau (Humilis). — Une note récente, publiée dans un de nos confrères du matin, *Paris-Journal*, jette le cri d'alarme au sujet de la disparition de Germain Nouveau.

Il est juste, en effet, que le monde des lettres s'émeuve en songeant à l'étrange destinée de cet admirable poète, contemporaint et ami de Verlaine, qui, dans une crise de délire mystique, rompit avec le monde, et depuis, paraît-il, erre de ville en ville, couchant dans les prisons ou dans les presbytères, et vivant de mendicité.

Telle est du moins la légende la plus généralement accréditée sur son compte, mais une vie à la fois si mystérieuse et si bizarre ne va pas sans prêter aux interprétations les plus diverses, et c'est ainsi, croyons-nous, que la nouvelle de sa mort, comme jadis celle de son internement, a été répandue à tort.

Son exil fut si définitif, sa disparition si complète que l'oubli s'est fait sur son nom en ces derniers temps. En vain chercherait-on dans les jeunes cénacles quelqu'un qui se souvînt de lui; une foule sans cesse plus dense s'y presse dans la même hâte d'arriver, et parmi ceux qu'agite cette fièvre il n'en est guère, à notre époque, qui aient le loisir de songer aux autres et de regarder en arrière.

Cependant, dans la génération précédante, quelques artistes lui ont gardé leur amitié fidèle : Jean Richepin, Camille de Sainte-Croix, Charles Morice, Le Cardonnel, Cazals, Ernest Raynaud, Gustave le Rouge et bien d'autres encore, en qui vit le souvenir des belles soirées de la période verlainienne ; mais, par un hasard étonnant, aucun d'eux n'est réellement en mesure de fournir une indication précise concernant son état actuel.

Bien plus, tous les efforts tentés jusqu'ici pour découvrir sa retraite sont demeurés infructueux. Déjà il avait dissimulé son nom de Germain Nouveau sous le pseudonyme d'*Humilis*, plus approprié selon lui à son mysticisme ; une dernière information nous apprend que c'est sous le nom d'emprunt de *la Guerrière* qu'il se cache désormais.

Où se cache t-il, comment vit-il? Tel est le problème que nous cherchons à résoudre, et dès maintenant nous faisons appel à la bonne volonté de ses amis inconnus, en les priant de nous dire tout ce qu'ils savent.

§

C'est vers 1904, je crois, que M. Léonce de Larmandie a réuni ses vers en un opuscule imprimé chez Mellottée, à Chateauroux, et publié, dit-on, sous les auspices de la Société des poètes français. Le titre de l'ouvrage était : *Savoir aimer*, le nom de l'auteur G. N. Humilis ; il y avait en tout une vingtaine de poèmes, et parmi ceux-ci quelques pièces comme *Invocation*, *le Cantique à la Reine*, *les Cathédrales*, *les Cimetières*, etc., qui peuvent passer à juste titre pour de véritables chefs-d'œuvre. Mais la publication de cet opuscule n'alla pas sans difficulté. Pour obtenir le texte de ces différents poèmes, qu'il jugeait admirables, M. de Larmandie, — à l'obligeance de qui nous devons ces détails, — les avait fait sténographier, d'où des erreurs de mots, des termes imprécis, des rimes fausses.

Sont-ce là les seules raisons qui exaltèrent le ressentiment du poète ? Nous ne saurions pas l'affirmer ; toujours est-il qu'il se montra fort irrité que son œuvre lui ait été ainsi ravie, et que M. de Larmandie, menacé de coups de revolver, renonça à poursuivre cette divulgation. L'ouvrage fut retiré peu à peu de la circulation, et, depuis quelques années, on n'en trouve plus guère que de rares exemplaires qui sont restés aux mains des amis du poète, des souscripteurs ou des curieux.

§

Certes, parmi les caractéristiques du mouvement littéraire moderne, on peut mettre au premier rang l'enthousiasme nouveau dont on a témoigné de toutes parts pour la poésie. Nous avons assisté, en ces dix dernières années, à une véritable renaissance poétique, et si l'évolution particulière du sens artistique a été moins sensible que l'évolution générale des sentiments de toute une foule, si même elle a pu sembler disproportionnée et marquer parfois un retour en arrière vers un classicisme un peu désuet, il n'en est pas moins vrai qu'un lien s'est établi entre les salons et les cénacles, et que la fusion de l'élément artistique et de l'élément mondain n'a pu qu'être favorable aux poètes.

La preuve en est dans le nombre très élevé de revues et de feuilles que ce mouvement a fait naître, et qu'il continue à faire vivre.

Tout ceci est très bien, et l'on se réjouit volontiers de la réussite de quelques jeunes qui ont pu soutenir ainsi des efforts louables, mais malheureusement, à côté de leurs tentatives vraiment artistiques et désintéressées, il en est d'autres qui tombent sous la réprobation publique.

Il y eut quelques publications d'anthologie qui constituèrent de véritables abus de confiance ; chaque poète payant une part telle que plusieurs milliers de francs étaient souscrits pour un volume dont le coût maximum était de trois cents francs.

A part ceux-là, nous pourrions en citer d'autres qui, moins scrupuleux encore, recueillirent l'argent et ne publièrent jamais rien.

Ce qui donne le plus de prise à ces aigrefins de la littérature, c'est, à n'en pas douter, la vanité des auteurs. Il est peu de femmes du monde, même nobles, et peu de poètes, même connus, qui refusent de venir entendre leurs œuvres, lorsqu'on sait les y convier par d'habiles compliments. Dès que l'on en a réuni un certain nombre, le succès de la matinée est certain ; au point de vue artistique, il est assuré par l'auteur en vogue, au point de vue mondain par la présence de quelques bonnes familles, et au point de vue financier, par Tartempion, jeune poète aisé que ces relations charmantes ont séduit, et qui se sent prêt dès maintenant à tous les sacrifices.

Il existe ainsi à Paris, sous des prétextes de Revues d'art, un certain nombre d'officines, et c'est merveille de voir comment les directeurs sont arrivés, par le procédé que nous indiquons plus haut, à capter la confiance des jeunes écrivains avides de gloire, de la bourgeoisie riche, et de l'aristocratie pensante.

§

C'est au cours de l'hiver de 1907, qu'il me fut donné d'entendre pour la première fois un poème de Germain Nouveau. C'étaient ses admirables *Cathédrales*, et, tout de suite, je fus à ce point frappé par la beauté du poème que je me dirigeai vers M. Maurice Saint-Chamarand, qui l'avait interprété, afin de le féliciter, et de lui demander le nom de l'auteur.

Il me l'indiqua, et j'appris par la suite que M. Maurice Saint-Chamarand dirigeait une revue d'art, *la Poétique*, qu'il allait publier une anthologie, et qu'il organisait — aidé en cela par sa compagne Mlle Aysaguer-Gignoux — des matinées où se rencontreraient des auteurs en vogue, des gens des plus grandes familles, et de jeunes poètes avides de gloire.

Mais le point intéressant dans ces souvenirs (et voilà qui répondra à *Paris-Journal*), c'est que *la Poétique* est en possession du manuscrit de Germain Nouveau.

Dès cette époque, elle en préparait une édition de luxe à 100 francs le volume, et, pour le lancement de cette édition, deux matinées furent organisées, auxquelles le Tout-Paris assista, car l'habileté de M. Saint-Chamarand est telle qu'il a su élever l'art des présentations mondaines à la hauteur d'une entreprise commerciale.

Des sommes importantes ont été souscrites, tant pour le livre que

comme aumônes dues à des générosités particulières envers « le pauvre vagabond sublime qui a renié jusqu'à son nom par excès d'humilité chrétienne », comme l'écrivait récemment M. de Larmandie, à qui je demandais son adresse.

Il y a deux ans, ces sommes, destinées à Humilis, lui parvenaient par l'intermédiaire d'une sœur de Charité dans une maison de santé des environs de Marseille, affirmait M. Saint-Chamarand.

Cette année, elles lui parviennent par l'intermédiaire d'un de ses parents, nous a-t-on dit, mais ce dernier désire garder l'incognito.

Troublant problème s'il en fut, et l'on conçoit l'inquiétude de ses amis.

Il est peu vraisemblable, en effet, que Germain Nouveau ait remis lui-même son manuscrit à *la Poétique*, et moins vraisemblable encore que M. de Larmandie ait suggéré l'idée de cette édition nouvelle, puisqu'il s'était déjà incliné une première fois devant la volonté du poète.

D'autre part, il est inadmissible que le sort de Germain Nouveau n'ait pas été rendu meilleur, depuis le temps qu'on bat monnaie avec son œuvre, et c'est cependant ce qui semble résulter de la lettre même de M. de Larmandie en date du 15 septembre dernier.

« Tout ce que je sais actuellement, écrit-il, c'est qu'il est en train de pèleriner. Il a déjà fait depuis deux ans le pèlerinage de Compostelle et celui de Rome, en mendiant, bien entendu, et en couchant au violon. »

Il appartenait donc aux amis et aux admirateurs d'Humilis de mettre en lumière ce cas sans doute assez rare dans les annales de la littérature.

Si imparfaites que soient les lois, elles n'offrent pas dans leur texte tant d'interprétations qu'on ne puisse protéger efficacement l'œuvre d'un homme que ses conditions exceptionnelles d'existence empêchent peut-être d'intervenir.

Germain Nouveau a maintenant environ la soixantaine. Tous ceux qui l'ont connu l'ont aimé. Il a doté les Lettres d'un chef-d'œuvre incomparable; toutes raisons pour lesquelles nous considérons comme un devoir de veiller sur lui.

Et sans doute le directeur de *la Poétique* tiendra-t-il à honneur de nous fournir les renseignements qu'il possède, ceci aussi bien dans l'intérêt du poète mystique que dans le sien propre, à une époque où tant d'entreprises d'art sont suspectes, et tant de charités étrangement comprises.

MARTIAL PERRIER.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Esotérisme

Barlet : *Saint-Yves d'Alveydre ;* Durville. 3 50

T. de Cauzons : *La Magie et la Sorcellerie en France, II;* Dorbon aîné. 5 »

Albert de Rochetal : *La Graphologie ;* Flammarion. 3 50

Saint-Yves d'Alveydre : *Mission de l'Inde en Europe. Mission de l'Europe en Asie ;* Dorbon aîné. 5 »

Histoire

Noel Aymes : *Hellas, la Grèce antique ;* Nouv. libr. nationale. 3 50

Ernest Daudet : *L'Ambassade du duc Decazes en Angleterre (1820-1821);* Plon. 7 50

L. Loviot : *Alice Ozy ;* Dorbon aîné.» »

Baron de Méneval : *L'Impératrice Joséphine, d'après le témoignage de ses principaux historiens ;* Calmann-Lévy. 7 50

Fernand Mitton : *Les Femmes et l'Adultère ;* Daragon. 15 »

Emile Ollivier : *Philosophie d'une Guerre, 1870 ;* Flammarion. 3 50

Pierre Pic : *Les Heures libres ;* 2e série ; Steinheil. 8 »

Littérature

Thomas Carlyle : *Lettres d'Amour de Jane Welsh et de Thomas Carlyle,* trad. par Elsie et Emile Masson ; « Mercure de France », 2 vol. 7 »

André Chevrillon : *Nouvelles Etudes anglaises ;* Hachette. 3 50

V. Kinon : *Portraits d'auteurs ;* Bruxelles, Assoc. des Ecrivains belges. 3 50

Masson-Forestier : *Autour d'un Racine ignoré, d'après des docum. de famille ;* « Mercure de France ». 7 50

Francis Norgelet : *La Terre promise. I, l'Adolescence ;* Cornély. 4 »

Jacques Normand : *Les Jours vécus ;* Calmann-Lévy. 3 50

Pierre Pic : *Guy Patin ;* Steinheil. 8 »

Pierre Pic : *Pilules apéritives à l'Extrait de Montaigne ;* Steinheil. 3 50

J. Reboul : *Un grand Précurseur des Romantiques, Ramon.* Nice, Ed. de la Revue des Lettres et des Arts. 4 »

Jules Romains : *Puissances de Paris ;* Figuière. 3 50

Bagneux de Villeneuve : *Le Livre d'Amour de l'Orient ;* Bibliothèque des curieux. 7 50

Philosophie

E. Joyau : *Epicure ;* Alcan. 5 »

N. Kostyleff : *La Crise de la psychologie expérimentale ;* Alcan. 2 50

Poésie

Michel Abadie : *Le Cœur de la Forêt ;* Sansot. 4 »

Georges Duhamel : *Selon ma loi ;* Figuière. 3 50

Ch. Grandmougin : *Dernières promenades ;* Jouve. 2 50

Emile Hautberg : *Pensées et Bluettes ;* « Vers et Prose ». 3 50

Louis Mirault : *La Terre qui chante ;* Messein. 3 50

Ernest Raynaud : *Apothéose de Jean Moréas ;* « Mercure de France ». 1 »

Jules Romains : *Deux Poèmes ;* « Mercure de France ». 2 »

Charles Vildrac : *Livre d'Amour ;* Figuière. 3 50

Publications d'Art

Pompeo Molmenti : *Tiepolo, sa vie, son œuvre, son temps ;* Hachette. » »

Rouveyre : *Phèdre ;* 10 planches ; « Mercure de France ». 5 »

Questions militaires

Comte de Comminges : *Souvenirs d'enfance et de régiment, 1831-1870-71 ;* Plon. 3 50

Louis Thomas : *Le Général de Galliffet ;* Dorbon aîné. 5 »

Questions religieuses

Adolphe Retté : *Sous l'étoile du matin ;* Messein. 3.50

Roman

Guillaume Apollinaire : *L'Hérésiarque et Cie* ; Stock. 3 50
Graça Aranha : *Chanaan*, trad. du portugais par C. Gazet; Plon. 3 50
Michel Artzybachev : *Sanine*; trad. du russe par Jacques Povolozki ; B. Grasset. 3 50
Marguerite Audoux : *Marie-Claire* ; Fasquelle. 3 50
Jean Balde : *Les Ebauches* ; Plon. 3 50
L. Berger : *L'Aiguilleuse* ; Perrin. 3 50
Jean Bertheroy : *Les Deux Puissances* ; Tallandier. 3 50
Louis Bertrand : *Les Bains de Phalère*; Fayard. » 95
Marie-Anne de Bovet : *L'Héritier* ; Ed. Nilsson. 3 50
Marius Chaillou du Cœurjoly : *La Duchesse de Rouvrense* ; Plon. 3 50
Guy Chantepleure : *Malencontre*; Calmann-Lévy. 3 50
Magdeleine Chaumont : *L'Eveil* ; Albin Michel. 3 50
Goron : *Coup double* ; Flammarion. 3 50
Marianne Damad : *Chez eux* ; B. Grasset. 3 50
Capitaine Danrit ; *L'Aviateur du Pacifique* ; Flammarion. 3 50
H.-A. Junod : *Zidjii* ; Saint-Blaise, « Foyer solidariste ». 3 50
P.-H. Launt-Thompson : *Journal d'Yvonne* ; Libr. des Saints-Pères. 2 50
Marius Ary Leblond : *Les Jardins de Paris* ; Fasquelle. 3 50
Legrand-Chabrier : *Liroquois* ; Sansot. 3 50
Frédéric Mauzens : *Les Ecumeurs de Salon* ; Flammarion. 3 50
Monique : *Dans les Ténèbres* ; « Littérature Nouvelle.» » 50
Dr Lucien Nass : *Monsieur l'Agrégé* ; Albin Michel. 3 30
Albert Postel du Mas : *Le Roman d'un Révolté* ; Fasquelle. 3 50
Edouard Rod : *Le Pasteur Pauvre*; Perrin. 3 50
J. d'Or Sinclair : *Au vent de la Vie* ; Calmann-Lévy. 3 50
Charles Val : *L'Idéale Mélodie*; Méricant. 3 50
Robert Vallery-Radot : *Leur Royaume* ; Plon. 3 50
Wagner : *Par le Sourire* ; Hachette. 3 50
Emile Zola : *Le Rêve* ; Lafitte. » 95

Sciences

Dr Paul Cantonnet : *Notions générales de médecine, d'hygiène et de soins aux malades* ; Bloud. 6 »
Albert et Alexandre Mary : *Les Organismes Primordiaux* ; Rousset. 3 50
G. et A. de Mortillet : *La Préhistoire, Origine et Antiquité* ; Schleicher frères. 1 95

Sociologie

Ernest Cœurderoy : *Œuvres. I, Jours d'Exil* ; Stock. 3 50
Y. Fehmi : *La Révolution Ottomane, 1908-1910* ; Giard et Brière. 5 »
Ernest Lavisse : *Nouveaux discours à des enfants* ; Colin. 1 »
V. Pareto : *Le Mythe vertuïste et la littérature immorale* ; Rivière. 3 »
Dr Rouby : *La Vérité sur Lourdes* ; Nourry. 3 50

Voyages

Lucien Lambeau : *Bercy* ; Leroux » »
Myriam Harry : *Tunis la Blanche* ; Fayard. 3 50
Pierre Marge : *Voyage en automobile à travers la Hongrie pittoresque* ; Plon. 3 50

MERCVRE.

ÉCHOS

Une lettre de M. Paul Léautaud. — Académie Goncourt. — Procès-verbaux. — Une lettre de M. A. Z. Mathot. — Racine et les navets. — Publications du *Mercure de France*. — Le Sottisier universel.

Une lettre de M. Paul Léautaud.

Mon cher Directeur,

Nous lisons tous les jours dans les journaux des choses de ce genre :

« Hier, dans la soirée, M. X..., qui rentrait paisiblement chez lui, a été accosté, rue..., par un individu qui lui arraché sa montre et a pris la fuite. M. X... n'a eu d'autre ressource que d'aller conter sa mésaventure au commissaire de police. »

La vie littéraire a elle aussi ses faits-divers. En voici un que je vous demande la permission de vous relater. Vous ferez le commissaire.

Sous la signature H. B. il a paru, au début de l'année dernière, dans *les Marges* (1), la gazette littéraire de M. Eugène Montfort, une petite série de *Mots et Anecdotes*, les uns rapportés, les autres inventés, en tout cas tous, sauf deux, à ma connaissance, inédits. Cette série comprenait treize articles.

Or, dans un petit volume qui vient de paraître : *En Marge de la Littérature* (2), sous la signature X. L. C. B. et dont l'auteur n'est autre que M. Louis Thomas, on retrouve rien moins que dix de ces *Mots et Anecdotes*.

Je vous donnerai quelques exemples.

H. B.	M. LOUIS THOMAS.
Sait-on par quoi commença la notoriété de M. Jules Bois ? Par un mot du poète Emile Goudeau. Celui-ci avait accoutumé, au temps du Chat Noir, pour peindre l'état dans lequel il se trouvait les lendemains de beuverie, de dire : « J'ai la gueule de Jules Bois. » L'expression fit fortune et sert encore aujourd'hui, dans les cabarets de Montmartre, à exprimer le « mal aux cheveux ».	Sait-on par quoi commença la notoriété de M. Jules Bois ? Par un mot du poète Emile Goudeau. Celui-ci avait accoutumé, au temps du Chat Noir, pour peindre l'état dans lequel il se trouvait les lendemains de beuverie, de dire : « J'ai la gueule de Jules Bois. » L'expression fit fortune et sert encore, dans les cabarets de Montmartre, à exprimer le *mal aux cheveux*.
Le poète L... se rendait à l'Arsenal, chez José-Maria de Heredia. En route, il rencontre M. Jean Moréas. « Ah ! L..., vous vous promenez ? — Je vais voir Heredia. — Heredia ? dit M. Moréas. C'est un poète, n'est-ce pas ? Il fait des sonnets, quatorze vers ! On ne fait pas quatorze vers ! » L... arrive à l'Arsenal. « Eh bien ! jeune homme, lui dit l'auteur des *Trophées*, quoi de nouveau ?— Mon Dieu, mon cher Maître, pas grand'chose, répond L... Je viens de voir Moréas... — Moréas ? dit Heredia. C'est un poète, n'est-ce pas ? Il fait des stances, quatre vers ! On ne fait pas quatre vers ! »	Le poète Léo Larguier se rendait à l'Arsenal, chez José-Maria de Heredia. En route, il rencontra Jean Moréas. « Ah ! Larguier, vous vous promenez ? — Je vais voir Heredia. — Heredia ? dit Moréas. C'est un poète, n'est-ce pas ? Il fait des sonnets, quatorze vers ! On ne fait pas quatorze vers ! » Larguier arrive à l'Arsenal. « Eh bien ! jeune homme, lui dit l'auteur des *Trophées*, quoi de nouveau ? — Mon Dieu, mon cher Maître, pas grand'chose, répond Larguier. Je vien de voir Moréas. — Moréas ? dit Heredia. C'est un poète, n'est-ce pas ? Il fait des stances, quatre vers ! On ne fait pas quatre vers ! »
Léon Bloy habitait autrefois rue de la Barre. Il y est revenu depuis peu. « Eh bien ! lui disait-on, vous devez être content ? On vous a mis là un beau monument. — Le chevalier de la Barre ? Je vous crois, répondit Léon Bloy. C'est là que je vais... pisser. »	Léon Bloy habitait autrefois rue de la Barre. Il y est revenu depuis peu. « Eh bien ! lui disait-on, vous devez être content ? On vous a mis là un beau monument. — Le chevalier de la Barre ? Je vous crois, répondit Léon Bloy. C'est là que je vais... pisser. »

(1) Numéro du mars 1909.
(2) Messein, édit.

Un joli mot de Catulle Mendès sur François Coppée. Un jour, devant lui, des jeunes écrivains discutaient sur les mérites de l'auteur des *Humbles*, chacun les niant de son mieux. Mendès les écoutait, défendant son vieux camarade, montrant l'art caché de sa poésie, sa beauté, même. A la fin, l'un d'eux, plus vif, l'interrompant : « Voyons, mon cher Maître, vous avez beau dire. La poésie de Coppée, c'est de la poésie de concierge. — Hé ! repartit Mendès, le cordon est en or. »

Un joli mot de Catulle Mendès sur François Coppée.
Un jour, devant lui, de jeunes écrivains discutaient sur les mérites de l'auteur des *Humbles*, chacun les niant de son mieux.
Mendès les écoutait, défendant son vieux camarade, montrant l'art caché de sa poésie, sa beauté même.
A la fin, l'un d'eux, plus vif, l'interrompant : « Voyons, mon cher Maître, vous avez beau dire, la poésie de Coppée, c'est de la poésie de concierge.
— Hé ! repartit Mendès, le cordon est en or. »

Un jour, Mendès arrive chez le dessinateur M... « Mon cher, je viens vous demander un service. J'ai besoin de cinquante louis. Vous allez me les prêter. » Le dessinateur s'excuse. Il n'a pas cette somme. Il est au regret. « Bien, dit Mendès. Autre chose. J'ai un conte qui va paraître chez Fasquelle. Voulez-vous l'illustrer ? » Le dessinateur accepte. « Eh bien ! reprend Mendès, je vais justement chez Fasquelle. J'ai une voiture en bas. Venez avec moi. Nous traiterons tout de suite. » On part chez M. Fasquelle, où le traité est signé. Quand c'est fait : « Maintenant, dit Mendès à l'éditeur, M... a besoin de mille francs. Vous allez les lui avancer. » La somme est remise au dessinateur et l'on repart. Aussitôt dehors : « Vous voyez bien que vous les avez, les cinquante louis, » s'écrie, Mendès. Il fallut bien que l'autre les lui remît.

Un jour, Mendès arrive chez le dessinateur M...
« Mon cher, je viens vous demander un service. J'ai besoin de cinquante louis. Vous allez me les prêter. »
Le dessinateur s'excuse. Il n'a pas cette somme. Il est au regret.
« Bien, dit Mendès. Autre chose. J'ai un conte qui va paraître chez Fasquelle. Voulez-vous l'illustrer ? »
Le dessinateur accepte.
« Eh bien ! reprend Mendès, je vais justement chez Fasquelle. J'ai une voiture en bas. Venez avec moi. Nous traiterons tout de suite. »
On part chez M. Fasquelle, où le traité est signé.
Quand c'est fait : « Maintenant, dit Mendès à l'éditeur, M... a besoin de mille francs. Vous allez les lui avancer. »
La somme est remise au dessinateur et l'on repart.
Aussitôt dehors : « Vous voyez bien que vous les avez, les cinquante louis », s'écrie Mendès.
Il fallut que l'autre les lui remît.

Dans un groupe où se trouvait M. Nisard, notre ambassadeur à Rome, on parlait de quelqu'un.
— C'est un sot, dit l'un.
— Un imbécile, dit un autre.
— C'est un c... (1), dit un troisième.
A ce mot : « Vous exagérez, dit M. Nisard. Il n'en a ni l'agrément ni la profondeur. »

Dans un groupe où se trouvait M. Nisard, notre ambassadeur à Rome, on parlait d'un médiocre.
« C'est un sot, dit quelqu'un.
— Un imbécile, dit un autre.
— C'est un c... (1), dit un troisième.
A ce mot : « Vous exagérez, dit M. Nisard. Il n'en a ni l'agrément ni la profondeur. »

M. Louis Thomas aurait pu prendre le « mot », l' « anecdote », et les présenter à sa façon. Car il y a mille manières de raconter un « mot », une « anecdote », et si H. B. n'eût pas été tout à fait enchanté, peut-être n'eût-il rien eu à dire. Mais non ! Ce qui appartenait en propre à l'anecdotier des *Marges*, c'est-à-dire l'arrangement, le cadre, le « contexte » pour parler

(1) C'est le seul endroit où M. Louis Thomas ait fait œuvre originale : il a écrit le mot en toutes lettres (P. L.).

exactement, il a trouvé plus simple de le prendre aussi. C'était plus simple, en effet.

Et tout le reste du volume va de même : pris à droite et à gauche.

Il faut d'ailleurs reconnaître que M. Louis Thomas n'a rien d'Avinain. Il avoue avec la meilleure grâce. Il m'a même ajouté, devant témoins, que le livre en question lui a demandé une journée et lui a rapporté deux cent cinquante francs. Prendre le travail des autres et s'en faire de l'argent ! M. Louis Thomas a là un bien joli talent.

Quant à l'anecdotier des *Marges*, supposez qu'il veuille un jour réunir en volume sa collection d'anecdotes. Il se trouvera devant cette situation : que son travail, publié en volume par un autre, et qui en aura fait monnaie, aura perdu tout intérêt littéraire et toute valeur marchande. Car M. Louis Thomas continuera. Que paraissent dans *les Marges*, pour ne m'en tenir qu'à H. B., d'autres séries d'anecdotes, il se les appropriera de nouveau, pour en faire un autre ou d'autres volumes, qu'il vendra à tel ou tel éditeur.

C'est sa méthode d'écrivain, comme il dit.

Dans la 2e série de ses *Promenades littéraires*, M. Remy de Gourmont a publié un *Carnet de Notes sur Villiers de l'Isle Adam*. On y lit à la page 14 ce paragraphe :

« Pendant sa dernière maladie, M. G... Roden..., qui avait un article sur lui, *l'article*, à passer au *Figaro*, venait deux fois par jour demander s'il était toujours en vie. »

Or, ouvrez à la page 79 un petit volume paru il y a quelques mois : *Petits Mémoires de la Vie littéraire* (1), signé Suzy Leparc, et dont l'auteur n'est encore autre que M. Louis Thomas. Vous y lirez ceci :

« Pendant la dernière maladie de Villiers, Rodenbach, qui avait un article à passer au *Figaro*, venait deux fois par jour demander s'il était toujours en vie. »

Et ce n'est qu'un exemple ! *En Marge de la littérature* contient également plusieurs passages, reproduits textuellement, de ce même *Carnet de Notes sur Villiers de l'Isle-Adam*. Il est vrai que pour *quelques-uns* de ces morceaux, M. Louis Thomas a daigné indiquer ses sources. Les plus honnêtes gens ont des défaillances.

M. Louis Thomas ne pourra pas s'étonner de cette lettre. Le jour qu'il m'a annoncé le volume qui m'occupe ici, je l'ai en effet prévenu que je protesterais à cette place contre ses procédés, — ce qui ne me rendra pas ma montre, d'ailleurs ! La police est si mal faite.

A vous,

PAUL LÉAUTAUD.

§

L'Académie Goncourt a donné comme successeur à Jules Renard Mme Judith Gautier.

§

Procès-verbaux. — A la suite d'un article paru dans le *Mercure de France*, en date du 1er octobre, sous la signature Jean Marnold, M. A. Z. Mathot, s'étant jugé gravement offensé, a prié MM. Willy de Blest Gana et André de Fouquières de demander à M. Marnold une réparation par les armes.

(1) Sansot et Cie, éd.

M. Marnold a chargé de ses intérêts MM. L. Laloy et le comte de Saint-Preux.

Les témoins, s'étant réunis le 25 octobre 1910, ont estimé qu'une rencontre était inévitable.

L'arme choisie est l'épée de combat, aux conditions ordinaires. Reprises de deux minutes ; repos, une minute. Le terrain sera rendu une fois. Le combat sera arrêté sur l'avis des médecins.

La direction du combat sera alternative entre MM. W. de Blest Gana et E. Rouzier-Dorcières.

Fait en double à Paris, le 25 octobre 1910.

Pour M. Marnold :
L. LALOY ;
COMTE A. DE SAINT-PREUX.

Pour M. Mathot :
W. DE BLEST GANA ;
ANDRÉ DE FOUQUIÈRES.

A la suite du procès-verbal du 25 octobre 1910, la rencontre décidée a eu lieu le 9 novembre, dans la matinée, aux environs de Paris.

A la sixième reprise, M. Marnold a été atteint d'une plaie pénétrante d'environ un centimètre de profondeur intéressant les muscles de la région externe et antérieure de la partie supérieure de la cuisse droite, qui l'a mis dans un état d'infériorité manifeste, constaté par les docteurs R. Dalimier et Ach. Edom, qui assistaient les combattants.

En conséquence, le combat a été arrêté.

Les adversaires se sont réconciliés sur le terrain.

Fait en double à Paris, le 9 novembre 1910.

Pour M. Mathot :
W. DE BLEST GANA ;
ANDRÉ DE FOUQUIÈRES.

Pour M. Marnold :
L. LALOY ;
A. DE SAINT-PREUX.

E. ROUZIER-DORCIÈRES.

§

Une lettre de M. A. Z. Mathot.

Paris, le 10 novembre 1910.

Monsieur le Directeur du « Mercure de France », Paris.

Monsieur le Directeur,

Dans votre numéro du 1er octobre, j'ai été pris à partie à propos de la *Société musicale indépendante*, d'une façon tout à fait inadmissible.

Me jugeant offensé, j'ai envoyé mes témoins à M. Marnold, signataire de cet article, qui m'a accordé une réparation par les armes ; je considère, par conséquent, l'incident comme clos à son égard.

Mais je tiens à établir *pour l'avenir* que je ne permettrai jamais, à qui que ce soit, de s'occuper de mes affaires personnelles, et que je réprimerai toujours et par tous moyens la moindre incursion dans ma vie privée.

C'est là un domaine qui ne vous appartient pas, et un organe qui accueillerait sciemment de tels procédés de polémique ne pourrait que se déconsidérer aux yeux de ses lecteurs. Aussi suis-je persuadé que vous devez être le premier attristé que cet article se soit glissé dans votre estimable revue, et je suis certain qu'il m'aura suffi de vous signaler le fait pour que vous en empêchiez le renouvellement.

J'ajoute que, tant que je serai Secrétaire Général de la S. M. I., je relè-

verai énergiquement toute allégation tendant à présenter sous un faux jour les actes de cette Société, et qui serait, par cela même, de nature à lui nuire auprès du public. Une *Société strictement artistique comme la nôtre* devrait être exempte de pareilles attaques, et il me semble que le critique *musical* devrait se borner à juger ses *manifestations musicales.*

Je vous prie de vouloir bien insérer ma lettre dans votre numéro du 16 novembre *à la même place, et dans les mêmes caractères* que l'article incriminé.

Comptant sur votre courtoisie pour recevoir satisfaction, je vous présente, monsieur le Directeur, l'assurance de ma considération très distinguée.

A. Z. MATHOT.

§

Racine et les navets. — M. René Fauchois a démontré clair comme le jour qu'*Iphigénie* ne valait pas *le Maître de Forges.* Tout passe. Ohnet reste. Rivarol l'avait bien dit :

Racine passera, les navets resteront.

§

Publications du « Mercure de France ».

AUTOUR D'UN RACINE IGNORÉ, *d'après des documents de famille,* par Masson-Forestier, avec le portrait de Racine à 36 ans à la veille de *Phèdre,* portrait dit de la Champmeslé, publié pour la première fois, et de nombreuses illustrations, fac-similés de lettres de Racine, etc. Vol. in-8, 7 fr. 50.

PHÈDRE, par André Rouveyre, album in-4° contenant dix planches, tiré sur papier des manufactures d'Arches, 5 fr.

§

Le Sottisier universel.

Une telle construction embellit encore notre belle ville, qui déjà comme une noble et belle dame est entourée de jardins fleuris sur ses boulevards. Cet édifice sera un ornement de plus à attacher à sa couronne. — Dr MONPROFIT, maire d'Angers. Discours prononcé le 30 octobre à l'inauguration du nouvel abattoir d'Angers. *L'Angevin de Paris,* 6 novembre.

La rue Bourdaloue longe, comme son nom l'indique, un des côtés de l'église Notre-Dame-de-Lorette. — *Le Figaro,* 5 novembre.

En attendant, l'instruction suit son cours. C'est ainsi qu'hier, par les soins de M. Gros, inspecteur de la brigade mobile, il a été envoyé à Paris de la terre prise à l'endroit même où Baillot a été trouvé mort, dans les circonstances dramatiques que l'on sait. Cette terre sera soumise à l'examen d'un spécialiste qui sera chargé d'examiner les traces de pas qui pourraient s'y trouver. — *Courrier de la Champagne,* 5 novembre.

Mardi, trois personnes étaient malades du choléra à Constantinople. Quatre sont mortes. — *L'Etoile Belge,* 3 novembre.

L'Académie des Goncourt, qui ne devait élire qu'en novembre le successeur de M. Georges Renard... — *L'Echo de Paris,* 29 octobre.

Le menteur, une fois qu'on le connaît, est comme un sourd-muet; tout ce qu'il peut dire ne sert de rien. — BURDEAU, *Manuel d'Education morale.*

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imp. du MERCURE DE FRANCE (Blais et Roy), 7, rue Victor-Hugo.

BULLETIN FINANCIER

A moins d'imprévu, nous pouvons dormir sur nos deux oreilles, du moins pendant un rtain temps. A l'inquiétude de ce dernier mois a succédé un sentiment de sécurité. Il ut rendre à César ce qui est à César et reconnaître à M. Briand une grande adresse. Il a u faire échouer la grève des cheminots. Saura-t-il la rendre impossible dans l'avenir ? . Briand désire, avec raison, ramener à son véritable sens la loi sur les syndicats. Il a nstitué, dans ce but, un second ministère après avoir débarqué avec élégance la plupart e ses anciens collaborateurs. Réussira-t-il ? C'est possible, encore que la tâche soit dif-cile. En attendant, les adversaires de l'anarchie et du sabotage semblent unanimes à lui ccorder du crédit.

Notre 3 o/o a regagné un peu de ce qu'il avait perdu : nous le trouvons à 97,12. 'Extérieure espagnole fléchit à 93,20, le Portugais à 64,50, le Turc unifié à 90,90. La urquie vient, dit-on, de signer avec les banques austro-allemandes les conditions des vances que ces banques doivent lui consentir. Quant à l'emprunt lui-même qui devra re émis pour rembourser ces avances, ses conditions restent en partie réservées, ce qui araît indiquer que la Turquie ne désespère pas de reprendre un jour ses pourparlers avec la rance. Les fonds russes progressent, le Consolidé 4 o/o à 97, le 4 1/2 o/o 1909 à 102,25. outefois le 5 o/o 1906 recule à 104,25 sur le bruit d'une conversion prochaine.

Les établissements financiers gardent leurs bonnes dispositions. Le Comptoir d'Es-ompte accomplit même un joli saut de 855 à 916. Cette banque est à la tête d'un groupe ui a consenti à la Grèce une avance de 40 millions à valoir sur un emprunt de 150 illions, autorisé par la loi du 19 mars 1910. En représentation de cette avance, le omptoir national d'Escompte et les banques associées ont reçu du Gouvernement hellé-ique 80.000 Bons du Trésor, dits obligations 5 o/o or 1910, remboursables au pair au lus tard le 31 octobre 1915. Ces Bons, munis de coupons de 12 fr. 50 chacun aux chéances des 1er mai et 1er novembre, sont offerts au public à 495 fr. à partir du 10 no-embre. On leur a attaché les garanties les plus sérieuses : excédent des revenus cédés la Commission Financière Internationale, part des recettes revenant à l'Etat dans les ecettes des lignes de chemins de fer à construire, nouvelle taxe sur le tabac, etc. Les ouscripteurs feront certainement un succès à ces obligations grecques.

De son côté, la Société Générale vient de procéder à la fusion de la Banque Russo-hinoise et de la Banque du Nord de Saint-Pétersbourg, lesquelles deviennent la Banque usso-Asiatique au capital de 37 millions de roubles.

Ajoutons enfin que la Banque de l'Union Parisienne place en ce moment dans le ublic des obligations 4 1/2 o/o du chemin de fer de Saint-Louis à San Francisco. Le rix d'émission est de 477 fr. 50 par obligation de 516 fr.

LE MASQUE D'OR

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris
Paraît le 1er et le 16 de chaque mois
et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Soulpture
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littérature étrangère, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées. Elle se compose des rubriques suivantes :

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Pierre Quillard.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Littérature dramatique : G. Polti.
Histoire : Edmond Barthélemy.
Philosophie : Jules de Gaultier.
Psychologie : Gaston Danville.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Psychiâtrie et Sciences médicales : Docteur Albert Prieur.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. Van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Questions morales et religieuses : Louis Le Cardonnel.
Ésotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Les Théâtres : André Fontainas.
Musique : Jean Marnold.
Art moderne : Charles Morice.
Art ancien : Tristan Leclère.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique du Midi : Paul Souchon.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Ricciotto Canudo.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres hispano-américaines : Eugenio Diaz Romero.
Lettres brésiliennes : Tristao da Cunha.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : E. Séménoff.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : H. Messet.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais, Fritiof Palmér.
Lettres hongroises : Félix de Gerando.
Lettres tchèques : William Ritter.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net*. | Étranger : 1 fr. 50

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre

France		Étranger	
Un an.............	25 fr.	Un an.............	30 fr.
Six mois............	14 »	Six mois............	17 »
Trois mois..........	8 »	Trois mois..........	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | Étranger : 80 fr.

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.